

# KABYLIE MON AMOUR

## ROMAN HISTORIQUE

DENIS BICHET

*J'ai pris beaucoup de plaisir à lire ce livre sur une sale guerre dont on ne parle jamais, sur la beauté d'un pays, la Kabylie. Les personnages sont attachants, émouvants, truculents. Nathan, un tout jeune homme coincé dans un improbable gynécée qui va devenir un homme et plein de surprises. Lucide mais jamais de complaisance pour la violence. Du talent !*  
Sophie Magniont

### 01 - LES CIGALES

Le sergent arrête la jeep au bout de l'allée. La chaleur est intense, l'air vibre. Je parcours les cent mètres qui me séparent de la ferme en longeant les platanes. Accrochées aux feuilles, les cigales crissent. A trois heures de l'après-midi, le bruit devient infernal, heureusement, c'est l'heure de la sieste.

Les Figari vivent à l'heure espagnole. Le grand-père, un républicain, est arrivé avec son baluchon, avant d'épouser Rosa Maria, la petite fille d'un bandit sarde et d'une communarde qui a échappé au peloton d'exécution. À Satory, elle a connu Louise Michel, sauvée par l'intervention de Victor Hugo. L'une a été envoyée en Algérie, l'autre en Nouvelle-Calédonie.

C'était de petites gens, honnêtes et besogneux, qui ne levaient la tête et ne s'asseyaient devant la ferme que quand le soleil embrasait l'horizon. Le dimanche, ils prenaient l'anisette au café du village ou jouaient aux cartes. Un jeu mystérieux avec des figures obscures, des démons et des gorgones...

La terre est dure et sèche, mais tellement belle : des collines ocre et jaunes, des oueds qui attendent la pluie depuis l'éternité, des arbres noueux qui s'agrippent aux rochers, des éboulis grandioses...

Dans la plaine, avec l'irrigation, les légumes et la vigne poussent, de quoi vivre, manger et, avec de la chance, envoyer les enfants au lycée. L'essentiel. Un pays de cocagne, finalement...

Ahmed, un berbère silencieux et consciencieux, aide les Figari dans leur travail. Ils le traitent avec respect. D'ailleurs, s'ils ne le faisaient pas, il rentrerait au douar. Un peuple fier.

La différence de culture favorise le respect, chacun est attentif à l'autre et des thèmes communs traversent leur culture : la famille, l'honneur et la modestie devant l'infini des étoiles...

### 02 – LA FUREUR ET LE SANG

On sent toujours le malheur avant de le voir, un silence pesant...

Deux formes sont allongées sur la terrasse... On fait tout pour croire que ce sont des vêtements qui sèchent... que les parents de mon amie Lucia, font la sieste en plein soleil, l'un recroquevillé, l'autre bras et jambes en croix.

La maman, Félicie, a de faux airs de Maria Casarès, l'amante mythique de Camus. Toutes les deux, d'ailleurs, s'habillent en noir, l'une pour le théâtre, l'autre pour ne pas offenser Dieu...

Le papa, Eduardo, la moustache fleurie, l'œil farceur, a toujours une blague à raconter... Je m'avance en tremblant... un froid glacial, malgré la chaleur intense... Quand la vérité est insoutenable, on ne l'accepte pas, quelques misérables secondes arrachées à l'horreur...

Les mouches noires dansent un festival macabre sur les corps ensanglantés, deux amas de chairs déchiquetées qui exhalent une odeur pestilentielle...

Eduardo a la gorge tranchée, un rictus affreux...

Félicie, dénudée, a le bas-ventre ouvert jusqu'au nombril, comme un quartier de viande sur un étal de boucher... Dans sa bouche, le sexe tranché de son mari...

Je pousse un hurlement, la terre tremble, la fureur et le sang...

### 03- LE PLACARD

Le sergent, alerté par mes cris, parcourt les cent mètres qui le séparent de la ferme dans un nuage de poussière. La jeep freine, il descend l'arme à la main et m'aide à me relever... Je pleure :

\_ Lucia, Lucia...

Il effectue un regard circulaire, mesure l'ampleur du désastre et se dirige vers la porte entrouverte... Je le suis fébrilement, sans pouvoir détacher mon regard des corps mutilés. Il pousse la porte avec le pied et se colle contre le mur. Il n'est pas exclu qu'elle soit piégée avec une grenade et une ficelle.

Il entre, je le suis, la salle principale est dans la pénombre...

\_ Lucia !

L'écho me répond.

Le sergent appuie sur l'interrupteur... On fouille les pièces une à une, les armoires, les coffres, sous les lits... personne...

À l'étage, j'ouvre le placard secret dans lequel Lucia et moi, on se cachait pour des baisers à l'insu de ses parents. La dernière fois, elle m'a autorisé une caresse avec les doigts... c'était doux et humide...

Elle ne m'avait pas guidé, en savait probablement moins que moi et avait refusé de me rendre la pareille... "La prochaine fois, avait-elle dit". Mais il n'y aura pas de prochaine, elle est là, prostrée, en position fœtale, les yeux hagards, dans l'obscurité du placard...

### 04 - CARTE BLANCHE

Le sergent m'aide à sortir Lucia, on la descend au rez-de-chaussée et on l'allonge sur le canapé. Elle est en état de sidération, incapable de prononcer un mot, parcourue de tremblements convulsifs. Je la couvre avec un drap et lui fais boire de l'eau. Il est possible qu'elle soit là depuis la veille au soir, vu la coagulation du sang sur les cadavres et le nombre des insectes qui se relaient pour phagocyter les corps.

Le sergent explore les locaux extérieurs, son arme au poing.  
Dans un appartement, il trouve Ahmed, l'employé des Figari, hagard, les yeux fous...  
Le vieux berbère lève les bras au ciel :  
\_ "Ce n'est pas moi," dit le sergent ! C'est la katiba ! Je me suis caché...  
Le sergent lui passe les menottes, prend son téléphone de campagne et appelle son unité.

## 05 - LA GEGENE

Le camion arrive, six parachutistes sautent de la benne, alertes et souples, en tenue léopard et casquettes Bigeard. De grandes sauterelles vertes avec des mitraillettes Sten, sauf le dernier qui porte un drôle d'engin, une bicyclette bricolée avec une dynamo que je comprends être une gégène (1). Le lieutenant lui fait signe de l'installer sur la terrasse, à portée de vue des cadavres de Félicie et d'Eduardo, couverts d'un drap pour éloigner les mouches. Les parachutistes ne frémissent pas en apercevant les corps, ils n'en sont pas à leurs premiers cadavres mutilés...

Ils déshabillent Ahmed, qui n'a jamais dû se montrer nu devant d'autres hommes. La pudeur est grande dans les douars. Il est tétanisé. Un parachutiste lui lie les pieds et les mains, lui enfonce un chiffon dans la bouche, et l'assoit. Puis branche les électrodes sur une oreille et son pénis. Celui qui enfourche la bicyclette commence à pédaler tranquillement, comme s'il effectuait un tour de chauffe, avant d'accélérer comme un forcené qui tente une échappée dans le Galibier.

Le corps d'Ahmed tressaille, bondit, se tord comme un pantin, agité par un marionnettiste fou... De l'écume jaillit de part et d'autre du tissu qui étouffe ses hurlements...

Je tourne la tête, c'est insupportable. Le sergent également.

Les paras regardent distraitement. Le lieutenant taille un bâton. Sur son ordre, le cycliste ralentit, descend de sa machine et ôte le bâillon. L'interrogatoire peut commencer.

Ahmed, exsangue, souffle comme un animal traqué, la terreur se lit dans ses yeux...

Personne ne lui a encore posé de question. J'imagine que c'est une mise en condition, innocent ou coupable, il faut y passer...

L'horreur du crime, et sa condition d'ouvrier agricole ont permis de faire l'économie des présentations...

\*\*\*

*(1) Gégène : après les récriminations de Teitgen (ancien ministre de la Justice) et les protestations des Nations unies, de Gaulle a dit aux officiers : "Il faudra arrêter la torture. " Laissant la date du décret d'application à l'appréciation de chacun...*

## 06 - LE DJEBEL SERDOUN

Le vieux berbère reprend sa respiration. Des larmes perlent sur sa peau cuivrée, burinée par le soleil, le sable et le vent...

Le lieutenant pose les questions :

\_ De quel douar, es-tu ? Dis-moi, comment ça se passe avec la katiba...

\_ El Serdoun... les moudjahidines, ils viennent toutes les nuits... ils prennent à manger... les bijoux des femmes, c'est pour la révolution qu'ils disent... ils emmènent les garçons... moi, mon garçon, il est à Tlemcen, au lycée... ils m'ont dit... s'il revient pas... on prend ta

filles...

\_ Ils prennent les filles maintenant ? Demande le Lieutenant.

\_ Non, chef, t'y es pas compris, si je donne pas mon garçon, il prend ma fille pour le plaisir des moudjahidines...

\_ C'est nouveau ça, dit l'officier...

\_ Non, c'est juste le chef de la Katiba du djebel Serdoun qui fait ça...

\_ Ce Mokhtar, c'est une crevure, on va lui faire la peau, répond le lieutenant en agitant le bâton époineté qu'il fignole... je lui mettrai ça, personnellement dans le cul...

\_ Un par colon dans le côlon, plaisante le toubib de la section, qui connaît sa médecine.

Je le croiserai en métropole quelques années plus tard. Quand il me reconnaîtra, il mettra un doigt sur la bouche : " Tu ne dis rien pour l'affaire du djebel Serdoun, je suis le directeur de l'hôpital". Avant d'ajouter : "J'ai une fille à l'université, elle est maoïste, tu vois le drame si elle apprend ça... sans parler de ma femme... "

Peu de temps après, sa femme le quittera pour une autre raison... L'avantage avec les guerres, c'est qu'on peut vivre avec Jack l'éventreur en toute légalité...

Le lieutenant s'emporte :

\_ Avoue que tu as égorgé tes patrons !

\_ Non, non ! chef ! répond Ahmed, me suis caché quand ils sont arrivés...

\_ Arrête tes conneries, Mohammed, ou je te refille un coup de gégène, le tour de France à bicyclette...

\_ Chef, les patrons, je les aime bien, ils ont invité ma fille Zahia pour l'anniversaire de leur fille, Lucia, le mois dernier... ma femme a fait des gâteaux... mais la Katiba, elle n'aime pas la fraternité avec les roumis...

\_ Donc tu les as égorgés...

\_ Non, chef, devant Allah, je te jure... ils sont venus, hier soir... ils ont frappé à la porte, j'avais dit au patron de pas ouvrir le soir, qu'un mauvais coup se préparait... C'est le petit Nacer qui a parlé, il collecte l'impôt... le patron a ouvert...

Le lieutenant hoche la tête, il sait que si les colons ne payent pas l'impôt révolutionnaire, leur ferme flambe...

\_ Les colons payent l'impôt au FLN ! C'est foutu, ce pays est pourri, la guerre est perdue, dit le caporal...

Le lieutenant se tourne vers moi :

\_ C'est vrai cette histoire d'anniversaire, les Figari ont invité la fille d'Ahmed à l'anniversaire de leur fille ?

\_ Oui, c'est comme ça à chaque anniversaire... la femme d'Ahmed fait des gâteaux et quand ils tuent le mouton, ils font la fête ensemble...

Le lieutenant est embêté, il s'essuie le front, même à l'ombre, la chaleur est pesante.

\_ On va le mettre dans la cave, dit-il.

\_ On reste ici, chef ? Demande le caporal.

\_ Oui, jusqu'à demain, je veux connaître le fin mot de cette histoire. ... je veux les planques de Mokhtar El Krim dans le djebel... Il commence à nous faire chier, celui-là...

## 07 – AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Le sergent me fait signe de le suivre dans la maison. Lucia dort sur le canapé. Le toubib lui a donné un tranquillisant...

\_ On va l'emmener à l'hôpital, mais avant, j'aimerais lui poser des questions...

- \_ Vous voulez savoir quoi ?
- \_ D'abord, tu vas me tutoyer, répond-il en me tendant la main, moi, c'est Simon, et toi ?
- \_ Nathan.
- \_ Nathan, je travaille pour le renseignement militaire.
- \_ Tu faisais du renseignement quand tu m'as pris en stop ?
- \_ Oui, l'ALN (Armée de libération nationale) a saboté un poteau téléphonique, cette nuit, je suis venu voir. Et toi, tu venais faire quoi, chez les Figari ?
- \_ Je venais demander aux parents de Lucia l'autorisation de l'emmenner au cinéma, samedi...
- \_ Tu voulais voir quel film ?
- \_ N'importe quoi...
- \_ Ben voyons, ce n'est pas le film qui t'intéresse... Mais ta copine, elle préfère peut-être les histoires d'amour...
- \_ Alors un western avec une histoire d'amour...
- \_ T'es un malin, Nathan... tu me plais bien, on va pouvoir travailler ensemble...
- \_ Travailler ensemble ?
- \_ Tu l'aimes ce pays ?
- \_ Oui.
- \_ Tu es né en Algérie ?
- \_ Non, ma mère est institutrice, elle a demandé ce poste en Kabylie... Même gratuitement, elle serait venue...
- \_ Et ton père ?
- \_ Je ne sais pas...

Il marqua une hésitation :

- \_ Tu ne le connais pas ?
- \_ Il s'est barré quand je suis né...
- \_ Il te manque ?
- \_ Non, c'est un salopard qui a quitté ma mère...
- \_ Tu n'en sais rien, peut-être que c'était une belle histoire d'amour...

Je tourne la tête. Il comprend qu'il vaut mieux en rester là...

- \_ Et toi, t'es marié, t'as des enfants ? Dis-je, enhardi.
- \_ Non, j'étais amoureux d'une nana plus intelligente que moi, une prof de lettres...
- \_ Elle t'a laissé tomber ?
- \_ On peut le dire comme ça, disons que je n'étais jamais à la maison...
- \_ Pourquoi ?
- \_ L'aventure fiston, comme la chèvre de monsieur Séguin, le djebel, les fells...
- \_ Ils défendent leur pays, dit ma mère. On leur a pris leur terre... pendant la conquête Bugeaud a rasé les douars pour construire villes et villages...

Il se lève et regarde la terrasse :

- \_ Sans doute, on a fait des conneries... mais pour l'instant, ils ont égorgé les parents de ton amie...

Sa réponse balaie les arguments de ma mère. Il ajoute :

- \_ Nathan, mon père était dans le maquis, il a fait le coup de feu contre des Allemands et la milice, il en a tué... mais il n'a jamais égorgé d'Allemands, ni de miliciens ou de collabos, et encore moins les femmes ou les enfants... La terreur est le credo du FLN...
- \_ Ma mère dit que l'indépendance est inéluctable...
- \_ Oui, elle est inéluctable, mais dans le respect de toutes les communautés... berbères, arabes, européens, juifs, touaregs...

\_ Les colons n'en veulent pas, dit ma mère...  
\_ Les colons mettront de l'eau dans leur vin... mais négocier avec le FLN est suicidaire, il faut négocier avec toutes les composantes du pays...  
\_ Qui vous empêche de le faire ?  
\_ Le FLN n'accepte aucun compromis et de Gaulle est sur la mauvaise pente... il veut lâcher les Pieds-Noirs pour se consacrer à son grand projet tiers-mondiste... être le leader des pays non-alignés... comme s'ils attendaient après lui...

Lucia se retourne. Je songe avec effroi à l'horrible vérité qu'il faudra lui dire quand elle se réveillera... Elle s'est probablement cachée dans le placard secret en entendant les bruits, les menaces et les hurlements qu'elle a perçus depuis sa chambre... sombrant ensuite dans une sorte de coma émotionnel... Ils ont fouillé la maison, sans la trouver, il s'en est fallu de peu...

## 08 - AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Le sergent sort. Je m'approche de Lucia et lui prends la main.

\_ Lucia, tu m'entends ?

Elle remue les paupières, ouvre faiblement les yeux et balbutie :

\_ Nathan... pour le cinéma... tu as demandé à mes parents ?

Je comprends qu'elle ne sait rien de la tuerie... Je n'ai pas le courage de lui en parler, mais je dois savoir ce qui s'est passé avant qu'ils n'achèvent Ahmed.

\_ Lucia, tu as dormi dans le placard...

Elle fait un effort de mémoire...

\_ Ah oui... oui... hier soir, il y a eu une coupure de courant... Ahmed est arrivé affolé... Il a dit à mes parents qu'il fallait partir... Une attaque de la katiba. Mon père a pris son fusil et a répondu : ne t'inquiète pas, j'ai deux cents cartouches, de quoi tenir un siège... Maman m'a ordonné de me cacher dans le placard et de n'en sortir sous aucun prétexte...

\_ Tu as entendu du bruit ?

\_ Oui, des cris, des hurlements, j'ai eu peur, Maman m'a dit de me cacher dans le placard secret. J'ai attendu qu'elle vienne me chercher, j'ai dû m'endormir...

Elle prend soudain conscience de ses propos :

\_ Papa, maman, ils sont où ?

Je mens à la vitesse de l'éclair :

\_ Ne t'inquiète pas, ils sont partis témoigner au poste de police, c'était juste des voleurs de poules...

\_ Ah...

\_ Lucia, tu es sûre qu'Ahmed vous a dit de partir ?

\_ Oui, même que papa a répondu : Ne t'inquiète pas s'ils sont nombreux, on appelle les paras...

Le camp des paras est à dix minutes, mais il ignorait que les fils du téléphone allaient être arrachés...

\_ Pour le cinéma, je suis contente, dit-elle... C'est quoi le film ?

\_ Une histoire d'amour... "Autant en emporte le vent"... avec Scarlett O'Hara, Vivien Leigh, Clark Gable...

\_ Nathan, je t'adore, tu auras un baiser, aussi long que dans le film...

\_ Aussi long que le film ?

Elle rit :

\_ Nathan, lil dure trois heures et demie, ma tante l'a vu, tu me laisseras respirer quand même...

Elle me serre les doigts et s'assoupit, assommée par les médicaments.

## 09 - LES FILLES DE JOIE

Les paras sont installés à l'ombre des figuiers. Ces hommes qui ont opéré un retour à l'état naturel, ne se sentent en sécurité que s'ils respirent le grand air, les odeurs de la nuit, le danger des collines...

Traquer une proie, l'instinct ancestral du chasseur, est leur raison de vivre... avec le passage en fin de semaine au BMC, le bordel militaire de campagne.

Chacun a sa préférée parmi les prostituées salariées par le gouvernement français qui pallient l'excès de testostérone de ces hommes jeunes et vigoureux. Elles toucheront une retraite de l'État, une sécurité de l'emploi, rare dans cette branche professionnelle, et payent leur dîme au FLN...

De frêles annamites ramenées d'Indochine... des Françaises qui ont fui la grisaille des faubourgs parisiens pour le soleil du djebel, même si le boulot ne manque pas à la Goutte d'Or où sont installés de nombreux immigrés... de jeunes Algériennes, que l'absence du père oblige à subvenir aux besoins de leurs frères et sœurs, car il y a deux déshonneurs en Kabylie, le péché de chair et pire, celui d'abandonner les siens...

La plupart des paras sont des ouvriers et des paysans, auxquels se mêlent des intellectuels tentés par l'aventure et la fraternité. Ils ne sont pas pressés de retrouver la chaîne à Boulogne-Billancourt, la terre ingrate du Quercy ou leur poste de manager. Ils vivent cette parenthèse avec intensité, avant de retrouver la routine : boulot, famille, télé... Mais qu'ils soient idéalistes ou attirés par la violence, les étoiles du djebel brilleront longtemps dans leurs yeux... Un chromo au mur, dont la couleur se fanera au fil des ans, ou les paillettes de lumière dans le verre de Pastis...

## 10 - LA KATIBA

Le sergent est assis dans sa Jeep, il pose son téléphone de campagne, je lui expose la situation :

\_ Lucia vient de me parler... Ahmed n'a pas fait le coup... Il a même prévenu ses parents avant l'agression...

\_ Pourquoi n'ont-ils pas appelé l'armée ?

\_ Ils ont d'abord pensé à des pillards qu'ils pourraient repousser avec leurs fusils... et quand ils ont voulu appeler, le téléphone était coupé...

\_ Pourquoi s'est-il caché ?

\_ Il a eu peur que les terroristes l'exécutent et que l'armée l'accuse, la preuve... D'ailleurs, s'il avait participé à la tuerie, il serait reparti avec les terroristes...

\_ Pas faux, mais s'il a prévenu les Figari, c'est qu'il était au courant de l'attaque...

\_ Tout se sait dans les douars... beaucoup ont un fils dans le maquis.

J'ajoute le cœur lourd :

\_ Il y a une autre raison... lors du dernier anniversaire, Zahia était en pleurs, elle a confié à Lucia que Mokhtar El Krim, le chef de la katiba voulait l'épouser, même s'il a déjà trois femmes...

- \_ Il a cinquante ans, elle doit avoir quinze, dit le sergent...
- \_ Aïcha avait huit ans, quand le prophète l'a épousée, et il l'a possédée, après avoir tué ses parents, le soir-même... C'était sa préférée.
- \_ Comment tu sais ça ? dit Simon.
- \_ Les livres, ça sert à quoi ?

Il sourit :

- \_ T'es bien un fils d'instit, toi... mais pourquoi tuer les Figari ?
- \_ Zahia est amoureuse de leur fils José... Lors du dernier anniversaire, ils n'arrêtaient pas de se regarder, à s'en user les yeux...
- \_ Mokhtar le savait ?
- \_ Oui, les douars sont une vraie ruche à ragots... Zahia apportait des gâteaux à José... elle se faisait belle quand elle descendait avec son père pour aider à la cueillette...
- \_ En Mokhtar voulait surtout tuer José ?
- \_ Probablement, mais il est parti ce matin à Alger, un imprévu...
- \_ Ahmed et les Figari étaient d'accord pour cette union ?
- \_ Oui... Le grand-père de José admirait le général Bugeaud qui recommandait à ses officiers d'épouser des femmes du pays pour former un seul peuple...
- \_ Sale affaire, murmure le sergent.
- \_ Il faut relâcher Ahmed, dis-je.
- \_ Ça ne dépend pas de moi, mais du lieutenant... pour lui, ils sont tous coupables... Tu vas aller voir Ahmed, lui mettre un marché en main, s'il nous aide à trouver Mokhtar El Krim, on le libère...
- \_ Mais personne ne sait où il se cache...
- \_ La katiba est toujours en mouvement, mais elle fait la tournée des douars pour manger, récolter de l'argent, recruter des hommes, Ahmed l'a dit...

Le sergent fait une pause et ajoute :

- \_ Ahmed peut proposer une entrevue pour le mariage avec sa fille...
- \_ S'il fait ça, il signe la mort de sa famille... ils seront bannis du douar, égorgés et Zahia finira dans une baraque à putes, sur un chantier d'Alger ou d'Aubervilliers, avec trente mecs à l'heure...
- \_ On les mettra à l'abri dans une Harka...

## 11 - UN COUP TORDU

Le para ouvre la porte de la cave, je descends les marches. Dans la pénombre, je distingue Ahmed, prostré, assis sur une caisse...

Il lève la tête et me fait un maigre sourire :

- \_ Nathan, je n'ai pas tué les patrons...
- \_ Je sais Ahmed, Lucia m'a dit...
- \_ Ahmed, le lieutenant te relâchera, si tu l'aides à capturer Mokhtar...
- \_ Mais je ne sais pas où il se cache !
- \_ Ahmed, Mokhtar veut épouser ta fille, tu pourrais organiser une rencontre...

Il se lève :

- \_ Jamais il n'aura ma fille ! La prune de mes yeux...
- \_ Ahmed, je parle d'une fausse entrevue...
- \_ Mais il va venir avec la katiba et si on le roule, il massacrera le douar...

Je réfléchis :

- \_ J'ai une idée, Ahmed...Zahia lui donnera rendez-vous dans un petit hôtel du bled...



Il se lève, hors de lui :

\_ Jamais, Nathan ! Tu parles de l'honneur de ma fille !

\_ Mais elle ne viendra pas, Ahmed, c'est juste un piège, les paras feront le boulot...

Il se rassoit :

\_ Il sera aussi avec ses hommes... personne ne pourra approcher du bled et encore moins de l'hôtel...

\_ Pas si je suis déguisé en garçon de café... je monterai dans la chambre pour livrer des cornes de gazelles, des doigts de mariée, et je le tuerai...

\_ Tu es fou Nathan, d'abord tu es un Européen, tu ne passeras pas...

\_ Je mettrai une djellaba, je me noircirai le visage...

\_ Ils te fouilleront...

\_ L'arme sera déjà dans l'hôtel, je réserverai une chambre la veille, je la cacherai sous le matelas ou le plancher...

\_ Le sergent est d'accord ?

\_ Il sera d'accord, il aime les coups tordus...

Ahmed se lève, me prend dans ses bras, des larmes perlent sur son visage.

\_ Va fils, si tu me débarrasses de celui qui veut prendre ma fille, tu as ma bénédiction...

Je remonte les escaliers, le para referme la porte. Je retrouve Simon adossé à la Jeep. À mon large sourire, il devine :

\_ Et bien, fiston, tu as emporté la mise ?

\_ Mieux que ça, je vais me le faire ce Mokhtar...

Il me regarde surpris :

\_ Toi ?

Je lui détaille le plan, l'attire dans un hôtel par la promesse d'une rencontre avec Zahia :

\_ Elle est de toi, cette idée de maboule ?

\_ Oui, tu n'y crois pas ?

\_ Je crois aux coups tordus, je travaille pour le renseignement militaire, je trouve même que c'est une bonne idée, mais tu es un gamin... comment tu fais pour te sauver ? Ils vont t'étriper...

\_ J'ai pensé qu'à l'instant T, une section de para investira le bled...

\_ Bien vu ! Sur le papier... mais il faut un timing parfait...

\_ C'est vous qui déclencherez le timing. Quand j'entendrai les Jeeps et les paras arriver sur la place, j'entrerai dans la chambre et je défouraillerai...

Le sergent hoche négativement la tête :

\_ Fils, il aura des gardes du corps...

\_ Peut-être pas, Zahia va lui dire que pour son honneur, elle ne veut voir personne qui puisse la reconnaître... et que si elle voit ou entend quelqu'un, elle se sauve.

\_ Elle est d'accord ?

\_ Elle acceptera si son père ou José le lui demandent. D'ailleurs, elle ne court aucun risque, elle doit juste lui envoyer quelques lettres pour le mettre en condition... C'est moi qui les écrirai, je suis premier en rédac'... Maman dit toujours : " Toi, tu vas mal tourner, tu finiras écrivain..."

Simon me donne une tape sur l'épaule :

\_ Elle doit être chouette, ta maman, j'aimerais la rencontrer...

\_ Si tu la dragues, je te casse la tête...

\_ Brrrr ! C'est vrai qu'un mec qui veut flamber Mokhtar El Krim, c'est une terreur...

\_ Ma mère est une vieille, elle a quarante ans, toi trente. En plus elle a un caractère de merde...

\_ J'ai toujours aimé les femmes de tête, les intellos...  
\_ Tu vas en baver...  
\_ Pourquoi crois-tu que je suis entré dans les paras ?  
\_ Tu ne connais pas les instits, elle te fera regretter les sauts en parachute, les mines dans le djebel...  
Il rit.

## 12 - MA MÈRE

Le soleil caresse la cime des collines. Un jaune rose et flamboyant.

\_ Je dois rentrer, dis-je, ma mère va s'inquiéter, je vais prendre un sacré savon...  
\_ Je te ramène, répond Simon, je lui expliquerai que c'est l'armée qui t'a retenu pour l'enquête.

Je le regarde, un sourire en coin, il devine ma pensée :

\_ Nathan, tu te doutes qu'avec ce qui vient d'arriver, je ne peux pas te laisser rentrer seul...

On monte dans la jeep.

\_ Ma mère a un logement au-dessus de l'école.

\_ Je la connais ta mère, gros nul...

Je le regarde surpris :

\_ Tu connais ma mère !?

\_ Un agent des renseignements connaît tous les Européens du bourg, surtout les enseignants... elle est communiste...

Je m'insurge :

\_ C'est un interrogatoire ?

\_ Non, je le sais, c'est mon boulot...

\_ Elle est fichée ?

\_ Bien sûr, comme tous les enseignants de gauche...

Je vois rouge :

\_ Arrête la jeep, je préfère rentrer à pied qu'avec un mec qui espionne ma mère...

\_ Nathan, j'ai dit quoi de mal ?

\_ Qu'elle est fichée...

\_ Ben justement, tu devrais me remercier de te prévenir...

\_ En fait, tu ne veux pas draguer ma mère, tu veux juste mener ta petite enquête.

\_ Tu préférerais que je la drague ?

\_ Faut voir...

Il rit.

On arrive devant l'école. Ma mère est en bas du bâtiment. La gifle n'est pas loin... Simon me devance :

\_ Ne le disputez pas, madame, on l'a retenu pour un contrôle d'identité...

Elle s'alarme :

\_ Il a fait quoi ?

\_ Rien, il y a eu un attentat...

Instinctivement, elle me serre dans ses bras, puis se tourne vers lui :

\_ Vous prendrez bien un café... pour vous remercier, s'empresse-t-elle d'ajouter.

Simon fait mine d'hésiter, puis nous emboîte le pas, et quand ma mère nous tourne le dos, il me fait le signe de la victoire... Je tente un croche-pied, il esquive et me donne une bourrade qui m'envoie contre le mur.

\_ Nathan, tu fais quoi encore ? dit ma mère dans l'escalier sans lumière.

Elle ouvre la porte de l'appartement.

\_ Excusez-moi, c'est le bazar, asseyez-vous...

\_ Simon de Saint-Brion, dit-il en s'inclinant...

\_ Myriam Zelderstein... répond-elle.

\_ Je ne savais pas que tu étais un sale aristo, dis-je.

\_ Petite noblesse rurale, répond Simon.

Elle nous regarde, étonnée :

\_ Vous vous connaissez ?

\_ Oui, il m'a attaché au radiateur, il voulait me passer à la gégène...

\_ Pourquoi il aurait fait ça, dit ma mère.

\_ Il ne savait pas ses tables de multiplication, répond Simon.

Ma mère rit, il vient de marquer un point. Elle ajoute :

\_ C'est vrai que Nathan est un gros feignant, toujours à traîner dehors. Surtout depuis qu'il a une copine... La petite Figari, vous connaissez ?

Un nuage noir assombrit la pièce et nous ramène à la tragédie. Simon se met au garde à vous :

\_ Madame, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer...

Elle le regarde, interdite, et verse le café à côté de la tasse.

\_ Il y a eu un attentat...

\_ Lucia ?! hurle ma mère.

\_ Non, ses parents, répond Simon, tristement.

Elle s'approche et lui agrippe le bras :

\_ Ils sont morts ?

Il se tait et baisse les yeux :

\_ Oui, madame...

Ma mère s'effondre dans ses bras. Je l'aide à l'allonger sur le canapé.

## 13 - LA CÉRÉMONIE

L'enterrement a lieu le lendemain. Le ciel est d'un bleu glacé, vide, sans âme... Avec une échelle, on pourrait demander des comptes à Dieu...

José Figari est au premier rang, devant le trou béant qui va accueillir ses parents pour l'éternité. Il est de marbre, les mâchoires serrées, les muscles saillants, le regard dur, les poings le long du corps, dans son costume noir et ses dix-sept ans.

Le maire prend la parole, il fustige les assassins. Les voisins, dont beaucoup font partie du comité de vigilance, forment un bloc de haine. À chacune de ses phrases, des murmures vengeurs parcourent l'assistance...

Lucia est absente. Quand elle a appris la mort de ses parents, elle est entrée dans une sorte de prostration, un état de sidération qui a conduit le médecin à l'interner provisoirement...

Quand la cérémonie est terminée, José s'avance, me prend dans ses bras et m'écrase le torse. Je ne savais pas que cet adolescent maigre et longiligne avait tant de force. Une puissance décuplée par la colère. Il me fixe de ses yeux noirs :

\_ Je les vengerai, je les vengerai, Nathan.

\_ Je sais, je suis avec toi, José.

Les hommes du groupe, chapeaux et costumes noirs, tiennent un conciliabule, puis partent vers le village. Au café probablement.

Simon m'embarque avec José dans sa jeep jusqu'à la ferme des Figari.

Dans la cuisine, sinistre, qui n'accueillera plus jamais nos rires, ni les baisers de Lucia dans l'escalier, on prend le café.

Après un silence, j'expose à José mon plan pour faire la peau à Mokhtar...

Il m'écoute, fasciné par la proposition...

\_ Il faut juste que Zahia accepte de lui envoyer des lettres d'amour que j'écrirai pour l'attirer dans un petit hôtel du bled sans ses hommes, dis-je.

Il a d'abord une répulsion quand j'évoque la possibilité qu'elle entretienne une correspondance, même fictive, avec le bourreau de ses parents, mais il comprend qu'avec un homme aussi méfiant, cruel et vicieux, c'est la meilleure solution.

\_ D'accord, mais on fait le coup ensemble et c'est moi qui tuerais cette ordure, dit José.

\_ Alors, il va falloir vous entraîner, vous commencez demain, dit Simon...

José va chercher un alcool fort dans l'armoire. On trinque et on boit.

## 14 - UN DIABLE D'HOMME

Une rumeur sourde se fait entendre. Les cris et les vociférations enflent. Un para vient chercher Simon. On sort dans la cour.

Les hommes du comité de vigilance sont là, avec leurs habits et leurs chapeaux noirs, ils ont des fusils de chasse.

Celui que semble être le chef, Sauvy, le cabaretier, s'avance :

\_ Sergent, donnez-nous cette crapule d'Ahmed, on sait que c'est lui qui a fait le coup...

\_ Non, ce sont les hommes de Mokhtar El Krim.

\_ Peut-être, mais il les a renseignés...

\_ Non, dit Simon en avançant calmement vers Sauvy. Il a même prévenu les Figari du danger...

Sauvy fait signe à ses hommes d'avancer. Les paras se mettent en position, mais ils ne sont que deux, les autres sont retournés au casernement.

\_ Sergent, on est trente, vous êtes trois...

\_ Peut-être, mais c'est moi qui fais la loi...

\_ Sergent, allez pisser un coup, l'affaire sera terminée quand vous reviendrez...

Simon sort son revolver :

\_ Le premier qui franchit la porte, je le brûle...

Les hommes du comité regardent Sauvy qui hésite :

\_ Sergent, si vous tirez sur nous, vous passerez en cour martiale... vous n'allez pas risquer votre carrière pour un tronc de figuier (terme utilisé pour désigner les arabes)... ni celle des deux gamins...

Simon se tourne vers nous :

- \_ Les jeunes, allez vous mettre à l'abri dans la remise.
- \_ Je reste, répond José.
- \_ La même chose, dis-je, comme si j'étais à la terrasse d'un café.

Je suis surpris par mon audace. En même temps, comment pourrais-je vouloir tuer Mokhtar EL Krim et reculer devant des villageois bedonnants...

Le sergent fait un signe aux deux paras d'armer leurs Stens. Les villageois dressent leurs fusils.

La pression est extrême, les minutes interminables...

Soudain Sauvy éclate d'un grand rire :

- \_ Je connais le préfet, il va en référer au GG (Gouvernement général), vous serez muté, Sergent de mes deux, déjà que vous avez été cassé de votre grade d'officier...

Il fait demi-tour, les hommes du comité le suivent en lâchant des insultes du genre : "Suceurs de bites... bicots... bougnoules..."

Je suis sidéré par le calme et le sang-froid de Simon :

- \_ Tu n'as pas eu peur qu'ils tirent ?
- \_ Je fais mon boulot.

Diable d'homme. Il rengaine son arme et me pince la joue :

- \_ T'es un vrai dur, Nathan...

Je suis sur un nuage.

- \_ Je t'autorise à inviter ma mère au restaurant...

Il rit :

- \_ J'y comptais bien...

## 15 - LES SANDWICHES

Simon me demande :

- \_ Fils, est-ce que tu sais s'il y a une deuxième clé pour la porte de la cave ?
- \_ Oui, elle est dans un tiroir...
- \_ Va me la chercher...

Je lui ramène la clé. Il la prend, part et revient.

- \_ Voilà, j'ai préparé deux sandwiches, un pour le para qui garde la cave, l'autre pour Ahmed...

Il me les tend :

- \_ Lequel est le plus lourd ?

Je les soupèse :

- \_ Celui-là, dis-je.
- \_ Exact, il y en a un au jambon et l'autre à la salade...

- \_ Le salade est plus lourde que le jambon?
- \_ Pas la salde, la clé...
- \_ Quelle clé ?
- \_ La clé qui est dedans...
- \_ Tu as mis la clé dans le sandwich ?
- \_ Oui, dans celui pour Ahmed...

Je réalise :

- \_ Pour qu'il s'échappe ?!
- \_ Non, pour qu'il se casse une dent, idiot...

Il rit. J'ai un doute :

- \_ Et si le para prend lui donne celui avec le jambon ?
- \_ Ahmed ne mange pas de porc...
- \_ Et si le para mange les deux ?
- \_ Je lui ai dit que demain, on allait transférer Ahmed au quartier général pour un nouvel interrogatoire, il faut qu'il soit présentable et pas affamé... À la rigueur, il pissera dedans...
- \_ Il en est capable ?
- \_ Que oui...
- \_ Et comment Ahmed fait pour savoir que le para ne sera pas devant la porte quand il aura ouvrira ?
- \_ J'ai fait du café aussi...
- \_ Pour Ahmed ?
- \_ Non, pour le para... avec un somnifère...
- \_ Ah ! d'accoord... Et s'il donne du café à Ahmed ?
- \_ Non, Ahmed n'en boira pas, parce qu'il y a de la gnôle dedans...
- \_ Mais comment Ahmed saura-t-il que la voie est libre ?
- \_ Quand on a une clé, on essaye... Il regardera par le trou de la serrure...

Il me tend les sandwichs...

- \_ S'il tombe nez à nez avec Ahmed, il ne le tuera pas, il a ordre de le maintenir en vie pour l'interrogatoire...
- \_ Béton, Simon !

Il change de ton et demande d'un air détaché :

- \_ Ta maman va mieux ?
- \_ Oui, juste dévastée par la mort des Figari...
- \_ Si je l'invite au restaurant, elle acceptera ?
- \_ Ça lui changera les idées... Écris-lui un mot, je le donnerai ce soir...
- \_ C'est quoi les fleurs qu'elle préfère ?
- \_ Les roses et les tulipes...
- \_ Un mélange, ça devrait aller...
- \_ Ah ! Ne te rase pas, elle aime les mecs avec une barbe de deux jours, façon aventurier, Hemingway... Tu as tes chances, quand elle s'est évanouie, elle est tombée dans tes bras... et tu es resté une heure près d'elle... je la soupçonne d'avoir fait durer...
- \_ Qu'est-ce qu'elle n'aime pas ?
- \_ Les mecs qui se la pètent, genre para de chez para...
- \_ Je serai humble comme une nonne qui prononce ses vœux...
- \_ Dis-lui que tu aimes Aragon...
- \_ C'est pas "too much" ?
- \_ Simon, les femmes, ça aime les poètes, les émotions, les ritournelles...
- \_ Nathan, je te rappelle que c'est ta mère...

\_ C'est une femme, aussi...

\_ Je ne savais pas qu'on pouvait être aussi macho à quinze ans, lâche Simon...

## 16 - LA LETTRE

Je donne les sandwiches et le café au para. Il ouvre la porte de la cave et jette en bas des escaliers celui destiné à Ahmed.

J'entends avec stupeur un bruit métallique quand la clé qui est dans le sandwich touche les marches. Il ne remarque rien, je respire.

Je lui propose de jouer au 421, il accepte et bois force café. Il m'en propose, je refuse poliment.

Quand il commence à somnoler, Simon me reconduit chez moi.

Il a écrit une lettre qu'il me donne et me laisse en bas de l'école, déçu de ne pas voir ma mère.

Dans l'escalier, je lis la lettre :

*"Madame Zelderstein,*

*Je vous prie de m'excuser pour le chagrin que je vous ai causé. Si cela peut vous apaiser, je serais heureux de vous inviter au restaurant. J'aimerais aussi vous parler de votre fils Nathan, que je me suis permis de prendre sous mon aile. C'est un garçon courageux et intelligent, promis à un brillant avenir, mais qui mérite un peu de surveillance. Si votre travail ne vous permet pas d'être toujours disponible, je suis à votre disposition pour aider à son éducation.*

*Simon de Saint-Brion."*

\_ Le chacal ! Il se sert de moi pour draguer ma mère.

J'ouvre la porte, elle corrige ses copies sur la table de la cuisine. Je lui fais une bise.

\_ On peut savoir où tu étais ?

\_ Je jouais au foot avec les copains...

\_ Tu ne devrais pas, il faut respecter une période de deuil...

\_ Oui, maman, tu as raison.

Elle replonge le nez dans ses copies, sans conviction :

\_ Au fait, ce sergent... comment, déjà...

\_ Quel sergent, maman ?

\_ Celui qui t'a ramené hier...

\_ Ah, oui, lui...

Je prends une boisson dans le frigidaire et bois nonchalamment, faisant mine d'oublier la question.

\_ Tu l'as revu ?

\_ Qui, maman ?

Elle finit par s'énerver.

\_ Nathan, je te parle !

\_ Ah ! oui, le sergent... Tiens, j'allais oublier, il m'a donné une lettre pour toi...

Je fais semblant de la chercher. Elle se mord les lèvres pour masquer son impatience.

\_ Zut ! J'ai dû la laisser tomber.

Ce n'est pas tous les jours que je peux prendre le pouvoir, mais il ne faut pas en abuser...

\_ Ah ! La voilà, elle était dans ma poche intérieure...

Elle la prend et la pose sans l'ouvrir, comme si ce n'était pas important, à moins qu'elle ne veuille faire durer le plaisir. Tant qu'on n'a pas ouvert une lettre, on peut imaginer tout ce qu'on veut... Elle attend que je quitte la pièce. Je m'incruste, un rien sadique.

\_ Nathan, tu devrais aller faire tes devoirs...

\_ C'est fait maman...

\_ Alors, va ranger ta chambre...

\_ Je l'ai rangée, hier...

\_ Nathan, j'ai du travail, ça m'énerve de te voir tourner comme une mouche. Prends un livre et va lire...

\_ Je suis puni ?

\_ Pas encore...

J'abrège son supplice, j'attrape Spinoza dans sa bibliothèque, mal de tête assuré, et je file dans ma chambre.

## 17 - LE PARFUM

J'arrive à la ferme des Figari. Simon surjoue la colère devant le para qui gardait la cave :

\_ Putain, cet abruti de caporal a laissé le prisonnier s'échapper. Il était saoul, dormait comme une masse.

Le caporal n'en mène pas large. Boire et dormir pendant une garde est passible de la cour martiale en temps de guerre.

Simon s'apaise.

\_ Bon, caporal, tu sais que je protège toujours mes hommes, je passe l'éponge... Trouve une pioche et fais sauter le soupirail, on dira qu'il s'est sauvé par là...

Le caporal salue, soulagé :

\_ À vos ordres, sergent.

Simon me prend à part :

\_ Sale métier que le renseignement, on est toujours en train de couillonner quelqu'un...

\_ Je ne le plains pas, il a jeté le sandwich à Ahmed, comme à un chien, dis-je.

\_ Fils, on part en patrouille, on va rafler la famille d'Ahmed.

\_ Ils ont fait quoi ?

\_ Rien, on va les mettre à l'abri dans une harka, ça donnera l'impression qu'on les soupçonne de complicité dans la fuite d'Ahmed, et qu'il n'a pas trahi, puisqu'il a été emprisonné et s'est enfui... J'attends le camion, tu viens avec nous ?

\_ Bien sûr.

\_ Pour le lycée, tu fais comment ?

\_ J'envoie des mots, je suis malade, contagieux, je signe à la place de ma mère...

\_ Elle ne se doute de rien ?

\_ Pour l'instant, non...

\_ Et ma lettre, tu lui as donnée ?

\_ Oui...

\_ Elle a dit quoi ?



\_ Un truc du genre... du genre...

\_ Du genre quoi ?

Je masque un fou rire :

\_ Elle a dit : "Je sors pas avec les gros pédés..."

\_ Nathan, sale petit con ! Je lui dirai que tu sèches les cours...

\_ Fais pas ça, malheureux, elle va me tuer...

\_ Alors, elle a dit quoi ?

\_ Elle a dit qu'elle était d'accord...

\_ T'es sûr ?

\_ Oui, elle avait l'air contente... elle a même ressorti ses flacons de parfums et emprunté un rouge à lèvres à sa voisine... normalement, elle déteste les trucs de gonzesses...

Simon est heureux. Il tend les bras à l'horizontale et entame une danse, façon Zorba le Grec, dans le film éponyme, avec Antony Queen dans le rôle... Il a un peu sa gueule, cassée...

\_ Tala... tala... tala... talalala... lala... !

## 18 - LE DOUAR

Le vent chaud souffle sur les collines. Le paysage est grandiose.

La section entre dans le douar. Les guetteurs, les petits bergers ont prévenu les villageois de notre arrivée.

Le caïd avance dans sa gandoura blanche. Il respecte et craint autant l'armée que la katiba. L'armée le jour, la katiba la nuit.

Simon le salue cérémonieusement. Il lui explique qu'il vient chercher la famille d'Ahmed pour la placer dans un centre de rétention.

Pendant le trajet, sur le chemin caillouteux, j'ai demandé à Simon si ma mère pouvait héberger la femme d'Ahmed et ses enfants. Zahia, sa petite sœur et son petit frère. Le grand frère, Miloud, est au lycée à Alger, il travaille chez un oncle, l'été. Ma mère acceptera probablement de les loger dans l'appartement vacant qui accueille les enseignants de passage... D'autant que les vacances approchent.

Zahia est contente de me revoir. La dernière fois, c'était, pendant l'anniversaire de Lucia, chez les Figari. Elle avait fait des gâteaux et mis sa jolie robe rouge, tressée avec des fils d'argent, des perles, et des médailles dorées... José la dévorait des yeux. Lucia et moi, on s'esquivait pour se faire des bisous -et l'audace dont j'ai parlé-, dans la cache de l'escalier.

Le sergent leur accorde une heure pour rassembler leurs maigres affaires, que les paras transportent dans le camion. Je les aide.

\_ On ne peut pas s'attarder, dit-il, même si la katiba se hasarde rarement à attaquer les paras, un accrochage sur le chemin n'est pas exclu.

Une cousine s'occupera des chèvres, des moutons et des poules. Dans le douar, tous sont peu ou prou cousins et la solidarité est totale. On ne vole pas une poule à un voisin, car dix générations après, on en parle encore à la veillée pendant que les femmes trient les céréales et que les hommes discutent sous les figuiers en regardant s'embraser l'horizon.

Les femmes ont une vie sociale bien supérieure à celle des hommes. Elles règlent tout,

vie de famille, mariage, fêtes, cérémonies... Les hommes sont invités, mais se tiennent à distance. Ils craignent les vieilles femmes qui ont des pouvoirs magiques et peuvent jeter des sorts... Celui qui tombe de sa charrette, de son âne ou dans un ravin, l'a bien cherché. Le "cheitan" (diable) et les "djinns" (lutins) l'ont agrippé par la djellaba, pour une mauvaise parole, une mauvaise action... La malédiction peut s'acharner sur une famille pendant des générations. Le mauvais œil...

Il serait vain de croire que l'islam puriste s'est imposé aux populations berbères éternellement rebelles. Elles perpétuent des traditions séculaires que les Romains avaient déjà renoncé à éradiquer... Il faut dire que les Romains étaient syncrétiques, ils acceptaient toutes les croyances, pourvu que la personne de l'empereur soit respectée... Avant que le christianisme, puis l'islam n'imposent le monothéisme...

Zahia me demande des nouvelles de son papa, je lui réponds qu'il s'est enfui avec notre complicité...

Quand tout est dans le camion, on boit le thé avec le caïd, avant de redescendre par un autre chemin. Les moudjahidines placent parfois des mines ou des tireurs embusqués qui font le coup de feu avant de décrocher, histoire de prouver que le djebel leur appartient. Le plan Challes les éradiquera en jouant sur leur terrain...

En voyant le douar s'éloigner, des larmes coulent sur les joues de Zahia et de sa maman. Le petit frère et la petite sœur jouent insouciant à "ciseau-caillou" avec les paras qui leur donnent du chocolat.

Une image de la fraternité et de la réconciliation qui n'aura jamais lieu. Trop de sang a coulé, trop de différences culturelles...

## 19 - LE PREMIER SOIR

Je profite que ma mère aille au restaurant avec Simon pour lui demander l'autorisation de dormir chez l'oncle de José.

L'occasion de faire la tournée des bars. On porte le deuil, José a un bandeau noir à la manche, et moi, des lunettes de soleil, ridicules la nuit. Je n'ai trouvé que ça qui soit noir... et il n'est pas nécessaire que des collègues de ma mère me reconnaissent... Des faux jetons, toujours prêts à me dénoncer pour lui plaire... Le dernier qui a rapporté à ma mère m'avoir vu traîner le soir, je me suis pointé chez lui, le lendemain, avec l'étoile jaune qu'elle cache dans un tiroir... Il est venu se plaindre, bizarrement, elle m'a pris dans ses bras et a pleuré.

Qui peut reprocher à des gamins de quinze et dix-sept ans de s'enivrer pour oublier... surtout que c'est notre dernière journée, demain sport intense, entraînement au tir, a dit Simon...

On est au sixième verre d'anisette, la tête me tourne, quand une explosion retentit.

L'impensable me traverse l'esprit : un attentat !

Je sais approximativement dans quel restaurant ils sont allés. Je fonce, José me suit, l'établissement est quelques rues plus loin...

Devant le restaurant, un attroupement, des vitrines brisées, des tables renversées, du sang sur les nappes. Je hurle :

\_ Maman ! maman !

Je rentre dans la salle comme un fou, l'intérieur est intact, seule la terrasse a morflé.

José me me prend par l'épaule :

\_ C'est un "yaouled" (un gamin de rue) qui a jeté une grenade sur la terrasse pour une orange ou quelques pièces, avant de se sauver...

Mais il n'a pas eu le temps de s'échapper, il a été arrêté dans sa course et a pris une sérieuse correction. Deux hommes le maintiennent au sol, sa tête et son corps sous leurs pieds. L'un lui saute dessus, comme un sac de noix qu'on tasse. Je reconnais le patron du restaurant, il amène ses enfants à l'école. J'enlève mes lunettes, il arrête de sauter, c'est déjà ça.

\_ Je suis le fils de madame Zelderstein, la directrice de l'école, est-ce qu'elle a mangé ici, ce soir... avec un homme, un militaire, cheveux courts, une barbe de trois jours...

Il est confus :

\_ C'est possible, je ne sais plus, mais elle ne fait pas partie des personnes qu'on vient d'emmener à l'hôpital...

\_ J'entame un sprint jusqu'à l'école. José me suit. Dix minutes d'une course effrénée, je le sème, j'ai toujours été excellent en endurance. L'infirmière scolaire qui mesure les capacités thoraciques a dit que j'avais un litre de plus que la moyenne. Elle a recommencé trois fois avec son spiromètre.

Je grimpe les escaliers, quatre à quatre. J'ouvre la porte avec ma clé. Personne dans la cuisine... j'avance inquiet. La porte de chambre de ma mère est entrouverte, peut-être est-elle blessée, assommée par le choc, l'effet de "blast"...

J'entends sa respiration douce et tranquille, comme quand, enfant, elle m'autorisait à dormir dans son lit, les soirs d'orage ou d'attentats... Je distingue ses cheveux noirs, son bras blanc qui bouge...

Un immense soulagement... elle est rentrée avant l'attentat, à moins qu'elle n'ait annulé le rendez-vous...

Je vais refermer la porte lorsque mes yeux s'habituent à la pénombre : la chambre est sens dessus dessous, des habits jonchent le sol, les couvertures sont à hue et à dia... et dans le lit, Simon qui dort du sommeil du juste...

Ma mère qui ramène un homme à la maison !

## 20 – UNE BALLE PRES DU CŒUR

Je connaîtrai le récit de cette soirée entre Simon et ma mère, un mois plus tard, quand elle sera mitraillée devant son école par un commando du FLN ou de l'OAS, on ne saura jamais exactement.

Les premiers exécutaient indistinctement les fonctionnaires et les Européens, les seconds éliminaient les militants de gauche qui aidaient les porteurs de valises (1) des réseaux Jeanson, comme ceux qu'elle hébergeait dans les greniers de l'école.

Les intérêts des deux organisations convergeaient pour abolir la civilisation. Sans doute auraient-ils pu exercer leur activité conjointement ou à tour de rôle, en s'accordant sur les cibles. Une sorte de garde alternée...

Le chirurgien qui doit extraire les fragments de balles près de son cœur, dit à ma mère qu'elle a trois chances sur quatre de survivre. Et à moi, une sur quatre. Avant de recevoir la piqûre anesthésiante, elle me prend la main :

\_ Nathan, si je ne me réveille pas, prends ma sacoche, tu trouveras mon journal intime... si tu veux en publier des extraits quand tu seras écrivain, tu peux... Deux : je t'aime, mon chéri... et Simon aussi, même si c'est un faf ( terme alternatif pour désigner les militants de droite)

\_ Maman, je te promets que dès que la guerre sera terminée, je serai de gauche, comme

toi.

Je ne mentais pas, je participerai aux événements de Mai 68... avant que les Brigades rouges et la Bande à Baader n'exercent une fascination sur mon esprit ravagé... Je comprendrai plus tard que les égarés, les militants, les soldats perdus, qu'ils soient de gauche ou de droite, sont plus proches entre eux que de leurs alliés idéologiques, paisibles et pacifiques...

\*\*\*

*Réseaux Jeanson : Militants de gauche européens, passant plus facilement inaperçus, qui aidaient le FLN en transportant documents et matériel.*

## 21 – LE JOURNAL DE MA MÈRE 1

Myriam Zelderstein, journal, extrait n°1 :

Je ne sais pas ce qui m'a pris d'accepter l'invitation de Simon... la fascination de l'interdit ? Je sais qu'il travaille pour le service de renseignement de l'armée et lui sait que je suis communiste et que j'ai accueilli des porteurs de valises. Est-ce que nous sommes deux enfants à qui on interdit d'ouvrir l'armoire aux confitures ? L'attrait de l'interdit est-il plus fort que la raison ?

Je ne sais plus où j'en suis... s'il n'y avait pas Nathan, je partirais dans le désert, comme le Père de Foucault (1)... mes parents sont revenus squelettiques de Bergen-Belsen... ma sœur a été gazée à Maïdanek... mes nièces sont mortes du typhus à Sobibor... et moi, je suis restée enfermée dans le grenier d'une ferme du Périgord jusqu'à la libération, le jour de mes vingt-quatre ans...

Le père de Nathan, un juif allemand, qui a accueilli mes parents à l'hôtel Lutécia, (lieu de transit des déportés en 1945) et avec qui je suis sortie pendant un an, est parti en Palestine... Il voulait que je le suive, mais je ne pouvais pas abandonner mes parents malades et intransportables. C'est le secret que je cache à Nathan pour qu'il ne parte pas le rejoindre... De toute façon, là-bas aussi, ils massacrent des Arabes... Il m'a écrit une dizaine de lettres, dans lesquelles il chante la gloire de la Haganah (2), qui vide les villages palestiniens à la mitrailleuse... Et moi, qui ai quitté un fasciste pour en retrouver un autre... Est-ce que je me suis mise en tête de le sauver ? Est-ce que j'ai besoin de voir l'envers du décor ? Est-ce que je suis folle ?

\*\*\*

*(1) Charles de Foucault intègre d'abord l'École de cavalerie de Saumur où il se signale par son humour potache, tout en menant une vie dissolue grâce à l'héritage perçu à la mort de son grand-père. À vingt-trois ans, il décide de quitter l'armée afin d'explorer le Maroc en se faisant passer pour un juif. Sa quête d'un idéal de pauvreté, d'abnégation et de pénitence le pousse à s'installer dans le Sahara algérien à Béni Abbès. Il vit avec les Berbères, prêchant non pas par les sermons, mais par son exemple. Pour mieux connaître les Touaregs, il étudie pendant plus de douze ans leur culture, publiant le premier dictionnaire touareg-français. Les travaux de Charles de Foucauld sont une référence pour la connaissance de la culture touareg. Le 1<sup>er</sup> décembre 1916, il est assassiné à la porte de son ermitage par des pillards. Très vite considéré comme un martyr, il fait l'objet d'une véritable vénération. (In Wiki)*

*(2) La Haganah était la principale organisation paramilitaire de la population juive en Palestine mandataire entre 1920 et 1948, avant de devenir le noyau de Tsahal.*

*Son objectif était de défendre les colonies juives contre les attaques arabes.(In Wiki)*

## 22 – LE JOURNAL DE MA MÈRE 2

Myriam Zelderstein, journal, extrait n°2 :

\_ Pourquoi êtes-vous communiste, m'a demandé Simon avant de prendre ma main...

\_ C'est un interrogatoire, vous allez me passer à la gégène si je ne réponds pas ?

\_ Non, répond-il avec un sourire, je veux juste connaître votre vie, votre histoire, je ne veux pas qu'il y ait de malentendu entre nous...

\_ Voilà, je suis restée enfermée deux ans dans le grenier d'une ferme du Périgord... en attendant la libération... Les communistes du maquis m'apportaient à manger... C'est à eux que je dois la vie...

\_ Dans le Périgord, une ferme près de la rivière... avec deux cyprès devant la porte et un pigeonnier en briques rouges...

Je le regarde stupéfaite :

\_ Oui, comment vous le savez...

\_ Dans le grenier, il y a une poutre avec une date, 1943... Et sur le mur, des prénoms : Sarah, Moïse, Déborah, Josué...

Je suis sidérée, ce sont les prénoms des miens à qui je parlais en Yiddish pour ne pas perdre la raison :

\_ Vous m'espionnez !

Je me lève, outrée qu'il en sache tant sur ma vie. Il prend ma main et me retient :

\_ Pardon Myriam, je vais vous expliquer...

Je le regarde méfiante, hésite à me rasseoir. Il me parle avec une infinie douceur :

\_ Myriam, c'est la ferme de mes parents...

Je le regarde incrédule. Il poursuit :

\_ Elle fait partie du domaine de mon père, un petit noble périgourdin...

Je réalise. Mes larmes jaillissent...

\_ C'est vrai, Simon, c'est vrai ? Vos parents m'ont sauvé la vie ?

\_ Disons que mon père a réservé le grenier aux juifs et aux pilotes alliés qui voulaient passer en Espagne...

Il se lève. J'enfouis ma tête au creux de son épaule et je pleure comme une fontaine...

\_ Simon, je suis la directrice de l'école, si on nous voit, ça va jaser...

\_ Vous direz que je suis votre cousin...

\_ Je vous dois, la vie, Simon...

\_ N'exagérons rien... à mon père...

\_ Et vous, vous étiez là ?

\_ J'étais gamin, je transportais le courrier pour le maquis, et parfois la nourriture que je laissais en bas des escaliers... J'avais quinze ans, l'âge de Nathan...

\_ Je vous ai peut-être vu...

\_ Probablement, mais vous n'avez pas levé la tête, j'étais un morveux...

\_ Et moi, une vieille, c'est ça !

\_ Non, vous étiez magnifique... déjà.

On rit bêtement :

\_ Et si on se tutoyait, dis-je.

\_ Bien sûr Myriam...

Il commande une autre bouteille. La tête me tourne.

\_ Simon, tu as tué des Allemands ?

\_ J'ai essayé...

\_ Dis-moi, tu en as tué ?

\_ Des Allemands, je ne sais pas, mais des collaborateurs, deux ou trois... je ne suis pas fier, on les a exécutés comme des chiens, dans des cages d'escalier, devant la boulangerie...

Un mauvais sentiment me traverse l'esprit, comme si la militante communiste que je suis, refusait cette amitié contre nature :

\_ Maintenant, tu es comme eux...

\_ C'est-à-dire ?

\_ Tu traques les résistants...

\_ Non, je traque des terroristes qui égorgent les colons, comme les parents de Lucia...

\_ Pas que, vous torturez, exécutez au moindre soupçon, bombardez les douars au napalm...

\_ Je suis contre la torture, comme le général de la Bollardière (1).

\_ Mais tu laisses faire...

\_ Tu veux que je déserte ?

\_ Il y a un para qui l'a fait (2)...

\_ Myriam... on ne sort pas encore ensemble, et tu me fais déjà une scène de ménage...

\_ Qui t'a dit qu'on allait sortir ensemble ?

\_ Excuse-moi, je suis présomptueux...

Une tristesse assombrit son visage. Je n'ai pas pu résister, j'ai pris sa main, et murmuré :

\_ Si tu veux une scène de ménage, je te propose de venir boire le café chez moi... mais ne te fais pas d'idées, c'est juste parce que ta famille m'a sauvé la vie... j'ai la baffe facile, vingt ans de métier, tu demanderas à Nathan, puisque vous avez l'air si copains...

Mon audace m'étonne, à part des collègues pour le travail, je n'ai jamais ramené d'homme à la maison...

L'attentat aura lieu une demi-heure après que nous avons quitté le restaurant. Si je ne l'avais pas invité à poursuivre la soirée chez moi, nous serions dans un sale état...

Simon de Saint-Brion vient de me sauver la vie, une deuxième fois...

\*\*\*

*(1) De la Bollardière : Jacques Pâris de Bollardière est le seul officier supérieur à avoir condamné ouvertement l'usage de la torture pendant la guerre d'Algérie : il dénonce à ses chefs « certains procédés » pratiqués par une partie de l'armée française dans la recherche du renseignement. Il écrit quelques années plus tard : « Je pense avec un respect infini à ceux de mes frères, arabes ou français, qui sont morts comme le Christ, aux mains de leurs semblables, flagellés, torturés, défigurés par le mépris des hommes ». (In Wiki)*

*(2) Désertion : Noël Favrelière est appelé en 1956, pour servir dans les parachutistes. Il est témoin d'exactions et refuse de laisser un prisonnier du FLN emmené dans une « corvée*

*de bois» (exécution). Il fuit avec lui dans le désert, se cache pendant dix mois et rejoint l'Armée de libération nationale (ALN), la branche militaire du FLN. Condamné deux fois à mort, il revient en France en 1966 à la suite d'un non-lieu. (In Wiki)*

## 23 – LA RUPTURE

Je referme doucement la porte de la chambre dans laquelle ma mère dort avec Simon. Je redescends et trouve José devant l'école, essoufflé avec un point de côté.

- \_ Tout va bien ? demande-t-il.
- \_ Oui, elle est OK.
- \_ Alors, on passe la nuit chez mon oncle...

Le lendemain, je suis censé aller directement au lycée, je ne passe pas à la maison. J'imagine que Simon est en train de beurrer les tartines de ma mère. Elle s'est privée d'hommes pendant des années pour ne pas m'imposer de compagnon. Pourtant, les sollicitations ne manquaient pas : des collègues et même l'inspecteur qui vient l'inspecter plus souvent qu'à son tour, et lui attribue des notes faramineuses. Elle pourrait grimper dans la hiérarchie, mais n'est pas le genre à devoir quelque chose à quelqu'un. Surtout pas à un homme. Le seul à qui elle obéit au doigt est à l'œil 'est Lénine, mais là où il est, elle ne risque pas de laver ses chaussettes, même si, embaumé, on change régulièrement ses vêtements.

Simon m'attend devant le camp des paras. L'hypocrite ne lâche pas un mot sur la soirée avec ma mère.

- \_ Comment ça s'est passé avec ma « mother » ? dis-je.
- \_ Nathan, il faut qu'on parle... entre hommes...

On trouve un petit café berbère moins dangereux pour les grenades. Je m'assois et commande un café cognac. Le patron sort la bouteille de derrière le bar.

- \_ Depuis quand tu bois de l'alcool ?
- \_ On a bu toute la soirée, avec José, j'ai enterré ma vie de gamin...

Il semble contrarié :

- \_ Nathan... ta maman est une femme bien... je crois que je suis amoureux...
- \_ Vous avez conclu ?

Il me regarde surpris :

- \_ Nathan, d'abord, on ne parle pas comme ça de sa mère... ensuite, j'ai dit que j'étais amoureux, pas que je voulais la sauter...
- \_ C'est pourtant ce que tu as fait...
- \_ Bien sûr que non, Nathan, pas le premier soir... Ta maman est une femme bien et moi un homme d'honneur...
- \_ Vas-y, prends-moi pour un con...
- \_ Admettons, ça changerait quoi ?
- \_ Simon, dès que j'ai su pour l'attentat, j'ai couru à la maison, j'ai ouvert la porte de sa chambre, et je vous ai vus...

Il accuse le coup :

- \_ D'accord, tu as le point. À moi, maintenant...

Il prend sa respiration et lâche :

\_ Pour Mokhtar, il faut lâcher l'affaire... je ne peux pas faire ça à ta mère, t'envoyer au casse-pipe...

Je suis abasourdi...

\_ Je te présente ma mère et tu me lâches ! Bravo !

\_ Nathan, t'es idiot, ou quoi ? Si tu y laisses la vie, tu vois la culpabilité !

\_ Simon, avec ou sans toi, je ferai le coup...

\_ Nathan, on va mettre le paquet pour lui faire la peau...

\_ Vous allez perdre cinq ou six hommes... Mon plan est imparable...

\_ Tu es inconscient ou prétentieux ?

La réponse m'échappe :

\_ Simon, tu n'es pas mon père...

\_ Si j'étais ton père, je t'interdirais de le faire !

Je me lève, grandiloquent :

\_ On n'a plus rien à se dire.

Je m'éloigne. Il m'appelle, je ne me retourne pas.

## 24 - DIX KILOS DE GÂTEAUX...

J'aperçois José devant le cantonnement.

\_ Je suis en retard, dit-il. J'ai eu un imprévu.

\_ José, il y a une couille dans le potage... l'entraînement est annulé... Simon vient de me jouer un tour de cochon... il sort avec ma mère...

\_ Il se tape ta mère ! S'exclame-t-il.

Je me fâche :

\_ Je ne pas dit qu'il se la tape, mais qu'il est amoureux, les sentiments, tu comprends ça, José ?

Je mens pour préserver l'honneur de ma mère. Il pique du nez :

\_ Excuse-moi Nathan, je ne voulais pas te blesser...

\_ Bon, ce n'est pas le problème, il nous lâche pour l'opération contre Mokhtar, le salopard...

\_ Qui c'est le salopard ?

\_ Ben, c'est Mokhtar... Simon est un type bien, même si on vient de s'engueuler...

José réfléchit :

\_ Nathan, j'ai juré sur la tombe de mes parents de les venger. Je ne peux pas laisser tomber, même si je dois y laisser ma peau... Tu veux toujours faire le coup ?

\_ Je veux mon n'veu...

\_ Nathan, l'OAS va nous aider... des Pieds-Noirs exaspérés, des militaires qui ont déserté, des colonels, des généraux qui vont encadrer le mouvement... J'ai vais adhérer, on aura des armes et un soutien logistique... des gars prêts à tout, que rien n'arrêtera...

\_ Je dois adhérer ?

\_ Non, tu es trop jeune, il faut avoir dix-huit ans...

\_ J'en ai seize...



\_ Quinze Nathan... Et ta mère, tu y as pensé ? Elle va mourir de chagrin... Je la connais, ta mère, je l'ai eue comme maîtresse à l'école, je l'aime bien... Tu es son unique fils, la seule chose qui lui reste...

\_ Et toi ?

\_ Moi, ce n'est pas pareil, j'ai perdu mes parents et maintenant Lucia...

\_ Au fait, elle sort quand ?

\_ J'ai vu le médecin ce matin, c'est pour ça que je suis en retard... on peut aller la voir cet après-midi...

\_ Chouette, je vais lui acheter les gâteaux qu'elle aime, dix kilos...

\_ Tu ne comprends pas Nathan... elle a perdu la raison...

Il se prend la tête dans les mains pour cacher ses larmes...

## 25 - SUBLIMER L'HORREUR

Le directeur nous reçoit. Deux portraits trônent sur son bureau, celui de Pétain et de de Gaulle. Synchrétisme ou crétinisme...

\_ Ça ne va pas être facile, dit-il, comme je l'ai expliqué à votre frère, ce matin...

Il n'est pas physionomiste ou n'accorde pas d'attention à ses interlocuteurs. Je suis blond, de taille moyenne, plutôt costaud. José est grand, osseux, brun de peau et de cheveux...

\_ Mon demi-frère, dis-je.

Il balaie ma réponse d'un revers de main :

\_ Oui, c'est pareil... donc votre sœur ou votre demi-sœur, ç am'est égal, a perdu la mémoire... un mécanisme de protection pour sublimer l'horreur...

Sublimer me semble un mot prétentieux, je vérifierai dans le dictionnaire ou je demanderai à ma mère...

\_ Ça peut durer longtemps ?

\_ Quelques jours, quelques mois, toute la vie...

Il ne risque pas de se tromper.

\_ Mais elle peut avoir des rémissions, ajoute l'homme en blanc.

\_ C'est-à-dire ?

\_ Elle peut reprendre conscience quelques heures, quelques jours... parler, penser, agir normalement... mais dès qu'elle pensera à ses parents, elle risque de replonger dans un coma mental...

\_ Si je comprends bien, durant ses moments de lucidité, il faut lui faire croire que ses parents sont vivants...

Mes déductions l'agacent :

\_ Vous êtes médecin ?

Je le regarde surpris.

\_ Non...

\_ Alors ne posez pas de question, s'il y a un problème, venez en consultation...

Il se penche pour prendre un dossier.

\_ C'est un sale con, dis-je à l'oreille de José.

Il relève la tête :

\_ Pardon ?

\_ Je disais : vous êtes un sale con...

José rit et me file un coup de pied que je lui rends. Un objet lourd et métallique tombe de sa veste. Le directeur aperçoit l'arme :

\_ Vous faites quoi avec ça ?! hurle-t-il.

José ramasse le revolver et le braque :

\_ Ta gueule, connard, tu vas signer un bon de sortie pour ma sœur.

L'homme blêmit, prend une feuille, écrit, signe, colle un tampon et la lui tend en tremblant.

\_ Si tu mouffes, je te brûle la cervelle, ajoute José.

On sort du bureau :

\_ Tu es fou, José...

\_ Ce matin, il m'a dit qu'il allait l'interner définitivement...

\_ Tu aurais pu demander poliment...

\_ J'ai déjà demandé, il m'a envoyé chier... Une amie de ma mère qui travaille ici m'a expliqué que l'établissement se vide avec les départs en métropole et que sa prime et son avancement dépendent du nombre de malades...

\_ Tu risques gros...

\_ Je rentre dans l'organisation armée secrète, demain...

Un infirmier nous conduit dans une salle où sont rassemblés des femmes de tous âges...

Elles rient, font des grimaces, parlent toutes seules ou gardent le silence, prostrées...

Je réalise qu'on est dans un asile psychiatrique. J'aperçois Lucia sur une chaise, elle a les yeux dans le vague, ses cheveux sont ébouriffés, sales, elle ne me reconnaît pas.

La douleur me vrille le corps.

José tend le papier à l'infirmier. J'aide Lucia à se lever, elle nous suit docilement à travers les couloirs, on sort sans difficultés.

\_ Putain ! José, trop fort !

Il me donne l'arme :

\_ Tiens cadeau, c'est le flingue de mon père, il en avait trois...

On appelle un taxi.

Je ne lâche pas la main de Lucia. Ma vie vient de basculer. L'arme est contre mon cœur.

Une puissance inouïe m'envahit.

## 26 - LA GIFLE

Je rentre chez moi avec José et Lucia, fier comme un pou. Notre première mission est une réussite.

Ma mère m'attend dans le salon, elle a le visage des mauvais jours. Simon est adossé au meuble de la cuisine et regarde les mouches. Elle prend Lucia dans ses bras, l'embrasse et demande à José de l'emmener dans la chambre d'amis.

\_ J'ai deux mots à lui dire, à celui-là, dit-elle en me désignant d'un index menaçant qui présage de l'orage.

Ils sortent. Elle dresse devant mes yeux, une feuille, si près que je ne peux la lire, et hurle :

\_ Un mot du collègue, ça fait une semaine que tu sèches les cours, tu peux m'expliquer ?

Je regarde Simon, qui m'a emmené en opération dans le djebel pour exfiltrer la famille de Zahia, mais aucun secours ne vient. Il place cependant son index devant la bouche, puis l'agite en signe de dénégation, façon : "Je n'ai rien dit..."

Je tente l'émotion :

\_ Maman... c'est à cause du drame des Figari... je pleure tous les jours...

\_ Tu pleures ? Sale petit menteur ! On t'a vu avec José faire le tour des bars... avec des lunettes noires à minuit ! Mon pauvre garçon, tu es ridicule, tu es le seul blond de la ville... Sans compter l'attentat, tu aurais pu y passer...

Je devine que c'est ce qui l'effraie le plus, comme je me suis inquiété pour elle... Mais l'espoir d'un apaisement est éphémère, la sanction tombe :

\_ Tu es privé de sortie pendant un mois, tu feras des devoirs de vacances, du tricot si tu veux... mais si je te vois dehors, je te casse le balai sur la tête et je t'envoie en maison de correction...

Des balais, elle m'en a déjà cassé deux ou trois sur le dos... de mauvaise qualité peut-être, à moins que j'eusse scié le manche... Mais mon projet d'assassiner Mokhtar El Krim s'effondre. Je ne sais pas ce qui me prend, je lâche :

\_ D'accord, je découche, mais moi, je ne couche pas le premier soir...

Elle me regarde stupéfaite, avant qu'une colère inouïe l'inonde. La gifle arrive à la vitesse de l'éclair, magistrale, cinglante. "La plus belle" de ma carrière, avouera-t-elle plus tard. Une atteinte insupportable à son honneur de femme, on ne plaisante pas avec ces choses-là, dans les pays méditerranéens... Et un fils qui n'est plus un enfant, mais un homme qui la juge... j'étais le seul homme de sa vie...

Elle hurle, attrape ce qui lui tombe sous la main, un vase qu'elle veut me lancer ! Simon se précipite et retient son bras. Elle fait une crise de nerf et s'effondre. Je suis consterné par ma bêtise, je me précipite...

\_ Maman, maman, pardon !

Elle me repousse. Simon l'aide à s'allonger sur le canapé, comme le jour, où ils se sont rencontrés.

\_ Prends-le, éloigne-le, avant que je fasse un malheur, dit-elle. Fils maudit, indigne !

\_ Myriam, c'est la fin de l'année, il n'a manqué le collègue qu'une semaine...

Elle s'emporte :

\_ Toi aussi ! je suis sûre que tu étais au courant, un officier des renseignements, ça sait tout...

Sa mauvaise foi me ferait presque rire, si son intuition féminine n'avait tapé dans le mille.

\_ Je ne suis plus officier, rectifie Simon.

\_ Tu le serais encore, si tu n'avais pas été dégradé pour avoir participé à ton putsch de fasciste...

L'avantage des colères, c'est qu'on finit par tout savoir... Une colère entre Pagnol et la tragédie grecque...

Je pleure. Simon me prend par l'épaule et m'entraîne sur le balcon.

- \_ Tu sais fils, la vie, ce n'est pas toujours facile...
- \_ Les femmes, tu veux dire...
- \_ Fais pas ton macho, Nathan...
- \_ Tu as raison, pour ma mère, j'ai merdé grave...
- \_ Ça va s'arranger...
- \_ Ce qui me fait chier, si je ne peux plus sortir, c'est que l'opération contre Mokhtar va tomber à l'eau...
- \_ Nathan, tu dois oublier...
- \_ Comment veux-tu que je regarde Lucia en face, si je ne venge pas ses parents ?

Il baisse la voix :

- \_ Nathan, je t'interdis de le faire, mais si tu le fais, préviens-moi que j'envoie les paras pour boucler le quartier et vous récupérer... et si vous avez besoin d'armes...
- \_ Merci, pour les armes, José s'en occupe, il a rejoint l'OAS...
- \_ Putain ! La cata, marmonne Simon.

Il part s'occuper de ma mère. Je reste seul sur le balcon à contempler la ville : le quartier européen avec ses avenues rectilignes, la ville arabe toute blanche, la mer d'argent, les collines baignées de lumière que le soleil couchant colore en rose et en jaune... Là-bas, dans le djebel, les katibas s'entraînent, mettent des balles dans les culasses, aiguisent des couteaux pour égorger les colons... pendant que, sous le ronflement des hélicoptères, les paras testent sur la gégène sur des suspects en pariant pour savoir qui tiendra le plus longtemps...

Un putain de pays, de braise et de sang, de haine et de fureur... Un pays qui rend fou...

## 27 - LA DAME DE CŒUR

Je croise José dans le couloir.

- \_ Nathan, je pars, ta mère m'a dans le collimateur... elle m'a dit que Lucia peut rester chez vous...
- \_ Bien sûr, on s'occupera d'elle, elle ne manquera de rien.
- \_ Je vais te donner de l'argent pour la maman de Zahia... Son père a travaillé vingt ans pour nous...
- \_ Mais pour l'OAS, elle ne va pas comprendre, tu vas tuer les siens...
- \_ On gardera les meilleurs, on fera un beau pays...
- \_ Il leur faut des droits, José, sinon, ça ne marchera pas...
- \_ On donnera tout pour la fraternité. Rappelle-toi ce qu'a dit Napoléon aux juifs de France : "Tout pour les juifs en tant que peuple, rien en tant que nation..."
- \_ J'espère que tes potes de l'OAS feront un effort...
- \_ Il faut d'abord gagner la guerre...

Le soir, autant par calcul que par remord, je sors de ma chambre et vais voir ma mère. Simon lui fait du thé et lui caresse les cheveux. Il se lève et va sur le balcon. Je la vouvoie comme aux grands jours, quand j'ai quelque chose d'énorme à me faire pardonner :

- \_ Mère, j'accepte ma punition, je l'ai méritée, je vous demande deux faveurs...

Elle fait un geste qui m'autorise à parler sans me regarder :

\_ Si je dois rester un mois enfermé, je voudrais mettre à profit ce temps pour donner des cours à Zahia. Je suis bon élève, elle n'est pas beaucoup allée à l'école, mais elle est intelligente... Quant à Lucia, elle a perdu la mémoire, il faut lui réapprendre les mots et les gestes...

« Lui réapprendre les gestes » me rappelle nos baisers et nos caresses dans le placard. Ce n'est peut-être pas la formule appropriée. Mais ma mère, qui me prend toujours pour un gamin, n'y voit pas malice et lâche :

\_ Accordé, mais pour Zahia, ce sera dans son appartement et en présence de sa mère, par respect pour leurs traditions et parce que personne ne doit savoir qu'ils sont là...

S'il est un point commun que partagent enseignants, communistes et militaires, c'est le bien goût de l'autorité. Ma mère qui avait déjà les deux premières qualités, vient d'acquérir avec Simon, son compagnon militaire, la troisième. Carton plein...

Je m'avance pour lui baiser la main, en signe de soumission. Elle me la tend sans me regarder :

\_ Va, mais je ne veux plus que tu me parles, le temps que durera la punition.

Elle a dit : "le temps que...", elle n'a pas dit : "pendant un mois". Il y a de l'espoir. Je sors à reculons. Simon, depuis le balcon, lève le pouce en signe de victoire.

## 28 - SMITH & WESSON

Je vais voir Lucia dans la chambre d'amis. Je lui prends la main, elle me la donne sans difficulté. Je pose un baiser sur sa joue, elle me laisse faire. Une idée noire me traverse l'esprit : si on l'avait laissée à l'asile, il est probable que des malades ou des membres du personnel malintentionnés auraient abusé d'elle. J'espère que le mal n'a pas été fait. J'avais incidemment vérifié sa virginité quand elle m'a accordé une faveur dans le placard de l'escalier. Elle avait poussé un petit cri quand mes doigts s'étaient avancés... Si elle reprend conscience et qu'on poursuit nos jeux amoureux, je saurai si un salopard a profité d'elle et j'irai lui coller une balle dans la tête.

\_ Nathan, m'avait-elle dit, je dois rester vierge pour toi...

Moi qui n'envisage pas le mariage avant trente ans, je risque de trouver le temps long... José repasse dans l'après-midi, pendant que ma mère prépare la fête de l'école. Il sonne, entre et me donne une boîte à chaussures. Elle contient une liasse de billets pour la maman de Zahia et, emballé dans du papier journal, un lot de cartouches cuivrées...

## 29 - LE CORBEAU ET LE RENARD

Je frappe trois coups, puis deux. C'est le code pour que la maman de Zahia ouvre. Je la salue cérémonieusement en m'inclinant et lui donne la boîte à chaussures avec l'argent :

\_ C'est de la part de José, dis-je, il ne vous abandonnera pas...

Elle ne comprend pas le français, Zahia traduit. Elle me prie d'entrer pour un thé. Je m'assois sur le sofa. Ma mère leur a trouvé du mobilier mauresque pour qu'ils ne soient pas dépaysés.

Après la cérémonie du thé, qu'elle verse trois fois en hauteur de la théière dans les verres, sans qu'une goutte ne tombe – elle le sait le faire sans regarder-, je rentre dans le vif du sujet :

\_ Voilà, dis-je, maman a pensé que ce serait bien si je venais tous les matins donner des cours de français à Zahia... en votre présence, bien sûr... Et l'après-midi, elle pourra enseigner à son frère et à petite sœur ce qu'elle a appris. Ils trouveront le temps moins long et à la rentrée, ils intégreront l'école de ma mère... Et toi Zahia, tu iras au lycée avec moi...

La joie inonde leurs visages. La maman veut me baiser la main en signe de reconnaissance. Je refuse.

\_ On commence quand ? Demande Zahia...

\_ Maintenant, si tu veux, j'ai amené des livres... Ma mère en a plus de mille dans sa bibliothèque, tu me diras ce que tu aimes...

Je lui lis une fable de La Fontaine. Elle pose des questions, et on joue à tour de rôle les personnages du corbeau et du renard. Les enfants rient, les animaux ont leur place dans le panthéon berbère...

Je l'aide à écrire la fable en français. Elle m'explique à son tour les graphies et les sons de sa langue...

Il est important, pour préserver sa fierté et celle de sa maman, qu'il y ait un retour, qu'elle m'apporte quelque chose. Elle a d'ailleurs beaucoup de patience et ferait une excellente institutrice...

### 30 - UN CHACAL

Quand on a fini les cours, Zahia me demande comment va José.

\_ Il est dévasté par la mort de ses parents, dis-je.

Elle baisse les yeux :

\_ C'est ma faute, dit-elle.

\_ Mais non, tu n'y es pour rien...

\_ Si. Mokhtar El Krim veut m'épouser... Ma mère lui a dit que j'étais promise au fils de Figari, c'est pour ça qu'il a éliminé sa famille... José a échappé au massacre...

Elle me regarde avec ses grands yeux noirs embués de larmes :

\_ Le mois dernier, El Krim a accusé un villageois d'avoir renseigné les Français, il a pris sa fille et l'a livrée à ses hommes... elle a hurlé toute la nuit... le lendemain, on l'a retrouvée défigurée et en sang, elle est devenue folle et s'est jetée dans le ravin... de toute façon, plus personne n'aurait voulu d'elle...

\_ Les villageois ne disent rien ?

\_ Ils sont terrorisés... El Krim dit que ses hommes risquent leur vie tous les jours et que les filles des traîtres appartiennent aux moudjahidines...

\_ Une avance sur les 70 vierges qui les attendent au paradis, dis-je mentalement.

\_ Celles qui n'ont plus de père aussi... Pour lui, une femme sans homme est une offense à Dieu, une tentation pour ceux du douar, un danger pour les familles...

\_ Tu as un père, Zahia...

\_ Je suis sûre qu'il voulait le tuer, c'est pour ça qu'il s'est caché...

J'omets de dire que les paras l'ont torturé et qu'il serait mort si Lucia n'avait pas

témoigné...

\_ Qu'est-ce qu'il fait ensuite de ces filles ?

\_ Après que toute la katiba les a violées, elles finissent dans un village de prostituées pour les célibataires de la région ou dans une baraque de chantier... Si je refuse de l'épouser, c'est ce qui m'attend...

Je comprends que Zahia a une frayeur sans nom, et fera tout pour nous aider. C'est le moment d'avancer mes pions :

\_ José et moi, on va faire la peau à Mokhtar El Krim...

Elle me regarde stupéfaite :

\_ Nathan, tu es fou, c'est un aigle, il voit tout ce qui se passe... et s'il est en danger, il disparaît entre les pierres du djebel comme un serpent...

\_ Pas si tu nous aides...

\_ Moi ?!

Je la rassure :

\_ Ce n'est pas ce que tu crois, tu devras juste lui écrire...

\_ Lui écrire ?

\_ Oui, des lettres d'amour pour lui fixer un rendez-vous... On y sera, pas toi...

Elle est incrédule :

\_ Il ne viendra jamais sans ses hommes...

\_ Tu diras que tu veux le voir seul... pour préserver ton honneur...

\_ Il se cacheront...

\_ Zahia, dix lions ne peuvent pas tuer un tigre, mais une mouche tsé-tsé le peut... Mokhtar est chacal, l'odeur de la chair, une brebis égarée, le rend fou... tu es une fille tellement belle, tellement ravissante, qu'il perdra toute prudence...

Elle baisse les yeux et rougit.

\_ Tu exagères, Nathan...

\_ Non, sa faiblesse est qu'il ne supporte pas qu'on lui résiste...

Je lui raconte nos récents états de service :

\_ José et moi, on a fait évader ton papa, et on a sorti Lucia de l'hôpital psychiatrique...

José a menacé le directeur avec une arme...

\_ Vous avez fait ça ?! dit-elle, admirative.

\_ Oui, c'est une question de ruse et d'audace... On va le travailler, le chauffer à blanc... On aura sa peau, je te le jure, même si je dois donner ma vie à Dieu...

\_ Tu crois en Dieu, Nathan ?

\_ Oui, c'est presque le même que le tien, même s'il n'a pas le même nom (1)...

\*\*\*

(1) Avant l'an 700, en Kabylie, juifs, chrétiens et berbères avaient la même religion, le paléochristianisme... Vers 1200, il existait encore des chrétiens en Kabylie et en 1830 quand les Français sont arrivés, des patronymes à consonances latines...

## 31 - LE POISSON

Je dicte la première lettre à Zahia :

*« Oh ! Grand Cheik, libérateur de mon pays, j'ai été enlevée par les Français avec ma famille et placée dans une harka (1). Mais je sais que mon pays est l'Algérie, et que tu es le valeureux combattant qui nous rendra notre liberté et notre dignité. Ma vie est dans les collines de Kabylie. Grand cheik, je voudrais être utile à mon pays et que tu me dises, O ! Guide de nos vies, ce que je peux faire pour la révolution. Si vous daignez me répondre, grand cheik, envoyez la réponse en poste restante, j'ai une autorisation de sortie pour faire les courses... »*

*Votre dévouée "serviteuse". Zahia du douar EL Serdoun. »*

Elle écrit d'une écriture appliquée, avec quelques fautes de bon aloi que je ne corrige pas, et mélange les "tu" et des "vous" que la langue arabe ne distingue pas.

\_ Voilà, dis-je, je vais la faire porter par un gamin de l'école, il la déposera dans la boîte aux lettres de l'épicier berbère qui selon Simon, fait le relais avec la katiba... Les paras laissent faire, ils interceptent une partie du courrier...

La réponse arrive deux jours plus tard :

*« Ma princesse, mon étoile du djebel, je suis heureux que tu sois revenue à la raison. Je lutte pour notre beau pays vénéré, toi aussi.*

*Je comprends que tu veux offrir ton sang à la révolution, mais mon devoir est de t'épargner, car tu es une fraîche gazelle, une fleur du désert. Si tu veux être utile à notre pays, tu peux apporter un peu de réconfort à son chef, ton admirateur, qui souffre de la solitude dans le maquis et que tes beaux yeux pourront aider dans son difficile combat pour la liberté.*

*J'attends ta réponse avec impatience, ma fleur de miel.*

*Mokhtar. »*

J'ai envie de danser, il a mordu à l'hameçon. Zahia est triste, je lui demande pourquoi.

\_ Ça me fait horreur de lui écrire des lettres d'amour et qu'il me réponde...

Je réfléchis, une idée me traverse l'esprit :

\_ Quand tu écriras, tu penseras à José...

\_ Je ne peux pas, il n'est pas là...

Je cherche et je trouve :

\_ Bon, on va faire autrement, tu vas t'imaginer que je suis José.

L'idée lui plait :

\_ On peut commencer ?

Elle prend une feuille et écrit spontanément :

*« Mon bel amour, j'ai hâte que tu me serres dans tes bras... »*

Je l'interromps :

\_ Non, non, Zahia, tu attaques trop fort. Il faut y aller doucement, faire monter le désir... montrer des hésitations, des réticences... C'est lui qui doit faire des propositions, s'enflammer, s'impatienter... Il faut laisser venir, et quand le poisson est ferré, qu'il mord à l'hameçon, on tire sur la ligne comme à la pêche au thon... au maquereau...

Elle rit. Ses yeux brillent comme les étoiles de Kabylie, la nuit...

\*\*\*

(1) Harka : centre de regroupement administratif encadré par l'armée pour couper les



*villageois de la rébellion.*

## 32 - PREMIER POÈME

Au fil des jours, Zahia prend goût à la littérature. Elle me demande des livres de poésie. Je trouve plusieurs recueils dans la bibliothèque de ma mère, dont les écrits de Si Mohand (1) et de Mouloud Feraoun (2)...

Elle recopie ou adapte des poésies :

*Mon Prince,  
Je t'écris ces quelques mots  
Qui, j'espère, t'apporteront  
Du réconfort et de la joie...  
Il faut que tu saches  
Que j'aimerais être près de toi  
Que tu es mon rayon de soleil  
Une étoile dans ma nuit  
Mon espoir et ma force.  
Le chemin de ma joie  
Zahia.*

\_ Magnifique, avec un rien de soumission pour l'émoustiller...

\_ L'émoustiller ?

\_ Je t'expliquerai, on a bien travaillé aujourd'hui. Je vais envoyer ta lettre,

Je devine que Mokhtar El Krim va flairer la fille naïve et facile.

\_ Je peux garder les livres ? demande-t-elle, j'aimerais les lire, la nuit...

\_ Bien sûr, Zahia, je t'en apporterai d'autres, et des histoires pour ton petit frère et ta sœur, aussi...

Un sourire illumine son visage. J'en oublie la punition de ma mère.

\*\*\*

*(1) L'œuvre de Si Mohand est directement inspirée de sa vie. Son enfance est placée sous le signe de la violence et de l'exil. Né dans une famille de la petite bourgeoisie musulmane de Icheriwen, il assiste à l'arrivée des troupes françaises du général Randon en Kabylie et à la destruction de son village. À la place, les Français construisent une ville fortifiée devenue Fort national (Larbaâ Nath Irathen). Installé dans un hameau voisin, le jeune homme se destine ensuite au droit musulman. Mais la révolte de 1871 met un terme à ses projets. Son père est exécuté, son oncle déporté avec ceux qui deviendront les Kabyles du Pacifique en Nouvelle-Calédonie et sa famille dispersée. (In Wiki)  
Déraciné et seul, Si Mohand devient un poète errant. Il emprunte à son expérience les thèmes de l'exil, de l'amour de sa terre natale, de l'amour et du destin. Le poète aurait par ailleurs juré de ne jamais répéter deux fois le même poème, de sorte que seule la mémoire populaire a permis de conserver son œuvre.*

*(2) Mouloud Feraoun est officiellement né en 1913 dans le village de Tizi Hibel, il fréquente l'école de Tizi Hibel à partir de l'âge de sept ans. En 1928, il est boursier à l'école primaire supérieure de Tizi Ouzou, puis, en 1932, est reçu au concours d'entrée de l'école normale d'instituteurs de Bouzaréa (aujourd'hui École normale supérieure de*

*Bouzaréah, près d'Alger. Il y fait la connaissance d'Emmanuel Roblès. Diplômé de l'école normale, il commence sa carrière d'instituteur à Taourirt Aden, petit village de Kabylie. En 1935, il est nommé instituteur à Tizi Hibel, où il épouse Dehbia dont il aura sept enfants. Il est assassiné le 15 mars 1962, avec cinq de ses collègues, dont l'inspecteur d'académie Max Marchand, à quatre jours du cessez-le-feu par l'OAS, qui y voit un foyer indépendantiste. (In Wiki)*

### 33 - LE DÉSIR

La réponse arrive le lendemain. J'imagine que le facteur berbère qui livre le courrier dans les douars, se charge en priorité de celui de la katiba. Les contacts sont nombreux avec la population locale, ne serait-ce que pour des raisons familiales, les échanges entre les moudjahidines et leur famille. Il est contrôlé sur le chemin et serait égorgé s'il était européen (1). Mais j'apprendrai qu'il y a mieux encore...

Je vais chez Zahia pour la leçon du matin et lui montre la réponse de Mokhtar El Krim. La lettre est courte, lapidaire, comme s'il se méfiait, mais surtout, il la met au pied du mur : elle doit rejoindre la Katiba.

*Ma belle et douce princesse du désert.*

*Je comprends ton amour pour notre beau pays. Il faut que tu rejoignes la résistance au plus vite. Tu seras notre Jeanne d'Arc, plus belle que celle de ces maudits Français. Tu auras ta statue dans tout le pays.*

*Mokhtar*

\_ Il faut trouver une excuse, dis-je.

\_ Non, je vais faire celle qui ne comprend pas et continuer à lui parler d'amour... L'attente rend les hommes impatients et fous...

Je la regarde surpris :

\_ Comment tu sais ça, Zahia ?

\_ Le soir à la veillée, les femmes du douar parlent des hommes... Ils pensent que nous sommes idiots, il faut les laisser croire...

\_ Tu penses que je suis comme ça ?

\_ Non, pas toi, Nathan...

Elle a trouvé et recopié un nouveau poème :

*Je veux te donner la clé de mon jardin secret*

*Je veux sentir ta main sur mon corps*

*Que tu me fasses l'amour à n'en plus en finir*

*Et m'évanouir sous tes caresses et tes baisers*

*Je veux vivre à travers ton corps*

*Que tu m'enlaces et m'effleures*

*Que tes lèvres et tes mains*

*Me couvrent de baisers ardents...*

\_ Zahia, c'est beau, mais il va se méfier...

\_ Non, il va penser que je suis folle, c'est parfait pour ce qu'il veut faire de moi... les

hommes arrogants aiment les femmes idiotes... Ça les rassure.

Sa maturité me stupéfie.

J'apprendrai qu'il existe, dans la culture berbère, un lien privilégié, une parole, qui unit les femmes et exclut les hommes. Une solidarité séculaire contre l'adversité... et l'adversité ce sont souvent les hommes. C'est alors que me revient la parole de Tahar Ben Jelloun : « Dans mon pays, il existe une guerre entre les hommes et les femmes... »

\*\*\*

*(1) L'égorgeement n'est pas seulement rituel, il permet aussi d'économiser une balle, les munitions sont rares.*

### 34 – UN CŒUR DE PIGEON

La réponse arrive le lendemain, à la vitesse de l'éclair.

Je frappe à la porte, salue respectueusement sa maman et pose mes livres sur la table basse. Elle a préparé du thé et des gâteaux. On travaille, puis je montre la lettre. Elle est courte et lapidaire, Mokhtar El Krim perd patience :

*"Pour l'amour de notre beau pays, je t'ordonne de monter dans le maquis. Cheik Mokhtar El Krim"*

\_ Il te met au pied du mur, Zahia...

\_ C'était prévu, je connais ce genre d'homme, il commence par des douceurs, du miel, avant de sortir le vinaigre... Il se conduit comme un enfant coléreux qui n'a pas ce qu'il veut. Je vais le mater comme un chien galeux, il mangera dans ma main...

Elle prend son stylo et écrit :

*« Mon prince béni. Il m'en coûte de te dire ce que je t'écris. Mon père m'a promise au fils de ses patrons que tu as égorgés pour l'amour de Dieu. Tu sais que mon vénéré père est un homme d'honneur et qu'il ne reviendra pas sur sa parole. Mais si mon devoir est de lui obéir et d'épouser ce Français, mon cœur et mon désir vont vers toi...*

*Je voudrais O ! Grand cheik, que tu sois le premier homme à qui j'offrirai ma fleur... Quel autre que toi, grand lion du djebel, pourrait posséder la petite gazelle que je suis ?*

*Mon corps, ses cachettes et ses délices sont à toi, tu en disposeras à ta guise, je serais ta soumise...*

*Ta Zahia qui attend avec impatience que tu la possèdes.*

*PS : Tu sais que les Français, ces mécréants, accordent moins d'importance que nous à l'honneur d'une femme, et qu'il sera facile de tromper le mari que m'impose mon père, avec un cœur de pigeon (1). Si je ne suis pas propre" (2) il ne le saura pas... »*

Je la regarde surpris :

\_ Zahia, tu parles trop crûment des choses de l'amour, il va se méfier...

\_ Non, les vieilles femmes, à la veillée, quand on trie les grains de blé, nous parlent de ces choses-là... pour éveiller nos sens, nous préparer au mariage et satisfaire l'homme qu'on épousera... Ils veulent des femmes vierges, pas des gourdes... et les hivers sont longs en Kabylie, ajoute-t-elle en riant.

À quinze ans, elle en sait autant que les Françaises de trente ans... Paradoxe des cultures

méditerranéennes et de leur érotisme exacerbé...

\*\*\*

(1) *Cœur de pigeon* : astuce des femmes du Maghreb pour simuler une virginité perdue. Elles glissent dans leur vagin, le soir des noces, un cœur de pigeon vivant, qui saignera par contact. Il y a des pigeons dans tous les douars, et ils sont consommés le jour des noces comme un plat délicat.

(2) *"Ne pas être propre"* : expression consacrée qui s'applique à une fiancée a perdu sa virginité.

## 35 - LE SACRIFICE

Le lendemain matin, quand j'arrive, Zahia a déjà écrit sa lettre :

*" Grand Scheik,*

*Voilà ce que je te propose afin que je puisse enfin me blottir dans tes bras puissants et que tu me possèdes au plus profond de moi. Ma mère a l'autorisation de sortir de la harka, pour aller voir sa cousine dans le village de Zeroun.*

*En préparant le thé, je renverserai le sucre dans la cour pour qu'elle m'envoie en chercher chez l'épicier. On pourra passer une heure ensemble. Je dirai que je me suis perdue dans le fondouk. Je connais un petit hôtel, où, contre un bakchich, personne ne nous dérangera. Je serai voilée et accompagnée de mon cousin, il est muet, idiot et attendra dans la rue. Il peut rester des heures assis à regarder le ciel et ne dira rien. Mais il faut que tu me promettes que personne d'autre que toi ne sera là. S'il y a du bruit ou quelqu'un, je devrais me sauver, mon honneur et ma réputation, tu comprends... Zahia, ta soumise dont tu pourras bientôt disposer à ta guise...*

Je suis sidéré :

\_ Zahra, c'est chaud...

\_ Nathan, tu te déguiseras en femme, une gandoura et un haïk (1) tu es le moins grand. José sera en djellaba, il est brun de peau et de cheveux, avec du fond de teint, il fera mon cousin...

\_ Ah ! Tu me rassures, je ne serai pas l'idiot.

On boit le thé.

\_ Nathan, je voudrais te montrer quelque chose, mais promets-moi de ne pas te moquer de moi...

\_ Non, Zahia, jamais, je ne me moquerai de toi...

\_ Voilà, dit-elle en sortant un cahier d'écolier... j'ai recopié des poèmes que j'aime...

\_ Ah, mais c'est génial...

\_ J'ai un peu honte...

\_ Je t'interdis de dire ça, lire, écrire est un acte tellement beau, que ça ne peut pas être mauvais...

\_ Alors prends mon cahier, et lis-le, ce soir... je suis morte de honte...

\_ Zahia, ne dis pas des choses pareilles.

Je prends le cahier et l'emporte. Je le lis dans ma chambre :

*Vois-tu ce que je ressens pour toi  
Cette flamme qui est au fond de moi*

*Tout cela est un grand et unique amour  
Qui s'amplifie et augmente chaque jour*

*L'amour me pousse à décrocher la lune  
Mais je suis humble et je saisis ma plume  
Je ne suis pas reine, mais qui plus que moi  
Pourrait te dire « je t'aime »*

*Sans toi, mon existence perd tout son sens  
Sans toi, vivre ne rime qu'avec souffrance  
Tu es mon plus beau poème d'amour  
Celui qui m'apporte la joie chaque jour*

*J'ai besoin que tu me dises  
Que je suis celle dont tu veux  
Que tu caresses mes cheveux  
Et que tu me désires*

*Tu es le soleil  
Qui illumine mon âme  
Et moi, sous tes rayons  
Je brûlerai comme une flamme*

*Tu es mon présent et mon avenir  
Le sang qui alimente mes veines  
L'ange qui veille sur mon cœur  
Tu es la raison de mon bonheur*

*Tu es ma mélodie d'amour  
L'arc-en-ciel de ma vie  
La douceur de mes jours  
Et plus encore de mes nuits*

*Je t'offre mes nuits, et je t'offre mon amour  
Mes plus douces caresses, mes plus doux câlins...*

## 36 - UN TELEPHONE DE CAMPAGNE

Le soir, Simon frappe à la porte de ma chambre.

\_ Nathan, tu vas tomber des nues... on a mis sur écoute Lakdar, l'épicier qui sert de boîte aux lettres à la katiba, celui qui réceptionne les lettres de Zahia et les communique à Mokhtar El Kim...

\_ Comment ils font, il n'y a pas de téléphone dans le djebel...

\_ On a abandonné sur un chemin, un téléphone de campagne dont les fréquences sont piratées... Bingo ! Ils l'ont trouvé et on a intercepté leurs conversations. Ça t'intéresse ?

\_ Tu m'étonnes

Il me tend le résumé des transcriptions :

*Lundi 10 h12*

\_ *Cheik, dans le maquis, une femme, c'est compliqué, il faut marcher, jour et nuit, tu ne*

*pourras pas la garder...*

*\_ Tu n'as pas compris, Lakdar, quand je l'aurai possédée, on la mettra dans une baraque à putes sur un chantier... elle travaillera pour la révolution... (il rit)*

*Mardi 8 h32 :*

*\_ Cheik, je viens de recevoir sa lettre, elle ne veut pas rejoindre la katiba...  
(Mokhtar fait une violente colère)*

*\_ La chienne ! Comment ose-t-elle me résister ! Je la briserai !*

*Mercredi 15 h20 :*

*\_ Cheik, la fille te donne rendez-vous dans un hôtel de Zeroun, elle veut que tu y ailles seul... si elle voit des hommes, elle ne montera pas... elle a peur qu'on la reconnaisse...*

*\_ Je cacherai deux hommes sous le lit...*

*\_ Cheik, ils entendront ton puissant souffle quand tu la possèderas...*

*\_ Ce n'est pas grave, c'est une pute qui me dit ce que je dois faire de son corps, elle choisit un hôtel... J'ai changé d'idée, je vais l'égorger et quand son sang jaillira, j'enverrai mon dernier jet... Dieu donne la vie, moi, je la retire...*

*\_ O ! Cheik, quel beau sacrifice !*

*\_ Putain ! L'ordure ! Zahia va apprécier...*

## 37 – UNE BARBOUZE

Simon sort. Comme une visite n'arrive jamais seule, José lance des petits cailloux dans la fenêtre de ma chambre. Je l'ouvre, l'enjambe et me glisse le long du troène qui court sur le mur. On discute dans la cour de l'école qui est vide à cette heure.

Il m'apprend qu'il a intégré une cellule de l'OAS et tiré ses premiers coups de feu. D'abord, intimider les tièdes qui refusent d'aider l'organisation, ou des militants de gauche qui ont des sympathies pour FLN... On lui propose de passer à l'étape suivante, un gros coup...

Je m'inquiète des attaques contre les sympathisants de gauche, ma mère pourrait être visée.

*\_ Non, me dit-il, j'ai mis une option sur ton quartier, on discute des cibles, je m'y opposerai. Je ne suis pas idiot, elle héberge Zahia et Lucia... Au fait, comment vont-elles ?*

*\_ Lucia est calme, elle dessine, chantonne, fait la cuisine avec ma mère, mais elle ne nous reconnaît toujours pas... Je ne la vois pas trop, je suis confiné dans ma chambre, juste autorisé à sortir pour donner des cours...*

*\_ Le Goulag ! Ta mère est une vraie marxiste-léniniste. Et Zahia ?*

*\_ Bien, dis-je.*

*\_ Elle parle de moi ?*

*\_ Bien sûr. Je lui ai dit que tu es parti effectuer un stage à Alger pour l'été...*

*\_ C'est mieux comme ça...*

Il laisse passer un silence, allume une cigarette, m'en propose une, que je refuse et lâche :

*\_ Nathan, si on veut faire le coup contre Mokhtar, il faut que tu t'entraînes...*

*\_ À tirer ? Mais on a vidé des dizaines de chargeurs dans le jardin de ton père et je suis meilleur que toi, dis-je en riant.*

*\_ Non... sur un homme, Nathan...*

Je marque un mouvement de recul :

- \_ Tuer Mokhtar, une ordure, d'accord, mais pas quelqu'un qui ne m'a rien fait...
- \_ Au moins, assister à une exécution... un baptême du feu...

Il me sent hésitant et ajoute :

- \_ Nathan, on ne va pas tuer un Algérien, ni un Français, juste une barbouze... une ordure.
- \_ J'en ai vaguement entendu parler, explique-moi...
- \_ Les gaullistes envoient des flics en civil et des truands pour lutter contre l'OAS. Ils arrêtent nos militants, les emprisonnent, les torturent, les exécutent... Par chance, quelqu'un de haut placé (1) nous informe de leur arrivée. On en a déjà tué une dizaine. Ils sont repérés à l'aéroport et les nôtres qui travaillent à l'enregistrement des bagages collent les étiquettes à l'envers sur leurs valises. À la sortie de l'aéroport, on les attend et on les flingue...
- \_ Seulement si l'étiquette est à l'envers ?
- \_ La plupart ont une fausse barbe, une moustache, une perruque, c'est pour ça qu'on les appelle les barbouzes (2)...
- \_ Je devrai faire quoi ?
- \_ Tu devras juste conduire la voiture.

Ni José ni moi n'avons le permis, mais on conduisait tracteurs et camions depuis les vergers de ses parents jusqu'à la ville voisine pour livrer les fruits et les légumes. Les policiers fermaient les yeux et lançaient à José : " Tu diras à ton père que ça lui fera une anisette..."

- \_ D'accord, José, c'est pour quand ?
- \_ Demain...
- \_ Ma mère ne me laissera jamais sortir...
- \_ C'est prévu, on a un responsable au rectorat, qui lui a envoyé une convocation à Alger pour la journée, un entretien pour une formation bidon...

Je peux difficilement refuser.

\*\*\*

*(1) L'informateur était un gendarme de l'Élysée, on le saura plus tard, sans avoir son identité exacte.*

*(2) Barbouzes : ils formeront plus tard l'ossature du SAC (service d'action civique), milice gaulliste de sinistre réputation qui fut dissoute après la funeste tuerie d'Auriol.*

## 38 – L'EXÉCUTION

Ma mère prend le bus de 8h pour Alger. Je la regarde s'éloigner par la fenêtre de ma chambre. Dans quelques heures, je serai peu ou prou un assassin. J'ai un pincement au cœur.

José m'attend devant le bar en face de l'école. Je n'ai pas besoin de descendre par la fenêtre, j'emprunte la porte et l'escalier.

Il me donne l'accolade, ouvre la portière de la Peugeot 203 et démarre. J'ai mis mes inénarrables lunettes noires et une casquette qui peut éventuellement me vieillir.

- \_ L'avion atterrit à dix heures trente, me dit-il, avec les formalités, le type sortira vers onze heures. Même si on a deux ou trois contrôles, ça nous laisse le temps d'arriver. De toute façon, si on le loupe, une autre équipe s'en occupera dans son hôtel.

Effectivement, sur la route, un premier barrage nous arrête. José sort une carte d'identité et un permis de conduire. La photo n'est pas très ressemblante, le policier a un doute. José sort son sésame : un laissez-passer de la préfecture, signé par un certain monsieur Émile, qui l'autorise à franchir les points de contrôle et à circuler en zone réservée. Le policier, un métro (1), tend le document à son collègue, un pied-noir, qui acquiesce et nous adresse un signe amical.

José redémarre :

\_ Bingo !

Deuxième contrôle, même scénario.

On arrive devant l'aéroport. Il se gare avant la file des taxis.

Dans le ciel transparent, on voit l'avion amorcer sa descente, puis on l'entend se poser.

José me confie le volant et s'assoit sur le siège passager. Il vérifie que la culasse de son arme fonctionne et me donne ses instructions :

\_ Dès que je sors, fais tourner le moteur. Quand j'aurai tiré trois balles, tu attends que je remonte et tu démarres, pas d'affolement. S'il y a un problème, on laisse la voiture et on part à pied, chacun dans une direction. Tu n'as pas d'arme, c'est mieux pour toi si on t'arrête...

Une dizaine de passagers sortent. Un type avec un chapeau en feutre et une lourde gabardine, surprenants sous le soleil d'Alger, des lunettes d'écailles et une moustache qui a l'apparence d'une fausse, longe le trottoir et se dirige vers la file de taxi. Il est d'abord difficile de voir si les étiquettes de sa valise sont à l'envers, mais lorsqu'il passe devant la voiture, c'est évident.

José sort, lui emboîte le pas et au moment de le dépasser, lui tire une balle à hauteur de l'oreille. L'homme lâche sa valise, pose ses deux mains à sa tête dans un réflexe de protection dérisoire. Son chapeau roule à terre, ses lunettes et sa moustache tombent au sol... Par la fenêtre de la voiture, je l'entends distinctement crier : "Maman ! ". De la part d'un homme corpulent et mature, un truand ou un policier aguerri, c'est surprenant. Il s'effondre. José approche l'arme et tire une deuxième balle, puis une troisième. La tête tressaute, le sang jaillit.

Il revient vers la voiture, s'assied, ferme la porte et pose l'arme à ses pieds. Je démarre. Dans le rétroviseur, les passants, s'enfuient, crient et gesticulent...

\_ La Corniche, me dit José.

\*\*\*

*(1) Métropolitain : qui réside habituellement en métropole.*

## 39 - L'HISTOIRE NOUS JUGERA MAL...

Un petit garagiste de la Corniche, acquis à la cause, change nos plaques pendant que nous buvons une anisette en terrasse. La mer scintille, les filles sont belles, leurs robes légères dansent sous le vent. Mais nous avons chacun une amoureuse.

José me parle de Zahia qu'il épousera quand l'Algérie sera pacifiée :

\_ On aura deux fils, solides et bronzés, qui travailleront sur l'exploitation... et une fille, belle comme le jour, qui fera tourner la tête à tous les garçons du village, elle épousera un prince ou un acteur américain...

\_ Je vous le souhaite de tout cœur, José...

\_ Tu sais, Nathan, le rêve, c'est ne former qu'une seule nation, avec plusieurs peuples. Il



faut garder nos différences, nos traditions joyeuses, nos cultures d'origine... Il y a de la place pour tous...

\_ Ma mère dit qu'on est injuste avec les Arabes, qu'on leur a pris leur terre...

\_ C'est vrai, répond José, mais on va réparer tout ça... Regarde, moi, je suis un descendant d'Espagnols, un métèque (1), presque un tronc de figuier (2)... mes grands-parents sont arrivés avec une valise, persécutés... de petites gens, insignifiants, des damnés de la terre, promis au poteau d'exécution par Franco...

\_ Oui, mais on leur a donné une terre et la nationalité française...

José fait des études d'agronomie à Alger pour reprendre la ferme familiale et, en parallèle, il suit un cursus sur l'histoire de l'art et de la civilisation. Il s'intéresse forcément à l'histoire.

\_ Oui, c'est bête à dire, nous avons raté le train de l'Histoire... pourtant, le décret Crémieux promulgué en 1870, pendant la Commune et complété par le décret Blum-Violette du Front Populaire, a ouvert la porte à la citoyenneté française pour les indigènes, à condition qu'ils renoncent à la polygamie et aux tribunaux confessionnels... Les juifs algériens, qui vivaient comme les indigènes, ont accepté et obtenu la nationalité de plein droit. Les imams ont refusé pour garder leurs prérogatives...

\_ Tu veux dire qu'on a proposé la citoyenneté, l'accès aux écoles, aux postes administratifs, aux populations arabes et berbères ?

\_ Oui, la France a des accès de grandeur et de générosité, parfois...

\_ Même le droit de vote ?

\_ Progressivement, comme il a été accordé aux paysans auvergnats ou bretons au siècle dernier...

\_ Les colons seraient d'accord ?

\_ Non, pas trop, mais on ne demande pas toujours l'avis de ceux qui s'opposent à une loi...

\_ Tu es sûr, pour l'intégration ?

\_ Je le sais d'autant mieux que mon grand-père, communiste, et ma grand-mère, anarchiste du Poum, étaient enthousiastes à l'idée de cette formidable égalité...

\_ Putain, les cons, dis-je.

\_ Tu parles de qui, me demande-t-il.

\_ Ben des colons, ils ont scié la branche sur laquelle ils étaient assis... Cette histoire va mal se terminer... tôt ou tard, il faudra partir et pire encore, dans un bain de sang...

\_ Nathan, tu dois croire en notre cause... On ne peut pas évincer comme ça un million de Français qui ont fécondé les entrailles de cette terre depuis cinq ou six générations, par leur travail et les cendres de leurs ancêtres... ou alors, il faut rendre toutes les provinces françaises qui jadis ne l'étaient pas... il resterait juste Paris et l'Isle de France...

\_ Ma mère dit que nous sommes des conquérants, des occupants...

\_ Les Arabes aussi sont des conquérants, des occupants, ils sont arrivés de la péninsule arabique pour convertir les populations berbères qui étaient chrétiennes, juste quelques siècles avant nous...

\_ José, l'Histoire est une catastrophe. Les trois quarts des membres de ma famille ont été gazés à Birkenau, Chemnitz, Mathausen, Sobibor... certains ont fini en abat-jours...

\_ Nathan, je comprends tes doutes, mais en tuant ce type, on a épargné la vie de plusieurs des nôtres...

\_ José, l'histoire nous jugera mal...

\_ Peut-être, mais qu'auraient-ils fait à notre place, les morveux qui viendront après nous ? Se laisser égorger ? Tout abandonner ? Va dire aux Normands qui descendent des Vikings de rentrer chez eux... dans les terres glacées de Norvège... Et tu me vois moi à Paris, avec une chapka (1) ?

\*\*\*

*(1) Météque : le général Katz qui fera tirer à la mitrailleuse sur les Pieds-Noirs et le petit peuple de Bab El Oued, ne se privera pas de dire qu'il préfère les indigènes à ce ramassis de métèques composé d'Espagnols, d'Italiens, de Maltais qui avaient obtenu la nationalité française...*

*(2) Tronc de figuier : ainsi qu'on appelait parfois les indigènes.*

*(3) Chapka : bonnet à oreillettes que portent généralement les Sibériens.*

## 40 - LA DEMANDE EN MARIAGE

Je rentre quelques heures avant ma mère. À travers la cloison, je l'entends parler haut et fort à Lucia, on l'a faite venir au rectorat pour trois fois rien, une formation qui ne la concerne pas... Je trouve bien, qu'elle lui réapprenne les mots et les émotions... Soudain, ma mère débarque dans ma chambre sans crier gare et dans un état d'excitation rare... Encore heureux que je ne nettoie pas l'arme que je dissimule sous une lame du plancher.

Oubliant toute prévention liée à ma punition, elle me prend dans ses bras et s'écrie :  
\_ Nathan, c'est extraordinaire ! Lucia vient de retrouver la raison, elle me parle, me répond...

Je me précipite dans le salon. Lucia nous regarde, heureuse et un peu déconcertée de l'intérêt qu'on lui porte. :

\_ Mon Dieu, que s'est-il passé, c'est comme si j'avais dormi trois jours...

Deux semaines serait plus exact, mais je ne peux le lui dire.

\_ Oui, oui, Lucia, tu as dormi...

Ma mère, toute à sa joie, lève ma punition :

\_ Nathan, je t'autorise à emmener Lucia faire un tour dans le parc. Tiens, voilà de l'argent, achète-lui une glace, la plus grosse que tu trouveras...

Je ne me le fais pas dire deux fois, je la prends Lucia par la main, on sort. Dans l'escalier dépourvu de lumière, elle s'arrête :

\_ Nathan, qu'est-ce que c'est qui ne va pas ? Normalement, dans les escaliers, tu m'embrasses toujours...

Je souris, la prends dans mes bras.

\_ Tu sais, je t'ai promis une caresse, glisse-t-elle à mon oreille.

J'explore les douceurs de son ventre. Des bruits de pas nous interrompent.

Dans la rue, le soleil nous éblouit. On mange une glace énorme, puis on va faire un tour dans le square. Les arbres ont des fleurs éclatantes... Tout est magnifique. Je l'embrasse derrière chaque arbre...

Lorsque le jour décline, on décide d'aller regarder le soleil se coucher dans la mer. Elle dit soudain :

\_ Tu sais, Nathan, il ne faut pas que je rentre trop tard, mes parents vont s'inquiéter...

Je n'ai pas d'autre choix qu'un mensonge :

\_ Ils sont partis une semaine à Tipaza :

\_ Chez Tante Philomène ?

\_ Exactement, c'est pour ça que tu es chez nous...

\_ Et José, où est-il ?

\_ Il fait un stage à Alger, je vais l'appeler et lui dire de passer demain...

\_ Tu es un amour, Nathan...

Elle danse sur un pied et ajoute :

\_ Tu sais, pendant que je dormais, j'ai beaucoup rêvé...

\_ Ah oui, à quoi ?

\_ J'ai rêvé que tu me demandais en mariage...

Je la regarde surpris :.

\_ Et...

Elle me gronde :

\_ Nathan, normalement, c'est à toi de faire la demande...

Je me mets un genou au sol, je prends sa main et prononce les paroles rituelles :

\_ Lucia, veux-tu être ma femme ?

Elle fait semblant d'hésiter :

\_ Tu seras un bon mari ?

\_ Je ferai la vaisselle...

Elle rit et ajoute :

\_ Tu veux combien d'enfants ?

Je reprends la formule de José :

\_ Deux solides garçons et une fille qui fera tourner toutes les têtes, mais elle épousera le fils de Rockefeller...

\_ Va pour Rockefeller, dit-elle... c'est de ta famille, un cousin, je sais que tu es juif,

\_ Non, Lucia, notre fille ne peut pas épouser son cousin.

\_ Ah oui, bien sûr... alors Carnegie...

Elle fait encore mine d'hésiter :

\_ Tu sais, Nathan, mais tu es encore jeune, tu as quinze ans...

\_ J'attendrai Lucia... trois ans, ce n'est pas si long...

\_ Je ne sais pas si tu tiendras jusque-là...

\_ Si je fais une promesse, je la tiens...

Elle baisse les yeux et rougit :

\_ Non, Nathan, je ne parle pas de ça... Je sais que vous, les garçons, les hommes... vous avez du mal à attendre... et puis, je ne veux pas que tu ailles voir les filles...

Je comprends de quoi elle parle et la regarde, stupéfait. Elle ajoute :

\_ Nathan, si tu fais la demande à mon père et qu'il t'accorde ma main, on pourra... on pourra... enfin, tu comprends ce que je veux dire...

Je rassemble mes esprits :

\_ Lucia, ce n'est pas pour ça que je t'aime...

\_ Je sais Nathan, mais si tu promets à mon père de m'épouser... que je te donne ma virginité et que tu m'abandonnes, il te tuera !

\_ Ça n'arrivera pas, dis-je.

Je sais que son père ne pourra pas me tuer...

\_ Ou mon frère, ajoute-t-elle.

Je me relève et la serre très fort contre moi. Des larmes emplissent mes yeux. Je pense au désastre quand elle saura l'horrible vérité.

#### 41 - L'INTERPELLATION

Je dors, on frappe à l'entrée de l'appartement. Craignant un danger, je sors de ma chambre. Au bout du couloir, ma mère ouvre la porte dans laquelle s'encadrent deux policiers. Le plus gros a l'air embarrassé.

\_ Excusez-nous, madame la directrice, on peut voir votre fils ?

La plupart des mères auraient répondu : "Qu'est-ce qu'il a fait encore, ce petit con ?". La mienne dit : " Vous lui voulez quoi, à mon fils !"

\_ On peut entrer ? C'est une enquête de police...

Ma mère se retourne et m'aperçoit :

\_ Nathan, ils doivent te confondre avec quelqu'un...

\_ Sûrement, maman.

Ils entrent, je m'avance.

\_ Voilà, dit le gros en s'épongeant le front, votre fils a été aperçu dans une voiture volée...

\_ Impossible, dit ma mère, il est puni et consigné dans sa chambre pour un mois...

Il sort une photo.

\_ C'est un journaliste de Paris Match qui l'a prise, il faisait un reportage devant l'aéroport d'Alger...

Ma mère regarde le cliché, interdite. Son instinct de lionne l'emporte sur l'évidence :

\_ Oui, et alors ? C'est quelqu'un qui lui ressemble...

\_ Madame, un homme a été tué... un représentant en aspirateurs (probable couverture de l'homme).

\_ En quoi mon fils est-il concerné par les aspirateurs ?

Sa mauvaise foi me tire un fou rire.

Je regarde la photo. On reconnaît José assis sur le siège passager. Moi, nettement moins, avec une casquette et mes lunettes de soleil. Le photographe a dû la prendre quand je démarrais et que nous étions concentrés sur ce qui se passait dans les rétroviseurs.

\_ Nathan, ce n'est pas toi, hein ?

La réponse est dans sa question.

\_ Non, maman.

\_ Vous voyez, je vous l'avais dit, ce n'est pas lui, d'abord, il déteste les casquettes et les lunettes de soleil...

Je ne savais pas que ma mère pouvait mentir avec un tel aplomb. L'argument ne convainc pas le fonctionnaire :

\_ Il va falloir qu'il nous suive, madame, qu'on le confronte avec José Figari...

\_ José, c'est mon frère, dit soudain Lucia, que nous n'avions pas entendu venir, vous lui

voulez quoi ?

- \_ Votre frère, répond le policier, a commis un acte terroriste...
- \_ Impossible, il est bon comme le pain... et pourquoi, il aurait fait ça ?
- \_ Il a rejoint l'OAS après ce qui est arrivé à vos parents...

La catastrophe se profile, inévitable.

- \_ Quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé à mes parents ? demande Lucia.

Je la prends par les épaules et tente de l'entraîner dans sa chambre. Elle refuse.

- \_ Ne l'écoute pas, Lucia, il dit n'importe quoi.

Je me tourne vers le policier et lance entre mes dents :

- \_ Tu vas la fermer, connard !

Ma mère, qui entend la jeep de Simon arriver et comprend que la situation va dégénérer, ouvre la fenêtre et l'appelle. Il passe chaque matin, boire le café, apporter des croissants et des fleurs...

Le policier comprend que Lucia est le maillon faible :

- \_ Vos parents ? Mais ma pauvre petite... Couic ! fait le mufler en passant deux doigts sur sa gorge...

Elle le regarde, les yeux exorbités, et commence à trembler inexorablement... Le sombre connard vient de la ramener au drame qui l'a plongée dans le coma.

Furieux, je bondis sur le policier et lui colle un magistral coup de poing. Il vacille, porte les mains à ses lèvres qui ont éclaté et crache du sang.

Son collègue sort son arme. Ma mère se jette sur lui, le mord, le griffe, lui arrache sa chemise et sa cravate...

C'est l'instant que choisit Simon pour entrer avec un bouquet de fleurs et des croissants qu'il balance. Il bondit, désarme le jeune policier, et retient ma mère.

Lucia s'effondre. Le gros reprend ses esprits :

- \_ On embarque le morveux, dit-il à son collègue en essuyant sa lèvre.
- \_ On se calme, répond Simon.
- \_ Il y a outrage et violence à agents...
- \_ Votre collègue a sorti son arme et menacé un gamin et une dame... Je serais vous, j'oublierais l'incident...

Le policier bredouille :

- \_ Mais c'est lui, on le reconnaît sur la photo, il a participé à un attentat terroriste !
- \_ Impossible, crie ma mère.

Simon joue l'impartialité :

- \_ Brigadier, je viens ici tous les jours, il n'a pas bougé de la maison.
- \_ J'ai votre parole d'officier ? demande l'autre.

Simon a été rétrogradé pour six mois, suite à sa participation au putsch, mais il est connu comme lieutenant et considéré comme tel par ses collègues et sa hiérarchie.

- \_ Je ne suis plus officier, je ne peux pas vous la donner, mais je vous assure qu'il n'a pas quitté l'appartement de sa mère, je viens tous les jours...

Le policier n'insiste pas, les paras font la loi.

- \_ Bon, admettons, mais si le fils Figari avoue, on sera obligé de revenir...
- \_ Il n'avouera pas, dis-je.

Un demi-aveu dont je me contrefiche.

## 42 – TOLSTOÏ

Les policiers sortent.

J'aide ma mère à allonger Lucia sur le canapé et je retourne dans ma chambre. L'orage ne va pas tarder. Simon me glisse :

\_ Putain, Nathan, tu vas t'en prendre une... que je préférerais encore m'accrocher avec les fellaghas...

Elle arrive quelques minutes après une conversation avec Simon, qui à travers la cloison, prend ma défense. Elle est en larmes, me serre dans les bras, éclate en sanglots... Tout est inattendu chez elle, même si ce n'est que partie remise...

\_ Nathan, Nathan, mon chéri ! Tu es tout ce qui me reste... Je n'ai plus de parents, de famille... tu es le dernier des Zelderstein. Si tu meurs dans un attentat ou qu'ils te tuent, t'emprisonnent, te torturent, te mutilent... il me reste quoi à moi ?! Je ne veux plus chanter le Kaddish (1)...

\_ Maman, ça n'arrivera pas, j'ai la baraka...

\_ Maïdanek, Sobibor, Treblinka, ça ne te suffit pas ! Tu veux qu'on disparaisse tous ! Qu'ils nous anéantissent ?

Elle met dans le même sac les bourreaux nazis, les égorgeurs du FLN, les barbouzes, la police française...

\_ C'est l'OAS, c'est ça, tu fais partie de l'OAS !

\_ Non, maman, j'ai juste donné un coup de main à José... Après ce qui est arrivé à ses parents, il est fou de douleur... Je ne peux pas le laisser tomber... et Lucia, quand elle se réveillera, doit savoir qu'on a vengé ses parents...

\_ En tuant un marchand d'aspirateurs !

\_ Maman, les barbouzes gaullistes sont les assassins du peuple pied-noir...

\_ Mais tu n'es pas pied-noir, Nathan, tu es un métro comme moi et juif...

\_ Maman, il y a beaucoup de juifs qui ont rejoint le mouvement...

\_ Oui, mais ce sont des Séfarades (2), pas des Ashkénazes (3), nous, on a trop souffert, on a eu notre part...

\_ Séfarade ou Ashkénaze, je m'en fous, je veux épouser Lucia, avoir des enfants. Je lui ai promis...

\_ C'est une goy, dit soudain ma mère dans un accès de mauvaise foi ou de judaïsme tardif.

Je m'insurge :

\_ Maman, je croyais que tu étais athée, non pratiquante, communiste, marxiste, léniniste, trotskyste, internationaliste...

Elle perd pied :

\_ Nathan, mon Nathan chéri, la seule chose qui compte, c'est toi ! Lénine, Trotski, Tolstoï... je m'en fous...

\_ Non, pas Tolstoï, dis-je.

Elle ne peut s'empêcher de rire :

\_ Arrête, idiot...

\_ Donne-moi quinze jours, maman, j'ai un compte à régler, tout petit, après, j'arrête tout, je serai à nouveau ton fils chéri... On restera ensemble, maman, avec Lucia et mes enfants... Je ne t'abandonnerai jamais, même à 80 ans, tu seras toujours aussi belle...

\_ Nathan, Nathan, c'est quoi ce travail ?

\_ Je ne peux rien dire maman... même si Yahvé entrait et me disait : "Nathan, au nom du peuple juif, je t'ordonne de retenir ton bras", comme j'ai retenu celui de Moïse qui faisait un sacrifice humain... je lui dirais : "Attends, Yhav', j'ai un petit boulot à terminer, je reviens."

La façon dont je plaisante avec Dieu rend compte de mon infinie détermination...

\_ Tu ne connais même pas ton Talmud, mon fils, tu blasphèmes !

\_ Maman, je me plongerai dans les études talmudiques quand j'aurai fait le job...

Elle sait que rien ne m'arrêtera :

\_ Quinze jours, je te donne quinze jours, lâche ma mère, pas un jour de plus...

\_ Promis, maman.

\_ Je vais faire une cure de sommeil et quand je me réveillerai, ou tu seras là, ou je me suiciderai...

\_ Je t'interdis, maman !

Elle m'embrasse avec des larmes de sel et me serre contre elle, si longtemps qu'il me semble que je vais rentrer dans son ventre, comme j'en suis sorti, il y a presque seize ans...

La porte s'ouvre, ce n'est pas Yahvé, mais Simon. Il s'approche, elle lui fait une place dans nos bras...

\_ Lui aussi, c'est un goy, dis-je en rigolant.

Il comprend et sourit :

\_ Juste un sale aristo, dont les ancêtres ont échappé à la guillotine, murmure-t-il.

Peut-être nourrit-il aussi un syndrome de persécution, qui le rapproche de ma mère, malgré leurs divergences radicales d'opinion... Mais les opinions sont-elles autre chose que les oiseaux dans le ciel et dont la nuance s'estompe avec la distance et le temps...

\*\*\*

(1) *Kaddish* : prière des défunts.

(2) *Séfarades* : juifs orientaux et d'Afrique du Nord.

(3) *Ashkénazes* : juifs européens, d'Europe centrale ou russes...

## 43 – VENDETTA

L'arrestation de José modifie mes plans...

Soit je tente de le faire évader, ce qui est absurde et risqué... Soit je tente le coup, seul, ce qui est juste risqué, mais pas absurde, puisque c'est moi qui devais me déguiser en femme pour tuer Mokhtar El Krim...

Quand j'arrive, Zahia a les yeux gonflés. J'imagine qu'elle a appris l'arrestation de José, mais c'est bien pire encore.

\_ Tu pleures pour José...

\_ Est-ce qu'il risque la peine de mort ? demande-t-elle.

Je la rassure :

\_ Il faudrait d'abord que le gouvernement reconnaisse qu'il envoie des barbouzes pour

torturer et exécuter les Pieds-Noirs... Ensuite, il craint que l'OAS n'exécute des soutiens du régime en représailles... Une amnistie règlera le problème quand la paix sera faite... Par contre, s'il avait été arrêté par des barbouzes, il aurait déjà été torturé et exécuté...

Elle semble soulagée :

\_ Au moins, pendant qu'il est en prison, il ne risque pas de se faire tuer...

\_ Oui, mais ça n'arrange pas nos affaires, dis-je.

Elle me regarde droit dans les yeux et lâche :

\_ Si !

\_ Pardon ?

\_ Si, je vais jouer mon propre rôle...

\_ Pardon ?

Je comprends sa réponse en même temps que je repose ma question :

\_ Tu es folle, Zahia, tu ne peux pas faire ça !

\_ Et pourquoi ?

\_ Je te l'interdis !

\_ Alors, je le ferai seule. C'est à moi qu'il écrit, je lui fixerai un rendez-vous et j'irai...

\_ Ta mère ne te laissera pas sortir !

\_ Je descendrai comme toi par la vigne vierge qui est sous ma fenêtre... Dans le douar, je grimpe aux arbres pour cueillir les olives...

\_ Zahia, si ça rate, il va te violer, te torturer atrocement... T'égorger serait le plus doux des traitements...

\_ J'ai une grenade, je la ferai exploser... Si tout va bien, il explose seul, sinon j'explose aussi...

\_ Une grenade ! Arrête de rêver !

\_ J'en ai trouvé sur le chemin en gardant les chèvres, elles sont tombées d'un camion...

\_ Tu sais t'en servir ?

\_ Oui, il y en avait six, j'en ai essayé deux sur des chèvres malades du douar voisin...

\_ Montre-moi celles qui te restent...

\_ Tu rêves, Nathan... tu en auras une si tu m'accompagnes...

Sa détermination me surprend...

\_ José ne voudrait pas que tu fasses ça...

\_ José est en prison, c'est moi qui décide... Je le fais pour ma meilleure amie, celle que Mokhtar El Krim et ses hommes ont violée toute la nuit et laissée mourir dans son sang... C'était ma sœur, on était inséparables... Depuis ce jour, j'ai juré de le tuer... Personne ne peut m'empêcher d'exercer mon droit à la vendetta...

\_ Ce sont les hommes qui font ça...

\_ En Kabylie, si tous les hommes de la famille sont morts, une femme peut le faire...

#### 44 - LE PLAN DE ZAHIA

Zahia a pris le pouvoir, je l'interroge sur son plan :

\_ Comment tu comptes arriver jusqu'à Mokhtar El Krim ?

\_ Je vais lui fixer un rendez-vous dans un petit hôtel de Zeroun...

\_ Et les armes ?

\_ On n'a pas besoin d'armes...

\_ Tu plaisantes ?



- \_ Nathan, une femme va me fouiller...
- \_ Et si on les cache dans une chambre, avant ?
- \_ Non, il fermera les autres pièces...
- \_ Comment tu le sais ?
- \_ C'est ce que je ferais si j'étais lui...
- \_ Tu arrives à te mettre dans sa peau ?
- \_ C'est une ordure, pas un imbécile...
- \_ Tu comptes le tuer comment ?
- \_ Avec une grenade, je t'ai dit...
- \_ Ah ! le coup des yaouleds (1), formidable ! Mais si la femme te fouille, elle la trouvera...

Elle fait durer le suspense :

- \_ Des gâteaux, Nathan, je vais préparer des gâteaux, les grenades seront à l'intérieur...

L'idée est plaisante...

- \_ Mais moi, je sers à quoi ?
- \_ Tu m'attendras en bas, tu feras le "meskine"(2), un vendeur à la sauvette...
- \_ Je suis blond...
- \_ Tu vas te teindre les cheveux en noir, mettre du fond de teint et une vieille djellaba...
- \_ Et les yeux ?
- \_ Des lunettes à double foyer.
- \_ Je ne verrai rien...
- \_ Ça tombe bien, tu dois marcher de travers, avoir l'air idiot...
- \_ L'air idiot, c'est facile, mais le reste, ça ne marchera pas...
- \_ Alors, ne viens pas...
- \_ Si ! Je viens...

\_ Alors, tu vas t'entraîner, te déguiser dans ta rue, faire la mendicité, si ta mère ou tes voisins te reconnaissent, tu es un homme mort...

- \_ Tu es intelligente, Zahia !
- \_ Ce n'est pas de l'intelligence, Nathan, j'ai fait un rêve, j'ai tout vu...

Je sais que le rêve et la divination occupent une place importante dans l'imaginaire berbère.

- \_ J'ai vu la scène, un ou deux hommes seront sous le lit, deux autres dans une chambre à côté et trois ou quatre en bas dans la rue... Ceux sous le lit sauteront avec la première grenade, en même temps que Mokhtar...
- \_ Et ceux de la rue, je m'en occupe... mais ceux de la chambre d'à côté ?
- \_ Je jetterai une deuxième grenade dans la cage d'escalier, dit-elle.

Je sais d'expérience récente -le photographe qui nous a piégés devant l'aéroport d'Alger-, qu'il y a toujours un grain de sable, un imprévu, que rien ne marche jamais comme prévu...

Son plan est fou, mais il a l'avantage d'être fou... Sun Tzun, le grand stratège chinois disait : Il faut toujours surprendre l'adversaire...

Napoléon n'a-t-il pas abusé de la formule ? À Austerlitz, il a surgi du plateau de Pratzen, qu'il a fait semblant d'abandonner et a surpris l'armée autrichienne...

\*\*\*

*(1) Yaouleds : gamins de rues qui lançaient des grenades sur les terrasses des cafés, moyennant quelques pièces.*

(2) *Mesquine : pauvre, mendiant...*

(3) *Sten : mitraillette en usage dans l'armée française.*

## 45 – LA TÊTE DANS LE SAC

Je bois une anisette avec Simon en face de l'école. Ma mère a levé la punition et toutes les restrictions.

\_ On en prend une deuxième, dis-je.

\_ Si ta mère te voit, c'est la ratatouille...

\_ Et pour toi, le canapé...

\_ Nathan, c'est ta mère...

Je bifurque :

\_ Simon, il me faut une Sten (1).

\_ Nathan, pour Mokhtar, on a de nouvelles écoutes... La wilaya d'Alger veut l'éliminer, il est trop brutal, il terrorise les douars... tu ne vas pas faire le boulot du FLN quand même...

\_ Zahia lui a donné rendez-vous par courrier dans un petit hôtel, il viendra seul, une rafale, il est cuit...

Il me tend les transcriptions :

(Mokhtar El Krim)

\_ Vous, les gros pédés d'Alger, vous passez vos soirées en boîtes de nuit, pendant que les moudjahidines risquent leur vie dans le djebel... la révolution nous appartient...

(Larbi Zerbi, chef politique d'Alger)

\_ Mokhtar, les massacres nuisent à la cause... il faut montrer que le FLN contrôle la situation...

\_ Il faut éliminer tous les chiens... c'est par la terreur qu'on ralliera le peuple algérien et que les français quitteront le pays...

\_ La direction politique du Caire défend notre cause devant les Nations Unies, il faut suspendre les massacres d'Européens et d'Algériens, au moins pendant les négociations...

\_ Vous êtes tous de gros pédés... seuls les moudjahidines (inaudible)... la victoire.

\*\*\*

Je laisse passer un ange :

\_ Simon, si tu ne veux pas pour la Sten, je dirai à ma mère que tu mates la serveuse, la rouquine avec des gros nichons...

Il rit :

\_ Elle sait que tous les hommes la matent, c'est pour ça que le bar est plein...

\_ Pas la semaine dernière, je vois tout de ma chambre...

\_ Elle avait un rhume...

\_ C'est sûr qu'habillée comme ça, au moindre coup de vent, elle s'enrhume...

\_ Ah ! c'est pour ça que tu m'as emprunté mes jumelles...

\_ Simon, ma mère m'a accordé une fenêtre de quinze jours...

\_ Évidemment, elle croit que tu vas coller des affiches pour l'OAS, ou conduire une bagnole pour dézinguer des barbouzes déguisés en vendeur de machine à laver... La pauvre, elle n'a pas le choix, quand elle a interdit à ton père de rejoindre la Haganah (2), il s'est barré...

\_ Le malheur des uns fait le bonheur des autres, dis-je.

Il ne relève pas et détourne la conversation :

\_ Tu compares la Haganah et l'OAS ?

\_ C'est quoi la différence ? Des juifs ou des chrétiens, qui défendent un bout de terre au bord de la mer... Ben Gourion est même venu voir de Gaulle pour lui dire de ne pas abandonner l'Algérie... une partition, qu'il a dit...

\_ Sauf que la Haganah a gagné la guerre et que l'OAS est vouée aux gémonies...

\_ Donc, celui qui gagne a raison, celui qui perd a tort ? Raison de plus pour que les Pieds-Noirs mettent le paquet, dis-je. Zahia a chauffé Mokhtar à blanc, il a la tête dans le sac... une Sten et cinq chargeurs, l'affaire est pliée...

Il émet un petit sifflement :

\_ Nathan, j'ai juste un bazooka, une mitrailleuse Hotchkiss, un half-track et avec de la chance, un Sikorski (hélicoptère)...

\_ Tu m'avais donné ta parole d'officier...

\_ Je ne suis plus officier.

\_ C'est ça, joue sur les mots, tu vas retrouver tes galons dans quelques jours...

\_ Raison de plus pour ne pas faire le con...

\_ Alors, file-moi la Sten, tant que tu es encore sergent...

Il vide son verre :

\_ Nathan, demain matin, quand je boirai le café chez ta maman, la Jeep sera devant l'école. Il y aura une serviette éponge avec une Sten démontée et cinq chargeurs sous la caisse à outil, tu n'y touches pas... Je dirai à mon ordonnance d'aller mater la serveuse aux gros nichons... Tu prendras une clé de 12, mais je veux la voir à la même place, la semaine prochaine. Compris ?

\_ Ça roule ma poule, dis-je sobrement.

Je veux payer la tournée, il refuse :

\_ Depuis quand les gosses payent ?

\_ Depuis qu'ils tuent et meurent...

\*\*\*

*(1) Sten : mitraillette en usage dans l'armée française, d'un fonctionnement simple et pratique.*

*(2) Haganah : armée clandestine du mouvement national juif en Palestine.*

## 46 – COURIR EN ZIGZAG

Simon invite ma mère au restaurant pour fêter le retour de ses galons dont il a été privé pendant six mois, suite à sa participation au putsch après la semaine des barricades. Je reste à la maison avec Lucia. Elle chantonne, découpe des images et lève soudain la tête :

\_ Nathan, est-ce que tu as demandé à mon père ?

Je suis surpris qu'elle m'appelle par mon prénom, je réponds doucement, comme on parle à un oiseau qui vient se poser sur la fenêtre, qu'on ne veut pas effrayer. Mais le fait qu'elle pense que son père est vivant indique qu'elle est toujours dans son monde. Je réponds par un mensonge :

\_ Oui, bien sûr, Lucia.

Son regard s'illumine.

\_ Il t'a accordé ma main ?

Je m'enfonce :

\_ Oui...

\_ Je suis heureuse, dit-elle en esquissant un pas de danse. Alors, je dois tenir ma promesse...

Je réalise où elle veut en venir, et tente une manœuvre :

\_ Lucia, il m'a demandé de respecter ta virginité...

Elle fronce les sourcils :

\_ Nathan, ça ne regarde que toi et moi... D'ailleurs si je te donne ma virginité et que tu m'abandonnes, tu sais ce qu'il fera...

\_ Ça n'arrivera pas...

\_ Quand des garçons traînent autour de la maison, il leur demande s'ils savent courir en zigzag, ou s'ils courent aussi vite qu'une balle de fusil...

Lucia défait les premiers boutons de son chemisier. Il est exclu d'avoir une relation sexuelle avec elle, tant qu'elle n'a pas retrouvé la raison.

\_ Lucia, je ne peux pas...

\_ Tu ne veux pas que je sois ta femme ?

\_ Si, bien sûr, mais ça peut attendre...

Elle me regarde courroucée :

\_ Nathan, ne me dis pas que tu en as une autre !? Il se dit que la femme de ménage de l'école te fait des choses dans le placard à balais...

Je joue la stupéfaction.

\_ Nathan, je veux juste savoir si tu es amoureux d'elle...

\_ Bien sûr que non, Lucia...

\_ Alors, si tu as fait des choses avec elle, et que tu ne veux pas en faire avec moi, c'est que tu ne m'aimes pas...

Je la prends dans mes bras :

\_ Si, Lucia, c'est justement parce que je t'aime...

Elle dégrafe son soutien-gorge. J'improvise :

\_ Ma mère pourrait rentrer...

\_ On va dans ma chambre, tu te cacheras sous le lit ou dans mon armoire, si elle arrive... comme dans les films...

Elle est debout, son chemisier ouvert sur ses jolis seins que je n'ai fait que caresser dans la pénombre du placard ou des escaliers...

\_ Nathan, tu es la seule personne qui me reste... ne me rejette pas... je sais que mon père est mort...

Des larmes perlent sur son visage. A-t-elle retrouvé sa lucidité ? Elle prend ma main, je la suis...

## 47– L'AUTOCAR

L'autocar roule vers Zeroun dans un nuage de poussière. Zahia est assise à côté de moi et chantonne. Sa maman l'a autorisée à passer la journée chez sa tante. C'est sa première sortie depuis qu'ils occupent l'appartement de l'école. Elle nous fait confiance sachant que dans le car et chez sa tante, on ne sera jamais seuls...

Zahia a confectionné des gâteaux et enduit les deux grenades de meringue. Si ce n'est le poids, il est difficile de faire la différence...

J'ai récupéré la Sten dans la jeep de Simon et tiré quelques rafales dans une cave pour m'entraîner. Elle est au fond de mon panier.

Avec ma djellaba, je pourrais passer pour un berbère, il en existe des blonds à la peau claire, même si j'ai pris la précaution de me noircir la peau et les cheveux. J'ai dit à ma mère que c'était pour échapper à la police et aux CRS du général Katz, qui font des rafles parmi les européens, qui donnent même des listes d'européens suspects (1) au FLN pour qu'il les abatte.

Avant de partir, j'ai donné une lettre à Simon :

« L'opération est prévue à trois heures, hôtel Mektoub, à Zeroun. À 3 h 10, c'est top, à 3 h 15, on est morts... Si ça tourne mal, dis à ma mère que je l'aime et que je l'attends là-haut. Yahvé va me faire un scénar' d'enfer, comme elle, j'ai l'habitude. Elle est insupportable, t'es prévenu. Rends-la heureuse. Merci pour la Sten.

Nathan. »

J'ai la boule au ventre, je sais que rien ne se passera comme prévu. Zahia est confiante, ses prémonitions ne l'ont jamais trompée. Elle chantonne et s'interrompt soudain :

\_ Nathan, je dois être honnête avec toi... j'ai vu Miloud... Il est venu nous voir...

\_ Ton frère ?

\_ Oui, il y a une lutte interne au sein du FLN...

\_ Je sais, la résistance intérieure conte la direction politique... Les paysans contre les intellos...

\_ Les dirigeants du Caire et d'Alger veulent éliminer Mokhtar El Krim qui est trop violent et fait du tort à la cause...

\_ Ton frère a rejoint le FLN ?

Elle hésite :

\_ Oui, il y a un an. Un jour, les paras sont venus dans la famille qui l'hébergeait. Ils ont aligné les hommes contre le mur... un voisin habillé avec un bleu de chauffe et une cagoule a désigné celui qui collecte l'impôt révolutionnaire... Ils l'ont sorti du rang et l'ont mitraillé devant les femmes et les enfants... Miloud a été traumatisé...

Je m'abstiens de répondre que le FLN égorge ceux qui refusent de payer l'impôt révolutionnaire, coupe le nez de ceux qui fument, parce qu'ils payent des taxes à l'État français... Et qu'en quelques jours, les paras de Bigeard avec leurs méthodes expéditives et contestables ont éradiqué la résistance à Alger, arrêté les poseurs de bombes qui tuaient, estropiaient jeunes filles et garçons qui buvaient aux terrasses des bars de la Corniche ou dansaient au Milk Bar...

Même Camus, fervent défenseur de l'égalité, n'acceptait pas que le FLN mette dans les bus des bombes qui tuent des vieilles dames comme sa mère quand elle allait déposer des fleurs sur la tombe de son père (2).

\_ Pourquoi tu me dis ça Zahia ?

\_ Nathan, je ne veux pas seulement tuer Mokhtar pour venger mon amie violée et tuée par ses hommes, ou les parents de José, égorgés, je défends la cause de l'indépendance...

Je la regarde éberlué :

\_ Tu as rejoint le FLN ?

\_ Non, leur violence m'exaspère. Mon douar est messaliste (3), on a échappé de peu au massacre comme à Mélouza (4) parce que mon frère a rejoint le FLN... Mais Mokhtar nous déteste...

\_ ...

\_ Nathan, je ne veux pas que tu croies que je me sers de toi... avec une grenade, je peux faire le coup toute seule... si tu veux descendre au prochain arrêt...

\_ Depuis quand tu penses ça, Zahia ?

\_ Miloud veut être instituteur comme Mouloud Feraoun, son modèle... Pendant les vacances, il m'a parlé d'Albert Camus, Messali Hadj, Leopold Sengor, Aimé Césaire... même Louis-Ferdinand Céline...

\_ Oui, il a écrit un livre au vitriol pour dénoncer les méfaits du colonialisme en Afrique...

\_ Nathan, j'aime mon peuple, la Kabylie, et je refuse l'injustice...

\_ Bien sûr, l'injustice de départ, la colonisation est imputable à la France et aux colons, mais c'est réparable. Dans les provinces françaises, au siècle dernier, les paysans étaient spoliés, ignorés, maltraités... puis ils ont gagné l'égalité, le droit de vote...

\_ Nathan, l'OAS commet des crimes abominables... Même José, je ne le comprends plus...

\_ Face aux atrocités du FLN, les Pieds-Noirs sont devenus fous... un désespoir et une folie prévus, théorisés par le FLN, un bain de sang unificateur, comme celui de la Révolution française, de la Terreur, d'Oradour-sur-Glane, de Mélouza, des colons égorgés, éventrés... Le FLN veut impliquer le peuple algérien dans un immense crime collectif et fondateur, rendre un retour en arrière, une réconciliation, un compromis impossible... Le pouvoir immédiatement, sans partage, au détriment des autres mouvements indépendantistes, messalistes, MNA, qu'il a massacrés... et du peuple berbère qui ne perd rien pour attendre...

Elle me prend la main et la serre. Une larme coule sur sa joue.

\_ C'est terrible, Nathan... Pourtant, nous deux, on arrive à se comprendre, à communiquer...

\*\*\*

*(1) Collaboration entre la police Française et le FLN attestée, qui conduira à l'exécution du commissaire Gaboury par l'OAS.*

*(2) Le père de Camus est mort aux premiers jours de la guerre de 14-18, comme Valéry et Alain-Fournier, mais dans l'anonymat, c'était un ouvrier agricole, pas un colon...*

*(3) Messaliste : Mouvement politique algérien qui préconisait l'indépendance sans la violence, par la négociation ou la voie politique et dont les partisans ont été éliminés par le FLN...*

*(4) Mélouza : Ivres et drogués, une katiba du FLN a massacré tous les habitants du douar de Mélouza, hommes, femme, enfants, bébés, vieillards, au prétexte qu'ils étaient messalistses... une sorte d'Oradour sur Glane... tentant d'accuser les français de l'avoir fait...*

*28 mai 1957, Melouza, 200 km au sud d'Alger. Dans ce village de près de 350 habitants, une partie de la population soutient Messali Hadj, président du Mouvement national algérien (MNA) et opposant au FLN. Au matin du 28 mai, des troupes du FLN prennent le village d'assaut, assassinant la population à coups de fusils, de pelles et de pioches. Les femmes sont violées, les hommes abattus, les corps mutilés. Dans les fermes*

*environnantes, tenues par des Français, ce sont les ouvriers agricoles, acquis aux idées du FLN, qui ont conduit les massacres. Ceux qui partageaient les labeurs et la vie quotidienne des Européens se sont retournés contre eux : bébés fracassés contre les murs, femmes enceintes éventrées, hommes abattus et émasculés[1]. À son arrivée sur les lieux, l'armée française découvre plus de 300 cadavres abandonnés et souillés. Les photos prises comme preuves des massacres, insoutenables, sont interdites de diffusion[2]. Plus tard, le FLN fera croire que la responsabilité du massacre revient à l'armée française. La stratégie de l'insurrection est habile : semer la terreur parmi les sympathisants du MNA pour les forcer à rejoindre le FLN qui veut apparaître comme le seul mouvement de la résistance algérienne, créer un massacre tel que l'armée française soit obligée de réagir, avec violence, afin de démontrer à l'opinion qu'elle tient le pays, créer un traumatisme parmi les Français d'Algérie pour leur faire comprendre qu'ils ne seront en sécurité nulle part, traumatisme d'autant plus grand que ce sont souvent des ouvriers agricoles connus de tous qui ont tué et non pas des combattants anonymes du FLN. Peu importe le nombre de morts, ce qui compte ce sont les images et la terreur.*

#### 48 - DEUX GRENADES

J'arrive seul devant l'hôtel avec mes lunettes de bigleux et ma djellaba trouée. Je pose mon panier en roseaux tressés sur le trottoir. La Sten et les chargeurs sont sous de vieux foulards tellement sales que personne n'osera en acheter.

Une grosse femme est plantée devant l'entrée, elle s'approche, me regarde et marmonne quelques mots.

Je ne réponds pas, j'ai le droit d'être idiot, mais je regarde ma montre. Erreur ! un "meskine" a-t-il une montre ? un idiot sait-il lire l'heure ?

Heureusement, Zahia arrive avec son plateau d'argent ciselé couvert d'un linge blanc. La matrone m'abandonne, lui barre le passage et soulève la serviette.

Habilement, elle lui propose un gâteau. La mégère qui craint probablement le poison, lui ordonne de mordre d'abord dedans... Zahia s'exécute... Elle la laisse entrer.

Il lui faut une minute pour arriver à l'étage et frapper à la porte de Mokhtar El Krim. Une explosion pulvérise la fenêtre du troisième étage. La grosse femme s'engouffre dans le couloir en vociférant.

Je prends la Sten, met les chargeurs sous ma djellaba et lui emboîte le pas.

Je la rattrape dans l'escalier et la tire violemment par la gandoura. Elle se retourne et me griffe le visage. D'un croc-en-jambe, je l'envoie valser en bas des escaliers. Elle roule, rebondit et finit sa dégringolade en hurlant, une jambe à l'équerre. J'hésite à lâcher une rafale, ce serait alerter ceux d'en haut.

Je grimpe. Au troisième étage, deux types s'acharnent sur une porte. J'imagine que Zahia est derrière. Avec ma djellaba, ils me prennent pour un des leurs. Je lâche deux rafales, ils s'effondrent. À travers les panneaux défoncés, elle me reconnaît et ouvre la porte.

Le spectacle est grandiose. Mokhtar El Krim est au sol, un Bouddha sanguinolent, le ventre et les testicules à l'air, criblé d'éclats...

Sous le lit, un bras sans main s'agite, celui du garde du corps qui a essayé de relancer la grenade. Les murs sont constellés d'impacts, une poussière de plâtre et une odeur de poudre emplissent l'espace.

Des bruits de pas retentissent.

\_ Vite, la terrasse, dis-je.

Zahia me reconstituera la scène :

Elle frappe à la porte, la voix de Mokhtar lui dit d'entrer... il est étendu sur le lit, nu, gros et blanc, un turban sur la tête et se caresse les parties génitales. Son sexe est turgescent...

Elle aperçoit deux pieds sous le lit :

\_ Grand Cheik, je t'ai apporté des gâteaux, me feras-tu l'honneur de les goûter...

\_ Ne fais pas chier avec tes gâteaux et viens me sucer ! Si tu aimes la crème d'homme, tu vas en avoir plein la bouche, ricane-t-il... Après, je m'occuperai de ta vallée secrète, tu as intérêt que ça saigne, sinon, je l'agrandirai au couteau...

Zahia pose le plateau sur un meuble, prend les deux gâteaux piégés, casse la croûte de meringue, dégoupille la première grenade et la jette sous le lit, puis elle balance le plateau et ressort précipitamment.

Mokhtar bondit comme un diable et se précipite sur la porte. Zahia s'arc-boute. Il est plus fort et plus lourd, elle va céder mais la grenade explose. Des éclats traversent son corps et le panneau de bois.

Alertés, deux hommes jaillissent de la chambre voisine.

Zahia lance la deuxième grenade sous leurs pieds et rentre dans la chambre qu'elle vient de quitter. Mokhtar git au sol, criblé d'éclats, couvert de sang et souffle comme un bœuf...

Il a déféqué, l'odeur est épouvantable... Il tente de lui agripper le pied, elle lui piétine le visage... Elle pousse le meuble devant la porte.

Sur le palier, l'un des hommes, d'un coup de pied, expédie dans la cage d'escalier la grenade qui atterrit sur la douairière avachie et la pulvérise.

La porte va forcément céder sous les coups de crosse et de pieds. Elle envisage de sauter par la fenêtre, trois étages plus bas, mais attend quelques secondes que je monte.

Deux rafles, les types s'effondrent...

\_ Zahia, c'est moi...

Elle dégage la porte, l'ouvre et se jette dans mes bras.

Une cavalcade se fait entendre dans l'escalier. Je me penche par-dessus la rampe, des types enjambent la douairière et grimpent l'escalier. Je tire deux rafales.

\_ Vite, la terrasse !

## 49 - DEUX PRIÈRES

Le ciel est bleu, la lumière nous éblouit. Soudain Le muezzin entame son appel à la prière, sonore et lancinant. Dans l'escalier, une tête apparaît, je lâche une rafale, ils refluent.

À ma montre, il est 3 h 12. Simon et ses paras devraient être là.

\_ On peut tenir dix minutes, dis-je, il me reste quatre chargeurs.

\_ Moins deux balles, ajoute Zahia... pour nous.

Elle fait sa prière et murmure :

\_ Dieu omniscient, qui est au-dessus de toutes les katibas, de toutes les nations, qui règne comme un soleil sur l'univers, éclaire de ta lumière ceux qui font le bien et rejette dans les ténèbres ceux qui font souffrir les femmes et les enfants...

Je pense à Camus : « Je ne crois pas en ce Dieu qui fait souffrir les petits enfants » et entame ma première prière depuis des années.

\_ "Yahvé, je te jure que Simon n'est pas un goy comme les autres, qu'il aime ma mère... sans homme, elle désespère, moi, je fais son désespoir... accorde-moi ton pardon pour



tout le mal que je lui ai fait, et dis à Simon de se grouiller... Si je m'en sors, je te promets que j'apprendrai le Talmud par cœur...

Une voix résonne dans l'escalier :

\_ C'est moi, Hassan, je suis le lieutenant de Mokhtar... Il n'est pas mort, vous aurez la vie sauve, si vous vous rendez. Jette ton arme...

Je fais semblant d'hésiter :

\_ D'accord, mon amie veut rentrer chez elle, elle doit s'occuper des poules et des lapins de sa maman...

\_ C'est normal, je comprends...

Je jette le chargeur vide qui fait un bruit métallique sur les premières marches.

Un homme s'avance pour récupérer ce qu'il croit être mon arme. Je lâche une rafale, il s'écroule, le crâne déchiqueté comme les pipes en terre qui tournaient sur une roue de bicyclette à la fête foraine. J'étais le meilleur, je gagnais des barbes à papa et des roudoudous... Les jeux de l'enfance préparent aux drames de l'existence.

\_ Hassan, je ne sais pas comment tu peux être aussi con...

Il répond :

\_ Même si je dois perdre dix hommes, j'aurai ta peau, petite merde... avec tes couilles, je ferai une guirlande que j'accrocherai devant la fenêtre de ta mère... et ta mère, on la baisera par tous les trous...

\_ Tu dis ça parce que tu ne connais pas son mec, c'est un vrai dur, pas une tafiole comme toi, il va te mettre le canon de sa mitraillette dans le cul et t'envoyer une poignée de dragées... tu feras une vraie petite bonbonnière pour l'Achoura (1)...

\_ Petit pédé !

\_ Grosse tafiole !

Hassan comprend parfaitement les subtilités de la langue française. J'apprendrai qu'il a été instituteur et a eu ma mère pour collègue. Elle me dira qu'il était serviable, exquis et pense même qu'il lui faisait la cour.

À ma montre, il est 3 h 20, Simon et ses paras ne sont toujours pas là, on devait être morts...

Hassan m'interpelle à nouveau :

\_ Trou du cul ! on va faire péter la terrasse à la dynamite... la gonzesse, morte ou vivante, on l'enfilera par tous les trous... Trente grosses bites bien chaudes... pas des molles de roumis (2).

\_ Connard, je ne suis pas un Rumi, je suis un Yéoudi (3).

Je l'entends fulminer :

\_ Ante yéoudi kifkif el cheitan...

\_ A ton service vieille couille...

Zahia m'attrape par le bras...

\_ Arrête tes insultes de cours de récré...

\_ Tu as raison, j'ai mieux...

Je mets mes mains en porte-voix :

\_ Hassan, mon oncle a un bar à putés à Pigalle, il baise tes frangines et tes cousines avant de les mettre sur le trottoir et me les fait essayer..., rien que des chaudasses que vous n'êtes pas foutus de faire jouir...

\_ C'est vrai ? M'interrompt-elle, en fronçant les sourcils,  
\_ Bien sûr que non, dis-je à voix basse, c'est pour lui filer la "chouma" (4).

Je réalise que les hommes sont plus inventifs quand ils s'insultent que quand ils parlent d'amour. J'arrête les mondanités par égard pour Zahia.

Hassan lance :

\_ Sale petit merdeux, on donnera tes couilles à un chien... profite-en pour te branler, il te reste dix minutes...  
\_ Je suis déçu, tu m'avais promis une guirlande...  
\_ Elles sont trop petites...

Je change de registre :

\_ Mon père est en Palestine et vous fout de sacrées raclées ...

Zahia s'approche de moi :

\_ Nathan, ils vont faire subir à mon corps les pires horreurs... je voudrais... je voudrais...  
\_ Les paras vont arriver... tu m'as dit que dans ton rêve, on allait s'en sortir...  
\_ Non, la fin était floue... mais un homme me possède...

Je la regarde sans comprendre. Elle ajoute en baissant les yeux.

\_ Je voudrais que ce soit toi...

D'un toit voisin, une rafale crépite, on s'abrite contre une murette. Zahia roule sur moi, je sens son ventre, ses seins comme des oranges quand on jouait dans l'herbe, après la récolte... Elle défait maladroitement ses vêtements, je retire ma djellaba...

Une formidable explosion retentit, la terre tremble... des morceaux de béton volent... la dalle du toit vacille, glisse à l'oblique... on s'accroche à la rampe de l'escalier... Des immeubles voisins, les moudjahidines tirent... deux ou trois balles me touchent... Je couvre Zahia de mon corps.

Soudain, un ronflement se fait entendre. Inconscient du danger, je me dresse. En bas, les Jeeps investissent la place, les moudjahidines détalent...

Simon m'aperçoit et hurle :

\_ Nathan ! Nathan ! Tiens bon !

Zahia se prosterne et remercie le ciel. Je pleure de joie :

\_ Yahvé, je t'en dois une sacrée... Le Talmud et la Thora, par cœur, j'ai dit !

\*\*\*

*(1) Achoura : fête pendant laquelle on fait des cadeaux aux enfants.*

*(2) Roumi : terme qui signifie romain et, par extension, européen.*

*(3) Yeoudi : juif en langue arabe.*

*(4) La chouma : la honte.*

## 50 – LE REFERENDUM

L'infirmier militaire pose des compresses sur mes blessures.

\_ Simon, pour ton anniversaire, tu auras une montre... Vingt minutes de retard !

- \_ Désolé Nathan, les "fells" nous ont accrochés à l'entrée du bled...
- \_ Et Zahia, comment elle va ?
- \_ Des éraflures... elle m'a dit que tu t'es couché sur elle pour la protéger, un vrai gentleman...
- \_ Et Krim ?
- \_ Ils l'ont emporté avant qu'on arrive...
- \_ Vous avez des blessés ?
- \_ Deux ou trois, légers, ça leur fera des perms...

L'infirmier me fait une piqûre de morphine, je sombre dans une douce léthargie.

Une violente dispute me réveille, je suis allongé sur le canapé, ma mère passe un savon à Simon :

\_ D'accord, tu lui as sauvé la vie, mais tu savais qu'il allait faire le coup, tu es un monstre ! Les armes, c'est le père Noël qui les a apportées ? Le laisser embarquer Zahia dans cette affaire ?! Tu es complètement fou !

Simon opte pour la stratégie du silence. Je sais que dans leur formation, ils se passent à la gégène. Celui qui tient le moins longtemps paye l'apéro...

Je me lève sur un coude :

\_ Maman, sans Simon, on serait au ciel, pulvérisés...

Elle se jette sur moi et me couvre de baisers :

\_ Nathan, mon chéri, mon chéri... Quelle peur, quelle peur !

Puis, elle change brutalement de registre, tout juste si elle ne me frappe pas, mes pansements l'en dissuadent probablement.

\_ Sale petit con ! Pour qui tu te prends ?! Me faire un coup pareil, t'en prendre au chef de la katiba ?! Tu es cinglé, mon pauvre garçon, tu es bien comme ton père, une tête brûlée !

\_ Merci, maman, papa serait fier de moi...

Elle explose :

\_ Arrête ! tu vas me rendre folle... vous, les hommes, vous êtes le malheur des femmes...

Elle me range dans la catégorie des hommes.

\_ Toi, ton père et Simon, que Dieu vous maudisse !

\_ Maman, sur le toit, avant que ça explose, j'ai parlé à Yahvé... il m'a accordé son pardon...

\_ Arrête de blasphémer !

Elle n'en peut plus et va sur le balcon épancher ses larmes. Simon la suit. Je les entends parler à voix basse, puis je devine qu'ils s'embrassent. Dans le reflet de la vitre, je la vois remettre de l'ordre dans ses cheveux avant de revenir vers moi :

\_ Bon, c'est fini, on rentre en métropole. J'ai eu ma dose, je vais demander ma mutation...

On entend soudain des cris et des hurlements dans l'appartement voisin. Chez Zahia aussi, l'orage éclate... Ma mère vole à son secours, après m'avoir agoni pour la même faute...

Je me lève péniblement. Sur le mur, en face de l'école, est écrit en lettres noires, trop bien calligraphiées pour être l'œuvre de moudjahidines, plus sûrement de quelques intellectuels européens acquis à leur cause, le slogan du FLN : "La valise ou le cercueil".

Un autre lui fait face : « L'OAS frappe où elle veut, quand elle veut ».

Pour détendre l'atmosphère, Simon allume la radio. Elle diffuse en boucle l'information : de Gaulle vient d'accorder un référendum aux Algériens.

Il est consterné :

\_ De Gaulle lâche l'Algérie ! Ils vont voter en masse et nous mettre à la mer... Un référendum, comme si Hitler avait demandé aux Allemands l'autorisation d'exterminer les juifs, la réponse est dans la question !

\_ Les juifs se sont laissés expulser, dis-je, sans combattre... Imaginons qu'ils aient organisé la rébellion comme ils le feront dans le ghetto de Varsovie, est-ce que l'histoire les aurait traités de fachistes, comme on le fait avec les Pieds-Noirs ?

Ma mère revient avec Zahia, qui, visiblement, a pris une raclée par la sienne. En Kabylie, on ne plaisante pas avec l'éducation. « M'choui babak ! » (Attention, ça va te brûler !)

\_ Quel bordel ! dit soudain ma mère, qui prononce rarement des gros mots, et pose sa tête sur l'épaule de Simon.

Je m'approche avec Zahia, ils nous entourent de leurs bras.

Je regarde la mer, de l'autre côté de la Méditerranée. Je pense aux brumes de France que je retrouverai bientôt. Moi, qui aimais tant la Kabylie, les matins roses, les couchers ocre, le silence du djebel troublé par les hurlements des coyotes, les myriades d'étoiles, les pluies d'étincelles...

Un pays qui rend fou...

\*\*\*

*(1) J'apprendrai par mon père que je verrai quelques années plus tard que l'Irgoun et le groupe Stern(1) ont été impitoyables, ont tué femmes et enfants palestiniens, qu'ils ont pratiqué la politique de la terre brûlée, pour faire de la place aux colons juifs... Ce qu'on tenté de faire également les palestiniens et les armées arabes qui se sont précipités à leur secours...*

*(2) Des milliers d'Européens, cinq mille dit-on, notamment à Oran, seront kidnappés, massacrés en quelques jours, après les accords d'Evian, provoquant l'exode massif d'un million d'Européens vers la métropole en un mois...*

*Sans oublier les cent ou deux cent mille harkis atrocement torturés sous les youyous des femmes et les rires des enfants. Eventrés, ébouillantés, écorchés vifs, enterrés vivants, devant les foules en délire et sous les youyous des femmes...*

*L'injustice faite aux harkis est absolue, ils ont été abandonnés, trahis par la France et massacrés par leurs frères, leurs voisins...*

*Leur souffrance, que l'histoire a recouvert du voile d'un mensonge et de l'oubli, est une honte...*

## 51 - L'ATTENTAT CONTRE MA MÈRE

L'impensable se produit quelques jours plus tard.

Ma mère discute avec des parents d'élèves devant l'école. Une voiture ralentit. Par la portière, un homme tire trois coups de feu, puis redémarre dans un crissement de pneus.

Ma mère porte la main à sa poitrine et s'écroule. Les parents se dispersent en criant.

De la terrasse d'en face, nous bondissons. Simon sort son arme et tire, la vitre arrière vole

en éclat, mais le véhicule poursuit sa route et disparaît.

Ma mère git au sol, une fleur rouge envahit son chemisier. On l'allonge précautionneusement à l'arrière de la Jeep et on file à l'hôpital. En chemin, elle ouvre faiblement les yeux et nous prend la main :

\_ Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien... Nathan, on ira à la plage, c'est promis... n'oublie pas ta bouée... et ce robinet que tu dois réparer, Simon, c'est pour quand ?

Elle divague ou fait de l'humour...

À l'hôpital, les brancardiers la conduisent en salle d'opération. L'attente est interminable. Le chirurgien sort l'air embarrassé :

\_ Elle a une balle près du cœur, il va falloir l'opérer, les chances de survie sont d'une sur quatre...

Je cogne sur le mur, mes poings sont en sang. Simon me retient.

Ma responsabilité dans l'attentat qui vient de la frapper me saute en pleine figure. Une réponse possible à celui contre Mokhtar El Krim... Même si l'OAS assassine à-tout-va, que José qui pouvait la protéger est en prison et qu'elle est une cible symbolique : directrice de l'école et membre de parti communiste...

Une amie de ma mère arrive avec Lucia qui sourit aux anges. Elle a éteint la lampe de sa conscience et garde juste la veilleuse de son sourire. Après notre épisode amoureux, pendant lequel, elle semblait avoir retrouvé une demi lucidité, elle est retournée dans le monde des illusions... Il n'est pas certain que ce nouveau drame l'aide à en sortir...

Elle passe la plupart de ses journées à réaliser des dessins d'enfants comme ceux que ma mère accroche aux murs de son école. Des animaux fantastiques, des fleurs comme des pieuvres, aux couleurs violentes...

Le chirurgien parvient à extraire la balle. Deux semaines plus tard, ma mère est rapatriée avec Lucia, atteinte de folie douce, en France dans un convoi sanitaire militaire.

## 52 - LE CHAOS

Les nouvelles sont effrayantes, Alger s'embrase, les bâtiments publics explosent, les écoles, les bibliothèques brûlent, même les gourdes militaires sont percées à la baïonnette pour qu'elles ne puissent pas être utilisées. D'un côté comme de l'autre, cent trente-deux ans de présence française doivent disparaître...

Des bandes incontrôlées du FLN enlèvent des Européens, les égorgent, les jettent dans les ravins. On retrouve des centaines de cadavres ensanglantés dans les oueds, des femmes violées, éviscérées, éviscérées, des hommes émasculés, des enfants fracassés à coups de pierres.

Les supplices que subissent les Harkis sont hallucinants : l'empalement, un pieu enfoncé dans l'anus, chacun vient donner un coup de pied, jusqu'à ce qu'il ressorte par la bouche, perfection absolue de la technique. Fantasme de sodomie, accompagné des youyous hystériques des femmes qui la subissent traditionnellement pour préserver leur virginité, ou comme moyen de contraception. Elles ne sont pas les dernières à se réjouir de la voir appliquée à des hommes.

La mort intervient au bout de cinq ou dix heures, par empoisonnement, après la perforation des intestins

Le lecteur m'excusera de rappeler ces cruautés inouïes, mais les cacher en est une autre.

Chez les Européens, les mères hurlent de douleur, les pères, fous de colère tuent à tout-va. Des commandos de l'OAS assassinent femmes de ménages algériennes...

Mouloud Feraoun (1), le grand poète est assassiné avec quatre membres du corps enseignant, dont l'inspecteur d'académie français.

Les Pieds-Noirs tirent au mortier sur les quartiers arabes, tout en négociant une paix séparée et illusoire, avec le FLN, qui a les cartes en mains.

Le général Katz et ses gardes mobiles tirent sur les pieds noirs à la mitrailleuse en traversant Bab El Oued, le réduit insurrectionnel des Pieds-Noirs...

Je prépare mon départ et tente de persuader la maman de Zahia de venir en France. Mais elle préfère retourner dans son douar où elle m'assure qu'elle ne craint rien. Elle est supposée avoir été internée dans une harka, un camp de regroupement administratif forcé. Et puis, elle a appris que son mari, Hassan, caché dans la banlieu d'Alger, chez son fils Miloud, qui a désormais un poste stratégique au sein du FLN, va revenir...

Elle me supplie cependant d'emmener Zahia qui est recherchée pour avoir attenté à la vie de cheik El Krim. Il a survécu et occupe des fonctions dans le gouvernement algérien qui se met en place.

Simon nous trouve deux places dans un bateau en partance pour la France.

## 53 – LE DÉPART

Je me présente à l'embarquement avec Zahia quelques jours plus tard, quand Simon codirige la commission mixte franco-algérienne qui contrôle les embarquements.

Par malchance, Hassan, l'ancien lieutenant de Mokhtar El Krim, contre qui j'ai fait le coup de feu dans l'escalier de l'hôtel, en fait partie.

Ma nationalité française m'autorise à quitter le pays, mais lorsqu'il examine les papiers de Zahia, qui a dissimulé son visage derrière un haïk (1), il refuse qu'elle quitte le territoire au prétexte que les accords d'Évian ont prévu que tous les natifs algériens restent en Algérie.

Un drame sans nom. Les commandants doivent abandonner les harkis qui les ont fidèlement servis, à la vindicte populaire. Quelques officiers désobéissent et les embarquent avec leur famille. De Gaulle envoie même un ordre de mission spécial pour interdire leur rapatriement, livrant cent à deux cent mille harkis à une répression atroce. Le calvaire du Christ, à côté, est une promenade récréative.

Simon me parle à l'oreille :

\_ Je vais arranger ça avec un bakchich...

Il parle avec Hassan. Je double le bakchich avec l'argent que j'ai emporté, ce qui lui met la puce à l'oreille. Il somme Zahia de retirer son haïk. Un de ses hommes la reconnaît, elle est du douar voisin.

Hassan exulte :

\_ Chienne ! Mes hommes vont te passer dessus et quand tu seras un morceau de viande, on te jettera aux chiens...

Le ton monte, Simon et Hassan menacent d'en venir aux mains. Des deux côtés, les soldats crispent leurs mains sur leurs armes. On est à deux doigts de la fusillade.

Zahia hurle qu'elle va se jeter dans le port.

Hassan qui veut la ramener morte ou vive à Mokhtar -un poste ministériel l'attend en

récompense, il pense à celui de l'éducation nationale algérienne-, sait que le bateau va partir et joue la montre.

Les marins qui procèdent à l'embarquement lèvent la passerelle. Simon intervient pour retarder le départ et devant le refus de l'homme de coupe, sort son arme. Le capitaine accepte de retarder le départ d'une heure.

Simon envoie chercher parmi les harkis qu'il a embarqués, malgré l'ordre de de Gaulle, un petit homme qui redescend la passerelle en tremblant. Il pense être livré au FLN pour une obscure raison et sait ce qui l'attend. Il sera, au choix, émasculé, empalé, ébouillanté, écorché vif, enterré près d'un nid de fourmis qui lui dévoreront lentement les intestins jusqu'à vider son corps de ses organes...

Simon nous prend à part et lui parle à voix basse, puis il se tourne vers moi et arbore un grand sourire :

\_ Nathan, tu vas te marier !

\_ Me marier ?

\_ Oui, avec Zahia.

Je bafouille une réponse idiote :

\_ Mais elle est fiancée à José...

\_ Un mariage blanc, idiot, si elle devient ta femme, ils ne peuvent pas s'opposer à son départ, c'est dans les accords... Une fois sur le bateau, tu déchires le papier...

Je réalise :

\_ Génial, Simon !

Zahia nous regarde incrédule, puis comprend et fond en larmes.

\_ Allez fissa, dit Simon, en nous poussant avec l'imam dans le vestiaire. Répète ce qu'il va te dire...

\*\*\*

*(1) Haïk : voile qui couvre le bas du visage des femmes.*

## 54 - VIVE LES MARIÉS

Je sors triomphant du vestiaire et tends à Simon le papier griffonné par l'imam. J'ai répété les paroles rituelles, reconnu qu'il n'existe qu'un seul Dieu et que Mohammed le prophète est un homme –différence essentielle avec la religion chrétienne, que les musulmans considèrent, non sans raison, polythéiste-, et promets de verser une somme d'argent aux parents de Zahia selon la tradition.

\_ Voilà, dit Simon en brandissant le papier, ils sont mariés, elle doit accompagner son mari...

Hassan, qui a compris la manœuvre, secoue négativement le doigt :

\_ Le mariage n'est pas valable !

Je pense à mon âge, mais l'imam affirme que la Charia ne fixe pas d'âge pour le mariage(1) et Simon ajoute que les officiers français sont autorisés à accorder des dérogations en cas d'urgence.

Hassan sort une disposition inattendue de la Charia (2) :

\_ Le mariage n'a pas été consommé !

Je tombe des nues. Simon réagit au quart de tour :

\_ Nathan, Zahia ! Le vestiaire, vite ! Vous avez dix minutes...

\_ Pour ?

\_ Tu veux un dessin ! Allez faire ce que font tous les jeunes mariés font le soir des noces...

Hassan, pris à son propre piège, vocifère :

\_ Je veux du sang, des cris, des larmes !

Zahia m'entraîne dans le vestiaire, pousse la porte et se déshabille en baissant les yeux :

\_ Tu vois, Nathan, si on l'avait fait sur le toit de l'hôtel, on aurait gagné du temps...

Je ne suis pas novice, je l'ai fait avec Lucia, quand elle a retrouvé brièvement la raison et l'an passé, avec une garce contre un figuier, quand j'aidais aux récoltes chez ses parents, et qu'elle n'était pas encore ma fiancée. Elle m'a d'ailleurs boudé pendant un mois, avant d'avouer qu'elle m'aimait.

Sans oublier la femme de ménage de l'école, qui ne m'autorisait que ce qu'elle appelait "le petit trou" pour préserver sa virginité, se vengeant probablement de ma mère, sa patronne, en déniaisant son fils chéri, dans le placard à balai ou sur les bureaux des profs, quand les classes étaient vides. Une sorte de lutte de classe au sens propre et figuré.

Zahia est nourrie des confidences des vieilles femmes et des jeunes mariées. Les grivoiseries sont des distractions qui n'empêchent pas de trier les lentilles.

Elle remplace cependant les cris de douleur, de bon aloi, par des cris de plaisir. En me rhabillant, je lui demande timidement si elle a eu du plaisir...

\_ Pas encore, dit-elle, c'est juste pour énerver ce connard d'Hassan...

Le « pas encore » m'interpelle...

Je sors en brandissant, selon la coutume, la serviette de plage tachée de sang sur laquelle on s'est allongé. Je me suis coupé le doigt pour augmenter la quantité de sang.

Hassan dépêche une vieille femme pour procéder à son tour, derrière la porte des vestiaires à un examen gynécologique, afin de vérifier la défloration (3).

Elle ressort convaincue et devant l'évidence, Hassan est obligé de céder.

On embarque sous les vivats des harkis et les youyous des femmes des harkis mis au courant du mariage, et qui se pressent sur le bastingage, :

\_ Vive les mariés ! Vive les mariés !

Nous serons les chouchous tout le long de la traversée, « Doigts de gazelle » par-ci, « Loukoums » par là, qui aideront à supporter l'épreuve du départ et de la traversée.

Les côtes d'Alger s'éloignent, nous ne les reverrons plus. Les bâtiments sont un patchwork de carrés blancs sur lesquels poussent des fleurs de sang...

Zahia pose la tête sur mon épaule :

\_ Tu sais, c'était bien quand même, dit-elle.

Une phrase me fait penser à celle de Chimène dans le Cid de Corneille : "Va, je ne te hais point... Cette union fortuite lui a sauvé la vie, mais que dira José quand il saura que j'ai défloré sa fiancée..."

\*\*\*



(1) La charia, législation musulmane, n'a pas fixé un âge limite pour le mariage. Aïcha, la femme préférée du prophète, avait 9 ans quand il l'a épousée et possédée.

(2) Selon la loi coranique, un mariage n'acquiert la qualification de « mohçane », terme obscure qui signifie approximativement "valide / consommé", que si le gland -partie supérieure de la verge/précision du Coran-, a pénétré dans le vagin.

(3) Virginité : Au Magreb la virginité est une obsession et son contournement, au sens propre comme au figuré, est un sport national. Il y a plusieurs options : glisser en surface, passer par la porte de derrière, ou une infinité de pratiques alternatives qui ajoutent à l'érotisme moyen-oriental. L'avantage avec les interdictions, c'est que tout ce qui n'est pas interdit est encouragé.

## 55 - LA TEMPÊTE

Les cabines pour quatre personnes sont occupées par huit. On nous en accorde une, avec deux lits superposés, au titre de jeunes mariés.

Je demande à Zahia si elle préfère dormir en haut ou en bas.

\_ Si on doit tomber, c'est mieux en bas...

Je suis perplexe, le temps des explications est venu :

\_ Zahia, tu es fiancée à José et moi à Lucia...

\_ J'étais, dit-elle.

\_ Ce mariage, c'était pour te sauver la vie, juste un papier...

\_ Oui, mais il est "mohçane" (consommé)...

Elle regarde par le hublot, la mer est agitée, mauvais présage.

\_ Zahia, j'ai promis à Lucia de l'épouser... d'ailleurs, on a... aussi, comme dans le vestiaire...

\_ Nathan, en répétant les paroles de l'imam et en m'épousant, tu es devenu musulman, tu es autorisé à avoir plusieurs femmes. Deux, c'est raisonnable, j'accepte.

Je la regarde, sidéré et aligne les arguments :

\_ Zahia, c'était pour te sauver la vie... d'ailleurs, en France, la polygamie est interdite... et c'était bâclé...

\_ Bâclé ? Alors, refaisons-le, dit-elle, maintenant, on a le temps maintenant...

Elle baisse les yeux et ajoute :

\_ Tu sais, Nathan, même si c'était rapide, j'ai bien aimé...

\_ Et José, tu as pensé à José ? Il t'aime, il t'attend...

\_ Nathan, je ne peux plus me donner à un homme qui n'est pas le premier. Ce sont nos traditions, tu ne peux pas effacer mille ans de culture berbère.

Je suis à court d'arguments :

\_ Le mariage, ce n'est pas seulement coucher ensemble, c'est s'aimer...

Elle me regarde :

\_ Tu veux dire que tu ne m'aimes pas ?

\_ Zahia, je t'aime, comme une sœur...

\_ On ne couche pas avec sa sœur, ou alors, on est un monstre... Tu n'es pas un monstre, Nathan ?

\_ Alors, je t'aime comme tu aimais ton amie, celle que Mokhtar a violée et assassinée...

\_ Moi, je t'aime depuis le premier jour où je t'ai vu...

Je suis abasourdi :

\_ Tu regardais José...

\_ Oui, j'espérais t'oublier, puisque tu étais avec Lucia, mais je me suis aperçue que c'était pour continuer à te voir... Je savais que le destin nous réunirait, tout ce qui arrive est dans les songes...

\_ Mais qui l'avait prévu, à part toi ?

\_ Nathan, il y a dans le douar une vieille femme, tatouée de la tête aux pieds, qui descend de la Kaïna (1). C'est la devineresse la plus extraordinaire de toute la Kabylie, on vient la voir depuis Tamanrasset... Elle m'a prédit que je rencontrerai un juif de la tribu des...

\_ Mais je suis blond...

\_ Il y a des berbères blonds...

\_ Zahia, les psychiatres connaissent le phénomène des rêves prémonitoires et des prophéties auto-réalisatrices... On le veut tellement qu'on y arrive... et si on n'y arrive pas, c'est la faute à quelque chose... ou on oublie...

\_ Et tes psychiatres, ils savaient qu'on allait assassiner Mokhtar El Krim ? Mon rêve me l'a dit, on l'a fait !

\_ Mokhtar n'est pas mort et tu ne savais pas qu'on n'allait pas survivre...

Elle se mord la lèvre :

\_ Si, je le savais... je t'ai dit ça, parce que je voulais que tu me possèdes...

Je suis consterné. Je quitte la cabine et monte sur le pont.

La mer est déchainée, la rage des Pieds-Noirs qui hurlent leur désespoir...

\*\*\*

*(1) La Kaïna : reine berbère qui lutte contre l'envahisseur arabe.*

*(2) David : peuple de David, peuple juif.*

## 56 – ALGER-MARSEILLE

Un violent mal de mer me prend, je me penche sur le bastingage et vomis à n'en plus finir. Je me vide et m'écroule. On me transporte dans ma cabine.

Zahia m'allonge sur le lit, prend une cuvette, m'éponge la bouche et le visage.

Je m'endors, une douce chaleur m'envahit. Je me réveille contre d'elle, la couche n'est pas très large.

\_ Tu vois, on tient à trois, dit-elle.

\_ Trois ?

\_ Ben oui, le bébé.

Je la regarde consterné :

\_ Ben oui, mon rêve m'a dit que j'étais enceinte...

Je suis trop épuisé pour discuter. Pas seulement à cause du mal de mer, mais des événements : l'égoïsme des Figari, l'attaque contre Mokhtar El Krim, l'attentat contre ma mère, la douce folie de Lucia et maintenant les songes de Zahia...

Dans la journée, elle me fait du thé à la menthe, elle me raconte les légendes de son pays...

La nuit, nous dormons sagement. Je sens ses mains sur mon corps et les miennes sur le

sien, ou plutôt ses seins, ronds et chauds.

Le surlendemain, nous arrivons à Marseille dans un tintamarre de sirènes de bateaux, le port est un capharnaüm.

Le tri des Pieds-Noirs et des harkis, les files d'attente sont interminables. Ceux qui ont de la famille passent plus rapidement, pour les autres, il faut trouver une solution d'hébergement.

Les harkis sont envoyés dans des camps de travail forestiers sous administration militaire, où ils vivront quinze ans dans des baraquements et le dénuement. Le froid, l'hiver, le lever des couleurs à six heures du matin, un café infect, le travail dans les bois et sur les routes. Une honte.

Je réalise que si je ne dis pas que Zahia est mon épouse, elle sera dirigée vers un de ces camps d'internement, ou dans une famille française, à qui elle servira de bonne à tout faire.

J'ai promis à sa mère de m'occuper d'elle et pour rien au monde, je ne renoncerais à ma promesse.

Elle me tient le bras et se colle à moi. Si courageuse lorsqu'il s'agissait d'assassiner El Krim, elle est terrorisée.

Nous arrivons devant l'officier d'état civil, je lui tends le papier du mariage écrit en arabe. Il regarde Zahia avec une moue de dédain, appelle son supérieur et un traducteur.

Mon âge l'étonne, même si j'en parais deux ou trois de plus, mais plus encore, ma carte d'identité, grattée à la hâte par un homme de Simon. Elle indique dix-huit ans et une semaine. Le jour et le mois sont exacts, juste l'année a été modifiée. Un peu juste pour un mariage.

Je hausse le ton et glisse des allusions sur l'OAS et sur ceux à qui nous avons fait la peau pour moins que ça. Je sais que si ça tourne mal, Simon, qui arrivera dans quelques jours par le dernier bateau, arrangera l'affaire.

Las, indifférents ou effrayés, ils lâchent l'affaire. Le fonctionnaire enregistre notre situation, nous devenons mari et femme pour l'État français.

À la sortie de la gare maritime, le Secours catholique nous donne des sandwiches. Le seul geste d'humanité que je rencontrerai. Il y a même une antenne de l'Agence juive, mais avec Zahia à mon bras, ça risque d'être compliqué. Il faudrait que je récite deux ou trois commentaires du Talmud -que je connais approximativement-, ou que je leur prouve que je suis circoncis.

On sort, la ville est sale et bruyante, la cohue est indescriptible. J'ai l'adresse du domaine de Simon dans le Périgord. Si ma mère est sortie de l'hôpital, elle doit s'y trouver avec Lucia. Simon nous rejoindra dans quelques jours.

Dans les commerces, les rapatriés sont traités avec mépris, on leur fait payer huit ans de guerre, l'échec militaire et politique de la France. Gaston Defferre, le maire socialiste de Marseille, refuse d'accueillir Harkis et Pieds-Noirs. Aucun lieu d'hébergement n'est prévu dans la ville et les hôtels font la sourde oreille.

Les syndicats communistes qui contrôlent le port et la ville avec les truands marseillais de Mémé Guérini, qui soutiendra plus tard les réseaux gaullistes et formera l'embryon du SAC, ont déployé des banderoles de haine.

La communauté algérienne acquise au FLN est nombreuse. Mon couple avec Zahia soulève des regards de réprobation.

Faute de place dans un train, nous passons notre première nuit sur un banc de la gare Saint-Charles. Je ne dors pas, pour la protéger contre les rôdeurs, les frotteurs et les éventuels gros bras de la CGT...

Ils ne m'ont pas fouillé, mon arme était dans ma valise.

## 57 – UN TRUC OU LES DEUX

Le lendemain, nous trouvons un train pour Toulouse. Le trajet est lent, épuisant. Il fait chaud, c'est inattendu pour moi qui croyais que la France, c'était une petite maison avec de la neige sur le toit.

À Toulouse, nous prenons un autocar pour Bergerac, puis un autre qui nous conduit dans le hameau que possède la famille de Simon. Une ferme, des bâtiments et une gentilhommière à l'orée d'un bois. Nous entamons le chemin qui y conduit.

Soudain, sur la terrasse, une femme se dresse, elle a des béquilles, c'est ma mère. Je pose ma valise et cours vers elle.

Je la prends dans mes bras et l'embrasse comme un fou, elle me couvre de baisers et pleure :

\_ Nathan, mon chéri ! Nathan, mon amour ! Nathan, mon fils...

Lucia à ses côtés, nous regarde avec un sourire. Je l'embrasse, elle ne me reconnaît pas. Zahia s'avance timidement. Ma mère la prend dans ses bras :

\_ Bienvenue en France, j'espère que ta maman nous rejoindra...

\_ Non, dit-elle, en essuyant une larme, elle veut rester au bled...

\_ Nathan, j'ai reçu un télégramme de Simon, il arrive demain !

La maison est grande, spacieuse, meublée bourgeoisement. La bibliothèque comporte des centaines de livres et des portraits de famille, les ancêtres de Simon, les "de Saint-Brion" qui l'ont échappé belle à la révolution. Celui qui devait être guillotiné s'est converti en révolutionnaire.

Nous buvons le thé sur la terrasse. Je raconte à ma mère la façon dont nous avons quitté Alger, sans lui parler de l'épisode du vestiaire et la validation du mariage à Marseille...

\_ Maman, sans ce papier, ils allaient l'envoyer dans un camp de harkis...

Elle me regarde avec des yeux ronds :

\_ Mais tu as quinze ans, Nathan...

\_ Seize ans, maman, depuis une semaine et sur ma carte d'identité dix-huit. Simon va m'en faire une parfaite...

Elle m'apprend que Lucia, qui n'a plus la notion du secret, lui a parlé de notre relation et de ma promesse de l'épouser...

\_ Tu comptes faire quoi, maintenant ?

Zahia, qui comprend la situation, se lève et va proposer ses services à la cuisinière.

\_ Maman, c'est à toi de me dire. La seule chose que je sais, c'est que je n'abandonnerai ni l'une, ni l'autre...

Ma mère, qui a toujours réponse à tout, sombre dans un abîme de perplexité :

\_ Nathan, la polygamie est interdite en France.

\_ Pas la bigamie...

\_ Tu es à peine marié et déjà, il te faut une maîtresse ! Tu bats tous les records, mon fils...

\_ Maman, je ne toucherai pas Lucia tant qu'elle n'aura pas retrouvé la raison...

\_ Et si elle la retrouve ?

Elle ajoute, sournoise :

\_ Déjà que tu as profité de sa faiblesse, dans sa chambre, à mon insu...

\_ Maman, elle avait retrouvé la raison, elle m'a supplié d'avoir une relation. J'ai d'abord refusé, mais elle dit que ça l'aiderait à retrouver sa lucidité...

\_ Ben voyons, vous, les hommes, tous les prétextes sont bons pour tirer un coup !

Je m'insurge :

\_ Maman, ce n'est pas la première fois, je n'étais pas en manque... Tiens, la femme de ménage avec laquelle tu n'arrêtais pas de t'engueuler...

Elle se dresse sur ses béquilles :

\_ Quoi ? Ne me dis pas que tu as couché avec cette folle !

\_ Couché pas exactement, plutôt debout, dans le placard à balai...

Elle crie à la faute professionnelle :

\_ Ah, la salope ! La salope ! Pendant les heures de travail !

.

Elle avise un vase, peut-être de Limoges, une valeur sûre.

\_ Non, maman, pas le vase, tu en auras besoin avec Simon...

Elle sourit malgré elle, la tension redescend d'un cran, avant de repartir de plus belle :

\_ Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour avoir un fils pareil ? Un monstre, un pervers, un obsédé sexuel... Au paradis, ils ne voudront pas de toi... Comment je ferai sans toi...

\_ Maman, tu es athée, communiste, le paradis n'existe pas !

\_ Je me fous de Lénine, de Staline, je veux être au paradis ou en enfer avec mon fils...

Elle est fière que son fils soit un phénomène, et moi, rassuré qu'elle garde sa capacité à me faire des scènes de jalousie...

\_ Et José, tu y as pensé, dit-elle, soudain, tu l'as trahi, c'était ton meilleur ami...

\_ Maman, ça m'obsède, tu veux que je me suicide ?

\_ Ah, non, surtout pas, mon fils, tu l'as fait pour la sauver...

Elle se lève et regarde le soleil couchant :

Je réalise que j'ai trois femmes dans ma vie, ma mère, Lucia et Zahia.

Zahia, qui a tendu l'oreille et n'a rien perdu de la conversation depuis la cuisine, revient et résume la situation :

\_ Ça y est, tu l'as ton harem, petit macho de Kabylie... mais si je te vois pas avec une autre que Lucia et moi, je t'arrache un truc ou les deux...

\_ Je ne savais pas, que « truc » était le mot berbère pour...

## 58 - LE CADEAU

Simon arrive le lendemain. Ma mère tombe dans ses bras. Il embrasse Lucia et Zahia.

Nous déjeunons sur la terrasse, il me pince la joue :

\_ Alors, on a fait des misères à sa mère.....

\_ Si tu savais les horreurs qu'il a faites avec la femme de ménage de l'école, dit-elle en soupirant.

\_ Celle qui tordait du cul, en balayant ?

- \_ Ne me dis pas que tu l'as regardée ?!
- \_ Je suis agent des renseignements, mon travail consiste à deviner les profils psychologiques, les potentiels, les points faibles...
- \_ Et pour toi, une femme qui godille du cul, c'est un potentiel ?
- \_ Je dirais un point faible. Les espions russes sont forts pour séduire les femmes de ménages, les secrétaires, les employées d'ambassade en manque d'affection. Ils appellent ça des "Opérations Roméo"...
- \_ Sale hypocrite, tu matais son cul, oui !

La scène de ménage se profile :

- \_ Simon, tu vas regretter djebel, je t'avais prévenu, dis-je.
- \_ Tu vas t'en prendre une ! Seize ans ou pas, répond ma mère...

Il sort deux lettres de la poche de son treillis :

- \_ J'ai du courrier pour madame Zelderstein, c'est bien vous ?

Elle le regarde surprise :

- \_ Laquelle j'ouvre en premier ?
- \_ La rouge...
- \_ C'est une bonne nouvelle ?
- \_ C'est toi qui décideras...
- \_ Donne-moi un indice...
- \_ Tu risques de perdre ton nom.

Elle l'ouvre, la lit et se jette dans ses bras :

- \_ Simon, Simon... je ne savais pas que tu m'aimais à ce point...

Pas besoin d'être grand clerc pour deviner qu'il s'agit d'une demande en mariage. Je tente une blague :

- \_ Ma mère croit que le but des hommes est juste de coucher...
- \_ Tu la veux la baffe ?

\_ Tu n'ouvres pas la deuxième ? demande Simon.

\_ Elle ne peut pas être meilleure que la première.

\_ Donne-moi un indice, dit-elle.

\_ La ferme là-bas, tu la reconnais ?

\_ Oui, répond-elle, la voix brisée, j'y ai passé deux ans dans le grenier, entre 42 et 43, quand tes parents cachaient des juifs, des résistants et des pilotes abattus...

\_ Eh bien, elle est à toi...

\_ Simon, tu es fou !

\_ De toi, oui...

\_ Je ne peux pas accepter...

\_ Tu y as vécu plus que moi.

\_ Je suis communiste, contre la propriété...

\_ Tu ne veux pas m'épouser ?

\_ Bien sûr que si, idiot !

\_ Alors, tu es obligée d'accepter, c'est mon cadeau de mariage.

Simon se tourne vers moi :

\_ Et puis, il faut occuper Nathan, la ferme est ancienne, architecte, maçon, c'est un beau métier, mieux que dézinguer des vendeurs de machine à laver ou des chefs de katiba psychopathes...

Le soir, Simon évoque ses souvenirs :

\_ En 1944, j'avais quinze ans, j'étais un morveux amoureux... tu avais vingt ans, tu étais magnifique, tu ne m'as même pas remarqué...

\_ Comment tu as fait le lien entre cette jeune fille et moi ?

\_ Il y a des visages qu'on n'oublie pas... et puis quand la sécurité militaire t'a soupçonnée d'aider les réseaux Jeanson, j'ai lu ta fiche et tout ce qui te concernait... J'ai réalisé que c'est bien toi qui étais restée deux ans cachée dans la ferme de mes parents... quand Nathan est allé chez les Figari, je l'ai pris en stop dans ma Jeep, je te l'ai ramené après le drame...

\_ En fait, tu m'espionnais, tu aurais pu tout aussi bien pu me passer à la gégène... à moins que tu espères des confidences sur l'oreiller...

\_ La deuxième hypothèse me va mieux, la méthode douce, psychologique...

\_ Tu es un salaud d'agent des renseignements qui couche avec les femmes pour leur soutirer des informations !

Elle éclate de rire, lui glisse quelques mots à l'oreille et annonce :

\_ Excusez-nous les enfants, Simon a sommeil, on va se coucher...

## 59 - LA GRANDE ZOHRA (1)

Le soleil se lève sur la campagne. Je bois le café avec Simon sur la terrasse.

\_ Et pour José ? dis-je.

\_ Je l'ai fait évader. Les prisonniers étaient dans le dernier bateau. J'ai demandé une ordonnance pour nettoyer ma cabine. A Marseille, il est sorti comme un membre de l'équipage...

\_ Il t'a parlé ?

\_ Oui, il veut continuer le combat...

\_ Mais l'OAS est dissoute.

\_ Ils ont un compte à régler avec la Grande Zohra.

\_ La Grande Zohra ?

\_ C'est le nom de code qu'ils donnent à de Gaulle... Ils préparent un attentat (2), ils veulent lui faire payer sa trahison, il a fait croire aux Pieds-Noirs qu'il allait les défendre et les a lâchés dans la tourmente... il a livré des milliers de harkis fidèles à la France au FLN... une trahison sans nom dans l'histoire... comme Pétain qui a livré les juifs étrangers aux allemands...

\_ Tu es de quel côté Simon ?

\_ Je suis un militaire... je suis rentré dans le rang après le putsch, par fidélité aux Saint-Brion, qui ont toujours servi la nation, mais mon cœur est avec les insurgés...

Il change soudain de conversation :

\_ Au fait, j'ai eu des infos, Mokhtar El Krim est amoché, dans un fauteuil, mais vivant... un œil à la place du nez, le cul à la place du nombril... avec une poche à merde... il a été rafistolé en Égypte... Les chirurgiens l'appelaient Picasso

\_ Ça me donne envie de l'achever, lui faire bouffer sa poche à merde...

\_ Nathan, tu vas arrêter les conneries, ta mère ne s'en remettrait pas... Tu dois apprendre à vivre heureux et tranquille, c'est ça le vrai courage...

\_ Il me faut ce salopard...

\_ La guerre est finie, l'amnistie va arriver, mais, si tu tues quelqu'un, c'est vingt ans et en Algérie, je ne te dis pas, au mieux, tu finiras comme lui avec une bite grosse comme le

petit doigt...

Je bifurque :

- \_ José est au courant pour Zahia ?
- \_ Pour le mariage blanc ?
- \_ Pas que blanc...
- \_ Je lui ai dit que c'était pour la sortir d'Algérie, mais pas que vous avez consommé...
- \_ Il est toujours amoureux d'elle ?
- \_ Oui, je crois.
- \_ À ton avis, je dois faire quoi ?
- \_ C'est à Zahia de décider.

Ma mère arrive avec ses béquilles :

- \_ . Alors, les hommes, on complète ?
- \_ Je disais à Nathan, que je vais quitter l'armée, acheter des animaux, des poules, des canards et des moutons, on fera des légumes, des fruits... ça te plairait ?

Elle sourit amoureusement :

- \_ Simon, n'importe quoi, pourvu que ce soit avec toi.

Je regarde l'horizon. Les châtaigniers dessinent la colline, la Dordogne coule, calme et paisible en contrebas. Je dois rendre Lucia et Zahia heureuses.

\_ Au fait, si vous avez besoin d'un valet de ferme, pas très doué, mais plein de bonne volonté, je suis votre homme, dis-je.

Ils se regardent et éclatent de rire. Ma mère m'embrasse, Simon passe sa main dans mes cheveux.

\_ D'accord, fils.

\*\*\*

*(1) Nom de code employé par l'OAS pour désigner de Gaulle.*

*(2) Il y aura une vingtaine d'attentats contre le général de Gaulle, perpétrés essentiellement par des activités de l'OAS. Un seul mettra véritablement sa vie en danger, celui du Petit-Clamart... « Le 22 août 1962, la voiture du général de Gaulle est prise dans une embuscade soigneusement organisée : mitraille à bout portant par plusieurs armes automatiques, puis poursuite menée par des tireurs en automobile. Sur les 187 balles tirées, 14 touchent le véhicule, et — hasard incroyable ! — aucune n'atteint le général, son épouse, son gendre ou le chauffeur. » (In Wiki)*

## 60 – UN BONHEUR POSSIBLE

Simon a quitté l'armée. Il a acheté un tracteur et du matériel avec lequel je me familiarise. Je suis des cours d'agronomie dans le lycée agricole de Bergerac et je retape en parallèle, la ferme destinée à accueillir les enfants harkis pendant les vacances, pour les sortir des infâmes ghettos où l'administration française les a relégués avec leurs parents... Des fabriques de révoltés et d'asociaux...

Ma mère se spécialise dans les conserves de volailles qu'elle vend sur les marchés. Elle a un léger handicap, ne peut reprendre pas son métier d'institutrice et donnera des cours



aux enfants de la maison d'accueil.

Elle cotise toujours au parti communiste.

\_ Jamais je n'oublierai ceux qui m'ont sauvé la vie et nourri pendant l'occupation, dit-elle.

Lucia peint des tableaux étranges qui reflètent son univers mental. Je les propose à des galeries d'art qui les acceptent. Un univers fantastique, déjanté, déstructuré, qu'on appelle l'Art-Brut qui prend son essor dans le mouvement Cobra (1) d'après-guerre, en valorisant l'expression des handicapés mentaux auxquels se sont intéressés les psychiatres avant que les galeristes ne prennent leurs œuvres en considération.

J'ai fabriqué un métier à tisser traditionnel à Zahia qui retrouve les gestes des siens. Elle produit des tapis aux motifs vifs et colorés, qui racontent des légendes de la Kabylie.

J'ai été incapable de faire l'amour pendant un mois. La culpabilité, la trahison envers José et Lucia. Je suis allé voir le rabbin de Bergerac, on a parlé. Il m'a dit que je ne devais pas ajouter de la souffrance à la souffrance, ne pas faire souffrir Zahia, alors que cela ne procurait aucun tort à Lucia.

Je lui fais désormais l'amour avec une infinie tendresse pour lui faire oublier la brutalité de l'acte rapide et grossier que j'ai commis dans les vestiaires du port.

J'ai dix-sept ans, c'est comme si j'en avais quarante. J'ai tant vécu.

Le hameau reprend vie. Le bonheur est possible...

## 61 – VISITE DE NUIT

Un soir, les chiens aboient. Simon est parti au salon de l'agriculture acheter les dernières nouveautés. Je sors avec mon arme. Dans la pénombre, je distingue une forme sur la terrasse. Sa silhouette longiligne m'interpelle, un rayon de lune éclaire ses cheveux noirs et son visage émacié.

\_ José ?

\_ Nathan !

Il s'avance et tombe dans mes bras.

\_ Putain, José, j'ai failli te flinguer avec l'arme que tu m'as offerte.

Je le fais entrer dans la cuisine, les femmes dorment à l'étage, on parle à voix basse.

\_ Comment va Zahia ?

Mon regard s'assombrit.

\_ José, on va sortir, je te donne une minute pour me foutre sur la gueule, après, c'est elle qui choisira... si elle te suit, je serai heureux pour toi... et malheureux pour moi...

Il se prend la tête dans les mains :

\_ Je ne viens pas pour ça, Nathan, je suis en cavale, on a tenté un coup contre le général, ça a raté, on va recommencer.

\_ Pour t'héberger, tu peux rester dans la ferme aussi longtemps que tu veux, ma mère s'est cachée deux ans dans le grenier, sans que les Allemands la trouvent...

\_ Merci Nathan, je suis venu pour Mokhtar El Krim, il a survécu...

\_ J'ai voulu le laisser crever lentement, une erreur...

\_ C'est moi qui devais le tuer, c'est pour ça qu'il en a réchappé, pour que je l'achève...

Figure-toi que l'ordure a obtenu un poste de consul d'Algérie à Lyon... il est dans un fauteuil roulant, borgne et défiguré...

\_ Je sais...

\_ J'ai fait des repérages... j'ai une femme dans la place, au consulat... dans une semaine, je fais le coup, ça te tente ?

\_ Je suis ton homme, José. C'est toi qui tireras la balle fatale, je lui exploserai juste sa poche à merde...

Il m'explique qu'il fréquente depuis deux mois le café situé en face du consulat d'Algérie, pour repérer les habitudes du personnel et de Mokhtar El Krim. Il sort peu et toujours dans une limousine aux vitres teintées. Son appartement de fonction est situé au fond du parc consulaire.

\_ Tu veux le buter dans son appartement ?

\_ Mieux, j'ai fait connaissance avec une employée du consulat, une petite secrétaire mignonne et sympa, je lui ai parlé du pays...

\_ Tu sors avec elle ?

\_ Presque...

\_ Tu lui as roulé une pelle ?

\_ Un peu plus...

\_ Un doigt ?

\_ Non, deux...

\_ Pas plus ?

\_ Non, la virginité au bled, c'est sacré...

\_ Donc elle te file des infos ?

\_ Exact, le gros porc va toutes les semaines chez une pute...

Je le regarde surpris :

\_ Simon m'a dit qu'il n'avait plus de bite, arrachée par un éclat de grenade, et qu'ils lui ont rafistolé le bide...

\_ Il fait des trucs avec sa langue...

\_ Comment ta copine sait ça ?

\_ C'est elle qui prend les rendez-vous, qui informe la pute des objets, des positions que désire son patron...

\_ Les objets ?

\_ C'est un gros pervers, il lui met des colliers de chien, lui pisse dessus...

\_ Comment il fait, il a juste une poche à merde...

\_ Eh bien, justement, il vide la poche sur elle...

Je le regarde dégouté :

\_ Elle accepte ?

\_ Il lui file un gros paquet de pognon, elle prend une douche et une femme de ménage vient nettoyer l'appartement... Tu comprends pourquoi il ne peut pas faire ça à l'ambassade, il y a des religieux, des bavards...

\_ Comment tu comptes opérer ?

\_ On vient avant, on séquestre la pute, et quand il arrive, on lui règle son compte.

\_ Il n'a pas de garde du corps ?

\_ Si, il conduit le fauteuil roulant jusqu'à l'appartement et redescend...

\_ Si le garde du corps l'attend sur le palier ? J'imagine qu'il est équipé comme un porte-avions...

\_ Tu arrives dans son dos, tu le butes...

\_ Et deux gardes du corps ?

\_ L'ascenseur est trop petit, il contient juste un homme et le chariot...

- \_ Il faut prévoir une sortie opposée à la porte d'entrée...
- \_ J'y ai pensé, les balcons, deux cordes de rappel...

Je soulève un aspect moral :

- \_ Ta copine, ils vont se douter, elle finira dans l'acide. Simon m'a dit qu'ils font ça pour éviter de sortir les cadavres...
- \_ Je ne peux pas la mettre au courant. Trop risqué...
- \_ J'ai une idée, Simon a gardé son matériel pour fabriquer des faux papiers, une petite imprimerie, des tampons...
- \_ Ça tombe bien...

Il sort une photo :

- \_ Mignonne, la gonzesse...
- \_ Garde-la pour la carte d'identité, l'autre, je ne peux pas la donner, elle est à « oualpe » (à poil)...

Je siffle :

- \_ Tu as déjà une photo d'elle à poil ?
- \_ mais non, gros pervers, la prochaine fois, peut-être...

Il dessine l'appartement de la prostituée.

- \_ Tu y es allé ?
- \_ Évidemment, il faut connaître les lieux.
- \_ C'est quoi sa spécialité, la turlute ?
- \_ Nathan, c'était pour le boulot... mais si t'es intéressé, on lui filera un biffeton, elle te fera tout ce que tu veux...
- \_ José, j'ai déjà trois femmes à m'occuper.
- \_ Trois ?
- \_ Oui, ma mère, Lucia et Zahia.

J'omets de lui dire qu'elle est enceinte et que son ventre s'arrondit.

Je remplis un sac de victuailles. Il se lève, me laisse un papier avec une adresse, un numéro de téléphone et repart dans la nuit après m'avoir fait l'accolade. J'entends sa voiture démarrer.

Simon revient du salon de l'agriculture, le lendemain. Je lui demande une carte d'identité pour une jeune algérienne que le gouvernement français veut expulser.

- \_ Nathan, je vais te la faire ta carte, mais ne me prends pas pour une bille, c'est quoi ce coup que vous préparez avec José ?
- \_ José ?
- \_ Ne me la joue pas, il m'a contacté avant de te proposer le coup. Il considère que tu es sous ma protection et qu'il ne serait pas correct de t'embarquer dans cette affaire sans mon accord... mais je vais te dire un truc, petit con, tu as intérêt à revenir vivant, sinon je te passe à la gégène, histoire de t'apprendre à faire pleurer ta mère...
- \_ Simon, sur ce coup-là, je ne pouvais pas refuser...
- \_ Tais-toi et donne-moi la photo.

Il se lève et ajoute :

- \_ Ah ! j'ai les coordonnées de ton père, figure-toi qu'il travaille pour le Shin beth, l'équivalent du Mossad pour l'armée... pas facile à trouver...
- \_ C'est étrange qu'il soit agent de renseignement comme toi...
- \_ Les chiens ne font pas des chats...

Je réalise que tout est double dans ma vie : deux femmes, deux pères...  
Mais une seule mère... la mère, c'est une divinité, monothéiste, elle absorbe tout...

## 62 - LA CHUTE

J'arrive à Lyon, l'opération est prévue pour le lendemain dans l'après-midi.  
Je dors dans un petit hôtel de Perrache et je retrouve José à midi dans un bouchon lyonnais. Il me détaille l'opération :

\_ J'ai demandé une séance spéciale à la prostituée, j'ai réservé l'heure juste avant celle de Mokhtar... Toi, tu attends en face de l'immeuble, quand la limousine arrive, que le garde descend le fauteuil et le met dans l'ascenseur, tu montes par l'escalier, j'ai calculé, tu arriveras juste après eux... si le garde reste, tu le flingues illico. Voilà, une arme avec un silencieux...

J'attends dans le café en face de l'immeuble. La limousine arrive. Le chauffeur descend le fauteuil, rentre dans l'immeuble et installe son patron dans l'ascenseur. J'emprunte l'escalier. J'arrive au cinquième, un bruit d'ascenseur m'indique que le garde du corps redescend. La porte est entrouverte, Mokhtar est entré, je le suis... il ne m'entend pas, l'attaque à la grenade l'a rendu à moitié sourd. Des bruits de flacons proviennent de la salle de bain... Il éructe :

\_ Alors, la salope, ça vient !

Le "ça" est intéressant, il dépersonnalise la dame de l'art.  
José sort, affublé d'une perruque blonde, du peignoir de la prostituée que j'aperçois ficelée dans la baignoire...

Mokhtar comprend et veut se lever. Je lui appuie fermement sur les épaules pour le maintenir en place et je passe une cordelette autour de son cou, que je serre suffisamment pour qu'il éprouve des difficultés à respirer et à crier.

José prend une chaise et s'assoit en face de lui. Il garde sa perruque.

\_ Alors, l'ordure, tu te souviens ?

Mokhtar balbutie :

\_ Je suis consul d'Algérie...

\_ Mokhtar, je devrais t'égorger comme tu as égorgé mes parents, les Figari, un sourire kabyle, comme tu dis... mais je ne suis pas un sauvage, je vais juste te tirer une balle dans l'œil qui te reste... ça te va ?

Il s'agite sur son fauteuil, ergote :

\_ J'ai l'immunité diplomatique...

\_ Tu n'es qu'une merde...

José me fait signe de passer devant et poursuit :

\_ Tu vois, lui, c'est mon pote Nathan, il se tape Zahia... du miel, qu'il me dit, tu ne peux pas imaginer...

Je glisse à voix basse :

\_ José, arrête de te faire du mal...

Il en rajoute :

\_ Sauf que Nathan, ce n'est pas une brute, c'est un romantique, il sait parler aux femmes, les faire jouir... elles sont belles quand elles jouissent... toi, tu n'es qu'une ordure qui se régale dans la merde et le sang...

Mokhtar roule un œil fou :

\_ Je peux vous donner de l'argent, beaucoup...

\_ Tu n'as même plus de bite pour te branler... même plus de cul pour que la pute te lèche... en fait, tu ne sers à rien, tu es inutile, un parasite, une larve... et les larves, on les écrase... Tiens, ça me donne une idée, te balancer du cinquième étage... une grosse tache de merde... une dizaine de bagnoles vont te rouler dessus, un coup de jet d'eau et tu n'existes plus... en plus, cinq étages, ça laisse le temps de réfléchir...

Il émet des gargouillis. José poursuit, imperturbable :

\_ On pensera que tu t'es suicidé parce que tu ne peux plus baiser... Tiens, voilà une idée... Tu vas te choper la honte au consulat, la risée, le mec qui peut plus baiser...

\_ José, tu as modifié le plan ?

\_ J'ai suivi ton conseil, Nathan, tu as dit : "Rien ne fonctionne jamais comme prévu". Il faut innover... en même temps, sa poche à merde va éclater, cinq étages, trop classe !

\_ Oui, mais on ne pourra plus descendre par les balcons...

\_ Le toit, c'est mieux, Nathan, on passe d'un immeuble à un autre par les trappes des ramoneurs, j'ai vérifié...

\_ Et la prostituée ?

\_ Je lui ai proposé de confirmer la version du suicide, c'est son intérêt...

\_ Mais elle est ligotée...

\_ Justement, ça fait partie des scénarios de Mokhtar pour jouir, il l'attache et l'enduit de merde avec sa poche...

\_ Partager son handicap pour soulager sa souffrance, dis-je.

\_ Hein, mon gros, dit-il en se levant et lui tirant l'oreille, comme on le ferait à un gamin.

Mokhtar s'agite comme un forcené. La cordelette l'étrangle. José farfouille parmi les disques :

\_ Tiens, il doit y avoir des intellos, des mélomanes qui la fréquentent... Vivaldi, « Le sacre du printemps ».

J'ouvre la porte-fenêtre, c'est vrai que l'air est printanier...

José l'approche du balcon, j'ôte la cordelette, on le soulève sous les bras, et bien qu'il pèse un quintal, on le bascule dans le vide... Sa tête se cogne et rebondit sur les balustrades en pierre, avant d'éclater comme une pastèque trop mûre sur la chaussée... Le sang et la merde de sa poche giclent en étoile, dessinant une comète rouge et brune...

\_ L'ordure, il faut qu'il crève pour ressembler à une œuvre d'art (1), dit José.

Il entre dans la salle de bain et jette la liasse de billets, qui était dans le vide-poche du fauteuil roulant.

\_ Désolé Poupoule... maintenant, c'est au choix, ou tu confirmes le suicide ou on revient, et c'est toi qui feras un petit voyage dans les airs...

On quitte les lieux par les toits. En bas la rue s'agite, les hurlement des sirènes de pompier et de police se font entendre...

\*\*\*

*(1) En 1917, Marcel Duchamp a exposé un urinoir inversé qu'il intitule « Fontaine ». Pour beaucoup, cet acte provocateur marque la naissance de l'art contemporain.*

## 63 - UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE

Tout le monde est autour de la table.

On pourrait penser qu'il s'agit d'une famille modèle, les parents et leurs trois enfants, sauf que la situation est plus compliquée qu'il n'y paraît, mais les épreuves que nous avons traversées nous lient d'un amour inconditionnel... Chacun est prêt à mordre pour défendre l'autre, si ce n'est Lucia qui, dans son monde étrange, est incapable de violence...

À la fin du repas, on allume la télévision :

« ... le consul se serait jeté du cinquième étage... la prostituée retrouvée ligotée dans la baignoire affirme qu'il s'est suicidé par désespoir, ne pouvant accomplir l'acte pour lequel il était venu (1)... il s'agirait de pratiques entre adultes consentants... il y a probablement des enfants devant la télévision, nous n'en dirons pas davantage... » ajoute le commentateur.

Simon réalise immédiatement. Zahia qui prêle un œil distrait, reconnaît la photo de Mokhtar El Krim qui n'a justement qu'un œil. Elle pousse des youyous effrénés. On entame une sarabande autour de la table. Lucia qui ne comprend rien, se joint à nous et rit de bon cœur...

Ma mère qui était dans la cuisine revient et nous regarde, stupéfaite :

\_ Vous êtes complètement fous, c'est quoi, la mouche tsé-tsé, une crise de palu', l'ergot de seigle ? (2)

Elle s'approche du poste de télévision et monte le son :

"...une vengeance de l'OAS est envisagée, c'était un chef de katiba redouté... un attentat en Algérie l'a laissé borgne et défiguré... il a été nommé consul en remerciement des services rendus à la nation algérienne... deux individus ont d'ailleurs été repérés par la concierge, un jeune homme, grand, brun, d'une vingtaine d'années et un blond plus jeune... mais la prostituée assure qu'il s'agit de clients... et a donné des détails sur la prestation qu'elle a fournie ..."

Zahia s'arrête net :

\_ Nathan, je t'ai prévenu, si tu as mis un doigt, je t'arrache une oreille...

Elle vient de baisser le niveau de la sanction, qui, d'un œil, passe à une oreille.

\_ Je te jure sur la tête de notre fille, que je n'ai rien fait... enfin avec elle !

\_ Comment tu sais que ce sera une fille ?

\_ J'espère, dit ma mère, les garçons, ça ne fait que des conneries...

Elle me regarde soudain :

\_ Nathan, ne me dis pas que tu as fait le coup... ton stage à Lyon...

J'arbore un grand sourire qui vaut affirmation.

\_ Petit saligot, tu avais promis !

Elle lève sa béquille pour me frapper, j'esquive, elle me poursuit en clopinant autour de la table.

\_ Viens là ! que je t'escane (3).

Je me laisse rattraper de bon cœur. Ses coups de béquille m'arrachent des hurlements de joie. Simon est plié en deux.

Elle s'arrête et le foudroie du regard...

\_ Simon, tu étais au courant ! Un agent de renseignement ça sait tout !

Elle le frappe à son tour, il rit de plus belle, la béquille se tord.

\_ Sortez, sortez, je ne veux plus vous voir ! Hurle ma mère.

On va dans le jardin en riant comme des bossus, puis on s'allonge dans l'herbe. Ma mère ouvre la fenêtre et nous lance nos casquettes. Il n'y a pas qu'elle qui tape, le soleil aussi.

\_ Je ne veux plus jamais vous voir, mais ce n'est pas une raison pour prendre une insolation, crie-t-elle, avant d'ajouter : le repas est à huit heures...

Simon me met la main sur l'épaule :

\_ Les hommes sont capables de faire des choses terribles, mais devant les femmes, ils rampent, et c'est bien comme ça... C'est grâce aux femmes que la civilisation persiste... Nous, on ne sait faire que la guerre, des conneries, elles, elles savent réparer le monde, les hommes...

\*\*\*

*(1) Hemingway se suicidera pour une raison similaire.*

*(2) Ergot de seigle : moisissure de céréales, hallucinogène, qui a produit des folies collectives. Notamment à Pont-Saint-Esprit en 1951.*

*(3) Escaner : assommer en occitan. La maman de Nathan a vécu deux ans dans la ferme de Dordogne, en Occitanie.*

## 64 - LE VENT DES FOUS

Une semaine après l'affaire de Lyon, les policiers passent à la ferme. Ils enquêtent sur l'affaire El Krim. Ils savent que José est le frère de Lucia et connaissent mes antécédents : l'attaque supposée d'une barbouze dans le port d'Alger, celle contre Mokhtar El Krim dans un hôtel du bled...

La police a laissé courir la fable du suicide, mais se doute que c'est un coup de l'OAS-métro.

Ma mère leur jure la main sur le cœur que je n'ai jamais quitté le domaine, qu'elle était directrice d'école et ne ment jamais. Simon leur donne sa parole d'officier.

Ils n'insistent pas. Le gouvernement veut tourner la page de l'Algérie et a assez de soucis avec les attentats contre le général. Il s'agit juste de signifier qu'ils m'ont à l'œil.

Mais une vengeance du FLN n'est exclue. Trois molosses courent sur le domaine et je ne quitte jamais mon arme. Quand je vais au village et qu'une voiture ralentit, je porte ma main sous ma veste, et lorsque je marche dans la rue, je tourne la tête tous les dix pas, du côté droit, le tireur a plus de chance d'être droitier.

L'automne arrive, les jours coulent tranquilles. Zahia en est à son quatrième mois.

On fait notre première récolte, nos premiers bocaux que ma mère vend sur les marchés avec sa camionnette. Simon et moi, on s'occupe des animaux, des vergers et des cultures.

Les tableaux de Lucia se vendent bien.

Je reçois une carte des Marquises, signée de José et d'une certaine Cécilia, le prénom que Simon a mis sur la carte d'identité que je lui ai demandé.

Un soir, je travaille à mon roman historique. Lucia rentre dans mon bureau. Elle s'assoit sur le divan et me regarde. Je lui souris. Elle se lève et me caresse les cheveux, glisse sa main sur mes épaules, me caresse le cou.

\_ Non, Lucia, il ne faut pas.

\_ Nathan, depuis deux jours, je n'arrive plus à peindre.

Sa phrase m'interpelle, elle ne prononce généralement que des bribes.

\_ Nathan, c'est comme si j'avais fait un rêve interminable et que je me réveille...

\_ Lucia, tu sais quoi de ta vie, de la mienne ?

\_ Ça me revient doucement... l'Algérie... mes parents allongés sous les figuiers, noirs, couverts de mouches...

\_ Tu te souviens de quoi encore ?

\_ Dans ma chambre, tu es entré en moi, c'était bien...

Je me tais. Elle ajoute d'une voix douce :

\_ Nathan, j'aimerais qu'on recommence...

Je lui prends les mains :

\_ Lucia, c'est impossible, Zahia est devenue ma...

Incapable de terminer ma phrase, je plonge mon visage dans son tablier. Elle me caresse les cheveux...

\_ Nathan, depuis que je suis réveillée, je vois bien comment tu lui parles, tu lui tiens la main, tu lui caresses le ventre...

Une tristesse infinie m'envahit.

\_ Lucia... ne m'en veux pas... Il fallait que je la sauve, c'était la seule solution pour la sortir d'Algérie, ils l'auraient violée, massacrée...

\_ Je sais Nathan, elle m'a tout raconté, elle a pleuré... Vous n'aviez pas le choix.

\_ Lucia, pour ce que tu me demandes, je ne peux pas...

\_ Si Nathan, elle m'a dit : « Toi, tu peux, avec une autre, je lui arrache un œil... »

Je réalise que le niveau de la sanction est remonté d'une oreille à un œil. Elle poursuit :

\_ Et puis je sais que je vais replonger dans ce rêve interminable, rassure-toi, je ne suis pas malheureuse, juste une enfant de quatre ans... et que j'ai quelques rémissions... ne me refuse pas ça Nathan...

Elle prend ma main et la glisse sous sa robe. On s'allonge sur le divan, je l'embrasse avec une infinie tendresse.

Je ne suis pas un salaud de mec, j'ai simplement deux femmes et trois cultures : juif, chrétien et berbère... Un type ballotté par les vents du sud : le Sirocco, la Tramontane, le vent des fous...

L'Algérie a fait de moi le plus cosmopolite et le plus heureux des hommes...

65 - MON PÈRE :

Un mois plus tard, j'atterris à l'aéroport de Lods.

Trois hommes avec des lunettes noirs m'attendent, ils savent qui je suis. La voiture prend



la direction de Jérusalem, ils parlent peu.

On arrive, je reconnais le mur des lamentations que j'ai vu souvent en photo. Ils m'indiquent un homme en chemise blanche appuyé contre les blocs de pierres. Je m'avance.

Il a ma taille et ma corpulence, plus épais bien sûr. Ses cheveux sont taillés courts, mais on devine qu'il est blond. Son visage est le mien, avec trente ans de plus. Le miroir du temps. Il ôte ses lunettes, ses yeux sont bleus, délavés, transparents. Il fait trois pas et me prend dans ses bras. Je sens une force inouïe.

\_ Nathan, Nathan, mon fils, pardon...

Il a réservé deux chambres dans un petit hôtel, qui communiquent par une terrasse et donne sur la vieille ville arabe.

Sa voix est grave, lente, il parle hébreux, avec des intonations yiddish, qui met des « i » un peu partout.

Il me demande des nouvelles de ma mère, et me montre sa photo quand elle avait vingt ans, qui est dans son portefeuille...

Je lui pose la question pour laquelle je suis venu, et dont je sais que de la réponse dépendront nos relations futures :

\_ Pourquoi l'as-tu abandonnée ?

Il se tourne vers la vieille ville :

\_ Nathan, chaque homme est une guerre civile... à certains moments de ta vie, tu dois choisir entre une personne et le groupe, entre ton bonheur et celui de ton peuple, entre la femme que tu aimes et ton pays... Nous sommes un peuple, nous avons été persécutés, humiliés, insultés, massacrés, il est temps que nous ayons notre propre pays... Grâce à nous, l'Irgoun, le groupe Stern, à la Hagannah, des millions de juifs ont désormais une terre où ils peuvent vivre en paix, élever leurs enfants, pratiquer leur religion...

\_ Maman dit que vous l'avez fait au détriment des palestiniens que vous avez chassés de leur terre, expulsés...

Il ferme les yeux, avant de les rouvrir comme si sa conscience parlait, se libérait :

\_ Nathan, ce que nous avons fait, et tu es le premier à qui je le dis, est violent, injuste... j'appartenais au groupe Sterne, le plus radical, pour qui la violence devait être totale...

L'hôtel King David, cinquante morts anglais, qui ont dû plier bagages, c'est nous... Nous avons vidé des villages palestiniens à la mitrailleuse, mais pas violé, ni émasculé, ni égorgé... juste des exécutions, pas de cruautés sordides, c'est notre seule excuse... Il y a dans les prisons israéliennes des milliers de détenus palestiniens, régulièrement torturés ou mis à l'isolement pendant des années sans aucun jugement... c'est vrai, c'est une injustice énorme du point de vue du droit. Mais quelle alternative avions-nous ?

\_ Un homme, une voix, dit ma mère, comme Mandela...

\_ Mais si on avait fait ça, ils nous auraient jeté à la mer, comme ils l'ont fait avec les Pieds-Noirs en Algérie, quand tu y étais...

\_ Tu sais que j'étais en Algérie ?

\_ Bien sûr, on vous a envoyé des armes, votre combat, c'était le nôtre... Notre intérêt était que les Européens aient un pied de chaque côté de la Méditerranée... Il existe bien des musulmans dans les Balkans, en Europe...

\_ On a été balayé, dis-je.

\_ Il faut une idéologie, une foi, pour mener un combat... tous les combats que mènent les hommes sont religieux ou culturels, toutes les civilisations reposent sur une religion... Le christianisme a perdu la partie, Nathan, tu dois venir en Israël, avec ta femme et ta maman, si elle veut...

Je n'ose pas l'appeler papa :

\_ Tu es marié ?

\_ Non, je mène une vie trop dangereuse, je ne veux pas faire de veuve et d'orphelin... mais rassure-toi, j'ai une amie de cœur... dans un Kibboutz, près du Jourdain, je t'emmènerai...

\_ Maman est mariée, dis-je.

\_ Je sais avec Simon, c'est un type bien, il m'a contacté pour que tu viennes me voir... tu as deux pères Nathan, pense à ceux qui n'en ont pas...

\_ Pour Israël, c'est non... enfin, pas maintenant, sauf si ça tourne vinaigre en Europe...

J'en veux énormément à de Gaulle, mais les Pieds-Noirs, les harkis et la plupart des juifs d'Algérie sont en France... mon peuple, c'est celui avec lequel j'ai souffert, pleuré, tué... et puis, Zahia ne comprendrait pas...

\_ Comment s'appelle ta fille, dit soudain mon père.

\_ J'hésite, je voudrais un prénom qui soit dans les trois religions...

\_ Et si tu l'appelais...

L'explosion interrompt sa réponse. En contrebas, sur la place, dans le secteur arabe, un taxi vient d'exploser. Il est en flammes. Des passants, des femmes avec des cabas gisent au sol, tués, blessés...

\_ C'est un taxi palestinien qui transportait des terroristes, dit mon père.

\_ Tu savais qu'il allait exploser...

\_ Oui, la bombe, c'est nous...

Je le regarde stupéfait :

\_ Tu m'as emmené ici, exprès ?

\_ Oui, Nathan, je ne veux pas tricher avec toi, je voulais que tu saches... si on ne l'avait pas fait péter, elle aurait explosé devant une école juive... et les aveux, on les a obtenus en torturant... c'est un travail de tous les instants, on déjoue deux ou trois attentats par jour... tu comprends pourquoi j'ai abandonné ta mère ? tu crois que c'est une vie pour elle, ça ? J'ai voué mon âme au diable, je suis un criminel de guerre, mais qui le sait ? Ce qui importe, c'est que les enfants juifs puissent jouer et aller à l'école, que leur maman les retrouve à l'heure du goûter... Nathan, il faut des gens comme nous qui se sacrifient pour que les autres puissent vivre et soient heureux. Tu as fait le sale boulot, comme moi Nathan, tu es mon fils...

J'ai ma réponse, je peux rentrer en France. Une larme coule sur sa joue, il l'essuie.

\_ Tiens c'est la première depuis que je suis ici, dit-il. Quand je suis sorti de Sobibor, j'ai promis de ne plus pleurer...

J'irai dans son kibboutz, je verrai sa compagne, elle me dira qu'elle attend un enfant, que mon père va raccrocher pour s'en occuper, venir au Kibboutz cultiver des légumes -comme moi, en Dordogne-, et que je serai le bienvenu avec Zahia et ma fille...

Mon père m'accompagne sur le tarmac. On s'embrasse, je pleure.

Je me dirige vers l'avion et me retourne :

\_ Au fait, papa, le prénom, tu ne m'as pas dit !

Les réacteurs se mettent en marche, je n'entends pas sa réponse.

Alors ce sera Chaïna, pour Kaïna, la reine berbère, dont on ne sait si elle était juive, arabe ou chrétienne...

FIN

13/10/2024  
Bize-Minervois